
1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



2 c b

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES,

DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES.

T. II.

MÉMOIRES
ET
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRES,
DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES,
DE **C. S. FAVART**,

PUBLIÉS

PAR A. P. C. FAVART, SON PETIT-FILS;

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE,

RÉDIGÉE SUR PIÈCES AUTHENTIQUES ET ORIGINALES,

PAR H. F. DUMOLARD.

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire;
Il fit *la Chercheuse d'Esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

CRÉBILLON.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4.

1808.

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES, DRAMATIQUES ET ANECDOTIQUES.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 7 juillet.

MONSEIGNEUR,

Les comédiens Italiens donnèrent, à la fin du mois dernier, la *Nouvelle Italie*, comédie moitié italienne, moitié française, dont le fond est assez ingénieux. Le détail se trouve dans l'*Avant-Coureur*. Mademoiselle Piccinelli (*) s'est acquis, dans cette pièce, une nouvelle réputation.

La comédie intitulée, *le Caprice*, vient d'être

(*) Cette actrice italienne débuta à la comédie italienne en 1761, et fut reçue à cause de sa belle voix, quoiqu'elle ne chantât pas alors en Français.

(Extrait du Dictionnaire des Théâtres.)

représentée par les comédiens Français; elle a réussi. J'en rendrai compte à Votre Excellence; les mêmes comédiens doivent nous donner, cette semaine, la *Mort de Socrate*, tragédie par M. de Sauvigny, garde du corps du roi Stanislas. Cette pièce vient d'être arrêtée à la Police. On a cru remarquer des allusions et des personnalités. M. Marin, qui succède à M. de Crébillon, en qualité de censeur, a pris l'alarme un peu trop chaudement. Il est vrai que dans le premier acte, l'auteur tombe fortement sur les prêtres de l'ancienne Grèce, dont le manége peut s'appliquer à celui des prêtres de toute religion quelconque. Les ministres sacrés, qui abusent de leur caractère, ne voyent pas d'un œil indifférent des portraits qui ont avec eux un air de ressemblance, et qui pourroient faire dire à beaucoup d'entre nous : voilà le portrait de mon curé. Un auteur doit être très-délicat sur ce chapitre, et la police fait bien d'être attentive sur cet objet respectable : car dans l'esprit du peuple, les ridicules que l'on jette sur les ministres de la religion, portent coup quoiqu'injustement sur la religion même. Si le premier acte de *la Mort de Socrate* est repréhensible par cet endroit, il n'en est point de même des autres, dont, en bonne politique, on devroit ordonner la représentation. Il y a des morceaux si frappans sur l'existence de Dieu, sur son unité, sur l'immortalité de notre âme, que c'est un catéchisme

mis en action. Il n'y a pas un grand mouvement dans ce drame ; cependant il y a de l'intérêt et du pathétique, surtout lorsque la femme de Socrate présente à ce philosophe ses enfans au moment qu'il est près de quitter la vie. La circonstance du bannissement ou plutôt de la proscription de Rousseau a contribué à la prohibition de cette pièce.

Entre autres personnalités, on a saisi celles qui regardent Palissot. Il y est dépeint odieusement sous les traits d'Aristophane, persécuteur de Socrate et des philosophes. On ne peut se méprendre à l'application. Les protecteurs de Palissot en ont été scandalisés ; mais on ne sait pourquoi ils crient à l'indécence pour défendre leur héros comique, lorsqu'il a osé traduire sur la scène des personnes qui méritent à tous égards l'estime publique : tels, par exemple, que madame Geoffrin, dont la maison est pour ainsi dire le temple des artistes, et M. de la Popelinière faisant honneur aux arts, non seulement par les ouvrages qu'il compose, mais encore plus par les bienfaits qu'il répand sur les gens de lettres, et sur les virtuoses de toute espèce. Palissot, ayant été long-temps commensal de M. de la Popelinière et de Mme. Geoffrin, n'aurait-il pas dû respecter ses bienfaiteurs ?

L'anti-philosophe M. Palissot s'inscrit en faux contre le jugement que le public a prononcé sur sa comédie des *Méprises* ; il en appelle. Il

fait imprimer sa pièce avec une préface et des notes.

Les Comédiens italiens répètent *Sancho-Pança*, gouverneur, comédie en prose et en ariettes, musique de Philidor. On dit d'avance tout le bien possible de la musique, et le peu que j'ai vu du poème, m'a paru plaisant. Je n'ose décider sur un succès dont l'honneur doit appartenir, au moins pour les deux tiers, au musicien; mais je crains, par rapport aux paroles, que le poète n'ait le sort des imitateurs d'un roman trop connu, qui perdent toujours lorsque l'on compare les copies avec les originaux.

On doit représenter la semaine prochaine, chez M. le duc d'Orléans, *Henri IV*, comédie de Collé; on croit que cet ouvrage aura un grand succès. On y voit un roi populaire, qui s'occupe moins de sa grandeur idéale, que du bonheur réel de ses sujets. C'est une belle position et bien intéressante; mais j'appréhende que l'auteur ne donne un peu trop dans le style familier, si voisin du trivial. Ce sujet est tiré d'un drame anglais, qui a pour titre *le Roi et le Fermier*. M. Sédaine a traité le même sujet à sa manière sous des noms vagues; il en a fait une comédie mêlée d'ariettes, laquelle doit paroître incessamment. Philidor en avoit commencé la musique; mais il a discontinué, n'ayant point trouvé que le poème lui présentât assez de

tableaux et d'harmonie imitative. M. Monsigny n'a pas été si difficultueux; il s'est chargé de l'ouvrage.

J'envoie à V. E. le poème *du Balai*, la nouvelle comédie de Palissot, et la deuxième partie du roman de madame Riccoboni.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 14 juillet.

Monseigneur,

Mardi, six de ce mois, les comédiens Français ont fait célébrer, dans l'église de Saint-Jean de Latran, un service solemnel pour le repos de l'âme de M. de Crébillon. Nos Académies, et les deux Comédies Française et Italienne, ont assisté à cette pompe funèbre. Tous les acteurs et actrices, tous les gens de lettres, ainsi que tous les protecteurs et amateurs, se sont fait un devoir d'honorer la mémoire de ce grand homme, dont la place a été marquée, dès son vivant, à côté de Corneille et de Racine. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui; je puis rendre un témoignage non suspect de ses mœurs et de sa façon de penser. A juger M. de Crébillon sur les ouvrages qu'il nous a donnés, on s'imagineroit aisément que c'étoit un homme dur, humoriste, et qui n'avoit point les qualités sociales; rien moins que tout cela. La gaîté faisoit le fond de son caractère; c'étoit une source continuelle de madrigaux et d'épigrammes. Mais ses madrigaux étoient sans fadeur, comme ses épigrammes sans méchanceté.

Les traits qu'il lançoit ne faisoient qu'effleurer l'amour-propre, et ne le blessoient point. Il respectoit ses rivaux, et leur rendoit justice de bonne foi. M. de Voltaire étoit peut-être le seul qu'il eût à redouter ; il s'en plaignoit quelquesfois, mais sans amertume ; et jamais je ne lui ai entendu dire un mot qui pût déprimer ce génie heureux, qui sera le poète de tous les âges, et la gloire de notre nation. M. de Crébillon n'avoit aucun livre ; mais il étoit doué d'une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir parcouru rapidement un ouvrage, il étoit en état d'en faire clairement l'analyse, même vingt ans après. Aucun fait, aucune anecdote ne lui échappoient. C'étoit un recueil vivant d'histoires, d'historiettes et de contes, enfin une bibliothéque ambulante, comme Pic de la Mirandole. Le génie de M. de Crébillon étoit fier et sublime, et son cœur étoit simple et naïf. De tous nos auteurs Français, celui qu'il estimoit le plus, étoit le bon homme La Fontaine. Il m'a répété mille fois qu'il auroit donné volontiers toutes ses tragédies pour tel conte ou telle fable de ce poète ingénu, à qui bien des gens ne veulent accorder que de l'instinct. J'ai vu de Crébillon de petites pièces fugitives qui respiroient la douceur d'Anacréon, de Catulle et de Tibulle. Nous serons vraisemblablement privés de ses ouvrages, à moins que madame Bignon, dame de beaucoup d'esprit, qui lui servoit de secrétaire, ne nous les ait conservés.

Il n'écrivoit jamais. On doit regretter surtout un poème d'environ deux cents vers, dans le genre noble, qu'il fit pendant la minorité de Louis XV, sur l'instruction des rois, et qu'il récita au duc d'Orléans, régent. Ce sont des vérités sublimes et hardies, exprimées avec toute la force de la poésie. On n'a rien fait sur une matière aussi délicate, de plus nerveux, et de plus digne d'un philosophe qui ne craint point de présenter la vérité devant le trône. Comme il n'étoit ni flatteur ni courtisan, et qu'il n'encensoit pas les idoles du siècle, on étoit sûr du moins que lorsqu'il faisoit un éloge, cet éloge étoit mérité. Au retour de Louis XV, après la campagne glorieuse de Flandres, M. de Crébillon fut chargé de haranguer ce monarque au nom de l'Académie Française. Il s'en acquitta avec une noblesse, une assurance qui parurent même en imposer à la majesté royale. Lorsqu'il eut fini son discours, le roi eut la bonté de lui en témoigner son contentement. « Crébillon, lui dit-il, ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la dignité avec laquelle vous m'avez adressé la parole; vous n'avez pas tremblé. Sire, lui répond sur-le-champ Crébillon, vous ne devez faire trembler que vos ennemis. Si notre héros dramatique avoit tant de fermeté dans l'esprit, son cœur, en revanche, étoit sujet à bien des foiblesses. Ce grand homme se laissoit mener comme un enfant. Il étoit continuellement dupe sur ses intérêts. Il jouissoit, sur la fin de

ses jours, de sept à huit mille livres de rente; mais les femmes, par l'ascendant qu'elles avoient sur lui, le dépouilloient de tout. Il étoit souvent obligé, pour vivre, d'avoir recours à la bourse de ses amis. Il adoroit le sexe et ne l'estimoit point. Il n'a jamais respecté que deux sœurs, filles d'un apothicaire nomme Péage; il leur fit deux enfans par délicatesse de sentiment. Le père, qui ne connoissoit pas ce rafinement là, prétendit que l'honneur de sa famille étoit blessé, et qu'il falloit que M. de Crébillon épousât tout au moins une des deux, en lui laissant la liberté du choix. Le hasard en décida, et notre auteur se maria à la mère de M. Crébillon fils; l'autre devint ce qu'elle put. Il ne goûta pas long-tems les douceurs du mariage; il fut si affligé de la mort de son épouse, qu'il cherchoit partout des consolations. Dans l'espérance où il étoit de pouvoir trouver une femme aussi estimable que celle qu'il avoit perdue, il mettoit à l'essai toutes celles qu'il rencontroit. La passion qu'il ressentoit pour les femmes n'étoit balancée que par celle qu'il avoit pour les animaux domestiques. Il a laissé, à son décès, quatre jeunes sunamites, dix chats et vingt-deux chiens. Le curé de Saint-Paul, son confesseur *in extremis*, avoit exigé le sacrifice de tout ce bétail, pour preuve d'une conversion sincère, et le bon homme Crébillon lui dit : M. le curé, j'y consens; mais faites m'en donc un mérite devant Dieu. Il recom-

manda ces infortunées créatures à la charité du saint pasteur, et mourut avec tous les sentimens d'un bon chrétien. Le curé fut si édifié, qu'il en écrivit sur-le-champ à M. de Sartines, dans les termes les plus pathétiques.

Cet article passe les bornes d'une lettre; mais tout ce qui concerne les hommes qui se sont distingués par leurs actions ou par leurs talens n'est point indifférent à Votre Excellence. J'ai plusieurs anecdotes sur la vie de Crébillon, qui pourront être la matière de quelques autres lettres.

Rousseau, de Genève, proscrit à Paris et à Genève, sa patrie, s'est réfugié à Neuf-châtel. Le roi de Prusse lui a écrit une lettre gracieuse, et a chargé en même tems milord Maréchal de pourvoir à tous les besoins de notre philosophe, et de l'assurer de sa protection royale, envers et contre tous. L'arrêt du parlement, qui ordonne la suppression d'*Emile*, a produit, comme de coutume, un effet tout contraire. Les éditions se multiplient à l'infini; mais la première est toujours la plus recherchée. On la trouvoit d'abord trop chère à dix-huit livres, et l'on croit faire à présent un bon marché en la payant quarante ou cinquante livres. Elle n'a plus de prix.

La comédie du *Caprice* (*), de M. Renoud, a

(*) *Le Caprice* ou l'*Erreur de l'Amour* fut représenté à la Comédie Française le 18 juin 1762.

(Extrait du Dictionnaire des Théâtres.)

été reçue très-favorablement. C'est le *Curieux impertinent* retourné ; mais si bien dépaysé, que l'on ne peut point accuser l'auteur de plagiat. La pièce est bien écrite et jouée parfaitement. *L'Avant-Coureur* fait mention de cette comédie.

Les comédiens Italiens ont représenté *Sancho*; cet opéra bouffon a paru réussir, je l'envoie à Votre Excellence.

L'Académie de musique donne *les Caractères de la Folie* (*); ce n'est point la folie à la mode, personne ne la suit.

Je suis, etc.

(*) Ce ballet en trois entrées de M. Duclos, musique de M. Bury, fut représenté, pour la première fois, le 1er août 1743, et remis en juillet 1762, avec une nouvelle entrée, intitulée *Hilas et Zelis*, dont l'auteur garda l'anonyme.

(Extrait du Dictionnaire des Théâtres.)

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 8 août.

Monseigneur,

Les Comédiens Italiens continuent les représentations de *Sancho Pança*. Cette pièce attire un peu de monde malgré la saison contraire au spectacle. Ils l'ont étayée par une autre nouveauté qui a pour titre, *les Sœurs rivales*, petite comédie en ariettes. La musique est du sieur Desbrosses, acteur pensionnaire de la Comédie Italienne, et les paroles du sieur de la Ribardière, entrepreneur de la Comédie de Versailles. La musique, sans être savante, a fait un plaisir général; c'est un petit chant agréable qui n'a aucune prétention et qui charme par sa simplicité. Le poème est peu de chose, c'est le sujet des *Trois Frères rivaux* assez mal imité; mais la coupe en est heureuse, il n'y a point de langueur; c'est un grand avantage, et l'ouvrage a réussi.

Le service, la pompe funèbre du service que les comédiens français ont fait à M. de Crébillon, a eu des suites fâcheuses pour le curé de Saint-Jean-de-Latran. On a trouvé mauvais qu'il se soit prêté aux attentions pieuses et respectables

d'une compagnie qui, pour appartenir au roi, n'en est pas moins excommuniée. Il a paru indécent qu'un ministre de l'évangile reçût des offrandes de mademoiselle Clairon, de ses confrères et consœurs; en conséquence ledit curé est condamné à deux mois de séminaire et à restituer, qui pis est, l'argent de l'offrande qui est confisqué au profit des pauvres. Les comédiens ont porté des plaintes amères de ce jugement aux gentils-hommes de la chambre. On va faire encore de nouvelles tentatives pour lever la note d'infamie attachée à la profession théâtrale, mais on n'y réussira point. Le Parlement est trop jaloux des libertés de l'église gallicane, pour consentir à ce qui peut leur donner la moindre atteinte.

J'ai proposé verbalement une souscription pour consacrer par un monument la mémoire de notre Sophocle français. Mon projet a été adopté par plusieurs personnes; mais je ne sais si je trouverai assez d'amateurs des lettres, et de bons patriotes pour le mettre à exécution.

Il paroît une petite brochure qui contient un éloge de Crébillon. Je l'enverrai à Votre Excellence. M. de Voltaire vient de mettre au jour une satire contre ce grand homme; il attendoit sa mort pour le dépouiller de sa réputation et profaner ses cendres; ce procédé ne fait pas honneur à M. de Voltaire.

L'illustre Phryné de nos jours, la sublime Des-

champs, a fixé l'attention des nouvellistes du Palais-Royal, autant que la révolution de Russie. Cette fameuse courtisane, dont l'histoire est plus intéressante que celle de la Fouine de Séville, vient d'ajouter de nouveaux traits à sa célébrité. Monseigneur l'évêque P. de L. voulut être amoureux de la Deschamps (*) afin de se donner une

---

(*) M. Favart avait recueilli sur cette demoiselle Deschamps les anecdotes suivantes :

« La demoiselle Deschamps, ci-devant médiocre figurante à l'Opéra, fameuse par l'incontinence où le goût de ses amans pour les Laïs célèbres, pour réparer les brèches que le luxe le plus insolent et le plus outré avoit faites à sa fortune, commença il y a quelques années par vendre une partie de son mobilier qui étoit de la plus grande richesse. Parmi beaucoup de meubles superbes, restés de la magnificence d'un de nos princes du sang qui n'avoit pas dédaigné des appas flétris par 20 ans de service dans l'art de Phryné, il fut vendu une baignoire d'argent massif, dont on devine bien l'usage, ornée d'une garniture de dentelle d'Angleterre qui fut achetée par une duchesse et transportée sur sa toilette. Ce trait est l'inverse de celui d'Amusis, qui, pour marquer le mépris qu'il faisoit de l'or, employa un vase précieux, conservé par ses prédécesseurs parmi les joyaux de la couronne, à faire un bassin pour se laver les pieds.

Il n'est pas rare de voir l'avarice succéder à la dissipation, et plus d'une illustre dissipatrice a fini par devenir très-avare. C'est l'histoire de la demoiselle Deschamps : elle est devenue usurière, son coup d'essai n'a pas été heureux pour elle.

Un officier chargé de quelques dettes d'honneur (c'est

réputation à la française, et mademoiselle Deschamps voulut le corriger de ses folies en en

---

chez nous le nom réservé aux dettes quelquefois les moins honnêtes, aux dettes du jeu), et d'ailleurs dépourvu de l'argent nécessaire pour faire son équipage, à la veille de partir pour l'armée, fut conseillé d'avoir recours à la demoiselle Deschamps. Il alla se jeter à ses pieds, et lui exposa sa situation. Il s'agissait de 4,000 francs; la Deschamps le paya d'abord de toutes les raisons que les usuriers ont toujours à la bouche; elle-même, disait-elle, étoit dans le cas, et achetoit l'argent fort cher. Enfin elle proposa à l'officier le taux de son prêteur, qui était un billet de 2,000 écus pour 4,000 francs. L'officier qui n'avoit plus le choix des ressources, fut obligé d'en passer par là. Il fit son billet de 6,000 fr., et reçut les deux tiers de la somme : c'étoit un intérêt bien honnête.

A l'échéance du billet, l'officier ne se trouve point en état de payer; il va se mettre à la merci de son usurière. La Deschamps tranquillise son débiteur, fait protester son billet, obtient sentence par corps contre lui, et pour s'assurer de sa proie, se charge elle-même du rôle odieux de *mouche* (c'est le nom que l'on donne ici au principal instrument des captures en termes d'huissier). Elle monte pour cet effet dans un superbe carrosse, et va trouver l'officier, sous prétexte de lui parler de son affaire. L'officier par politesse descend pour lui parler dans son carrosse, et à l'instant il est investi par une troupe d'alguasils ou de sbires, et conduit en prison.

Le ministère public instruit de cette indignité, fait d'abord sortir l'officier de prison, mande la Deschamps, l'oblige de rendre le billet usuraire pour en recevoir un autre de la somme effective, due par l'officier, payable au terme qui lui conviendra. Ensuite la demoiselle est bannie

profitant ; elle donna au bon prince une leçon de décence en lui escroquant beaucoup d'argent et de diamans. L'intention étoit bonne, mais elle fut mal prise. On n'aime point à passer pour dupe ; ce digne prélat se fâcha, comme de raison. On mit des émissaires en campagne pour arrêter mademoiselle Deschamps, qui s'étoit évadée, et qui par une suite de combinaisons raisonnables, s'étoit fait accompagner par M. de S., jeune homme dont elle vouloit faire l'éducation, (eh mais oui dà, comment peut-on trouver du mal à çà ?). Cependant la famille du petit

---

du royaume, elle est actuellement à Liège, auprès du prince qui a été un de ses tributaires.

Duvaudier, célèbre avocat, s'étant pris de passion pour la Deschamps, alla un jour lui rendre visite fort tard. Elle étoit seule, et elle lui marqua le regret qu'elle avoit de ne pouvoir profiter aussi long temps qu'elle l'eût desiré de la compagnie d'un homme de sa réputation et de son mérite, attendu l'heure presqu'indue qu'il étoit alors. Mademoiselle, dit alors le praticien, oh ! j'ai apporté mon bonnet de nuit.

Le fils d'un riche financier se trouvant au petit-lever de la Deschamps, fut tellement épris de son lit, qui lui sembloit respirer la volupté, qu'il lui proposa de l'acheter sur-le-champ, dans le beau désordre où il se trouvoit, avec promesse de coucher dès le soir même dans les mêmes draps qui étoient un article important du marché ; le lit lui fut vendu 5,000 francs, circonstances et dépendances, et fut payé une heure après.

(Note des Éditeurs.)

élève n'entra pas dans les idées charitables de la directrice, et obtint un ordre pour les faire arrêter à Lyon; ce qui fut exécuté, au moment qu'ils prenaient des mesures pour passer en Italie. Mademoiselle Deschamps reçut cet ordre avec toute la dignité d'une princesse de coulisse; elle fit meubler sa prison de ses meubles les plus précieux; tous les jours table ouverte, compagnie nombreuse et choisie; son réduit étoit devenu le temple de la volupté; mais la privation de la liberté qui sembloit borner ses conquêtes, la faisoit gémir en secret: elle s'en procura la jouissance, comme on va le voir dans l'extrait d'une lettre écrite de Lyon.

Lyon, 26 juillet.

« La Deschamps a trouvé que l'air des prisons de l'Archévéché lui étoit contraire; elle en a changé vendredi à sept heures du soir, et voici comment: elle avoit annoncé qu'elle avoit besoin d'argent, et fit mettre des gens à la quête de quelqu'un qui voulût lui en prêter. On lui dit que l'on avoit trouvé un prêteur, mais qu'il ne vouloit donner son argent qu'autant qu'on lui remettroit en dépôt de la vaisselle d'argent et des effets à concurrence de la valeur de la somme qu'il prêteroit.

La Deschamps avoit eu soin de faire part de tout au geolier, qui lui avoit conseillé de livrer ses effets, puisqu'elle ne pouvoit faire autrement; elle fit sortir vendredi trois grandes malles, dans l'une desquelles elle s'étoit mise elle-même; on la porta au logis de la Bombarde, qui est près de là, et l'on conte que le lendemain

elle est partie pour Avignon. Elle avoit eu la précaution de dire la veille qu'elle étoit incommodée, qu'elle s'alloit mettre au lit. Le lendemain ses domestiques sortirent à quatre heures du matin, sous prétexte de s'aller baigner, et recommandèrent que l'on n'entrât pas dans la chambre de leur maîtresse, qui ne se lèveroit qu'à neuf heures. Ce n'a été qu'à cette heure que l'on a été instruit de son évasion. »

Les jeunes personnes du sexe, dont le tempérament est combattu par la pudeur, ont besoin d'exemples frappans pour les encourager à ne point se rendre méprisables. On regarde aujourd'hui la profession des Laïs, comme un état fort honnête, pour ne point dire respectable : on ne sauroit croire combien la célébrité de Ninon de l'Enclos a fait de prosélytes. Les petites Louison et Émilie, enlevées pour la quatrième ou cinquième fois, viennent d'écrire à M. Dehesse, de la Comédie Italienne, la lettre suivante :

» Notre cher oncle, nous vous remercions de vos bontés ; vous avez fait tous vos efforts pour nous procurer un état honnête, en nous faisant danseuses ; nous en avons trouvé tout naturellement un plus honorable en nous faisant filles du monde. Nous n'oublierons jamais les soins que vous vous êtes donnés pour nous, et nous chercherons avec empressement toutes les occasions de vous protéger. *Signé*, Louison, fille entretenue par M. de S.... et Émilie par M. de***.

Je suis avec, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 15 août.

MONSEIGNEUR,

A l'aventure de Mademoiselle Deschamps, je fais succéder la fin tragique de M. Chevrier, auteur comique, issu d'une famille honnête de Lorraine. Chevrier (*) reçut, de ses parens, une bonne éducation, dont il a mal profité: son enfance annonçoit d'heureuses dispositions; il sembloit être né pour les lettres; il fit d'excellentes études et acquit de la littérature; il avoit quelquefois du goût, et par-ci par-là, il faisoit briller quelques étincelles de génie. Mais un mauvais coeur avoit corrompu ses talens; il s'imaginoit, comme beaucoup d'autres, qu'il se feroit une réputation par la méchanceté. Son *Histoire des Hommes illustres de la Lorraine*, le fit bannir à perpétuité de son pays. On dit même qu'il fut condamné aux galères pour ses calomnies. Il eut des liaisons avec Madame de Graffigny, dont il reçut des bienfaits, qu'il paya d'ingratitude; il

(*) François-Antoine de Chevrier étoit de Nancy, et fils d'un secrétaire du roi.

(Extrait des Anecd. dram.)

donna, à la Comédie Italienne, deux ou trois pièces qui n'eurent qu'une apparence de succès, et lui attirèrent beaucoup d'ennemis, par les traits satiriques et les personnalités dont elles étoient remplies. Il a mis au jour des réflexions sur l'art théâtral, ouvrage assez médiocre, et de petits romans clandestins, dont on a oublié jusqu'aux titres. Les Mayol (*) et les Chevrier étoient ordinairement les victimes de Fréron. L'auteur Lorrain fut long-tems sans oser répondre à l'Aristarque du Parnasse, et s'observa ; mais il se donna carrière, sitôt qu'il se vit dans un pays libre, où il est permis de tout dire, de tout écrire, et de déshonorer les lettres et sa nation. Chevrier, réfugié en Hollande, ne garda plus de mesures, et crut pouvoir paroître impunément ce qu'il étoit, c'est-à-dire, à parler nettement, un très-mauvais sujet. C'est à la Haye qu'il composa son *Colporteur*, collection d'histoires scandaleuses et de suppositions infâmes. Cet ouvrage, où rien n'est respecté, est devenu célèbre. La mauvaise-foi l'avoit produit, la malignité le mettoit en vogue ; Chevrier s'en applaudissoit, mais il n'a point échappé à la vigilance de notre ministère, qui l'a demandé aux états-généraux, pour en faire un exemple. On dit que leurs Hautes Puis-

---

(*) M. Mayol étoit connu par un livre, intitulé *Introduction à la Miniature*.

(Ext. de la France litt.)

sances, ne pouvant se dispenser d'acquiescer à la demande qui leur avoit été faite, mais ne voulant point en même tems déroger aux privilèges de la liberté de la Hollande, ont trouvé le moyen de concilier les choses, en expédiant, à M. Chevrier, un passeport pour l'autre monde. On assure qu'il a été empoisonné dans un plat d'épinards, et qu'il est tombé roide mort, au moment qu'on est venu l'arrêter pour le livrer à l'ambassadeur de France. Il seroit à souhaiter que tous les scélérats qui nous déshonorent dans les pays étrangers, et surtout en Hollande, eussent le même sort. Nos petits crapauds français n'iroient plus croasser dans les marais de la Belgique, contre la religion et les moeurs. Il est honteux pour les Pays-Bas de servir d'égoût à toutes les ordures des autres Nations.

La Morlière, coquin du même ordre, auteur du prétendu roman d'*Angola*, vient d'être conduit au château de Pierre Encise. Il étoit le chef et le capitaine des cabales contre les pièces nouvelles ; il est prouvé qu'il avoit à sa solde plus de cent cinquante conspirateurs. Il mettoit tous les auteurs à contribution, et celui qui n'avoit pas le moyen de lui payer le tribut qu'il exigeoit pour faire réussir un ouvrage, pouvoit compter sur une chute inévitable. La cabale qu'il a excitée contre la comédie de Palissot, a fait ouvrir les yeux sur ses menées, et lui a attiré une juste punition. On peut dire, qu'en cette occasion, La

Morlière a joué de malheur, parce que la pièce de Palissot n'avoit pas besoin d'être poussée pour cheoir. *Les deux Amis*, comédie de M. Dancourt, a été représentée la semaine dernière. Elle n'a pas eu un succès heureux. Le parterre a été tumultueux et mal disposé. Les meilleures plaisanteries ont été prises en mauvaise part; mais les connoisseurs rendent justice à M. Dancourt; ils ont trouvé, dans beaucoup d'endroits, le ton comique de Molière. Malheureusement ce ton là n'est plus celui d'aujourd'hui. Que M. Dançourt ne se décourage point, il est sûr de réussir, s'il se livre à son génie.

Je suis, etc.

P. S. J'envoie à Votre Excellence, le *Colporteur* de Chevrier.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 6 septembre.

MONSEIGNEUR,

Les Comédiens Français ont donné, le 30 du mois d'août dernier, *Ajax*, tragédie nouvelle de M. Poinsinet de Sivry. Elle est tombée à la première représentation; ainsi il n'est pas aisé d'en donner un extrait bien détaillé. Cette pièce ne ressemble en rien à celle de Sophocle qui porte le même nom, excepté qu'elles finissent toutes deux par la mort d'Ajax. Les fureurs de ce héros font tout le sujet de la tragédie grecque, et la dispute des armes d'Achille, entre Ajax et Ulysse, sert d'intrigue à la pièce française.

M. Poinsinet, qui a senti qu'il étoit impossible de faire cinq actes sur un sujet si simple, si peu intéressant, qui n'offre d'ailleurs qu'une scène très-peu théâtrale par elle-même, y a introduit Penthésilée, reine des Amazones; mais cette épisode n'a point fait l'effet que l'auteur s'en étoit promis. En disant un mot du caractère que le poète français a donné à cette reine, de la situation où il la place, et des démarches qu'il lui fait faire pour en sortir, il sera aisé de juger si l'auteur a eu raison de bâtir sa pièce sur une pa-

reille épisode, et si le jugement du public a été trop rigoureux à son égard.

Penthésilée, retenue dans le camp d'Ajax à titre de prisonnière, ne songe qu'à venger Memnon, son mari, qu'elle croit avoir été tué dans le combat où elle-même a été faite captive. Elle profite de l'amour qu'elle sait qu'Ajax a pour elle, et cherche à semer la division dans le camp des Grecs. Elle inspire à son amant le desir d'obtenir les armes d'Achille, sûre que si on les lui refuse, il se brouillera avec tous les capitaines Grecs, et que si on les lui accorde, cette préférence lui attirera la haine et l'envie de ses rivaux. Dans le tems qu'Ajax se dispose à disputer cette armure, la reine apprend que Calchas a ordonné qu'on sacrifiât, sur le tombeau d'Achille, trois cens prisonniers Troyens, parmi lesquels sa confidente a reconnu son mari. Penthésilée, tremblante pour les jours de Memnon, s'abandonne à tout son désespoir; elle cache cependant à Ajax que son mari respire encore, mais elle le conjure d'empêcher le sacrifice des prisonniers Troyens. Son amant lui promet tout ce qu'elle demande, à condition qu'elle ne refusera plus de le suivre aux autels, pour lui donner sa main. Elle s'explique là-dessus en termes ambigus, qui donnent à Ajax les plus belles espérances. Cependant le moment arrive où le conseil des rois doit décider de l'armure d'Achille. L'éloquence d'Ulysse triomphe, et les armes du fils de Thétis lui sont accordées.

Ajax, furieux, jure de se venger de la Grèce entière. Penthésilée lui conseille de cacher ses desseins pour mieux assurer sa vengeance. Le projet qu'elle lui inspire est de faire embarquer secrètement, pendant la nuit, les prisonniers Troyens destinés à être immolés par Calchas. Ajax y consent, prête son vaisseau à cette reine, qui s'y embarque avec Memnon, son mari, et les trois cens captifs; mais loin d'y attendre Ajax, ainsi qu'elle en étoit convenue avec lui, elle fait mettre en pleine mer, et laisse son amant désolé, se désespérer sur le rivage de Troye. Ajax, qui apprend cette trahison, et qui de plus est instruit que Memnon respire, se livre à des fureurs qui ne se terminent que par sa mort.

Quand cette pièce auroit été embellie des charmes de la poésie la plus séduisante, il eût été impossible qu'étant bâtie sur un fond aussi fragile, elle eût du succès. On ne sait à qui s'intéresser dans la pièce; est-ce à Penthésilée, qui trompe indignement Ajax? est-ce à Ajax, qui est grossièrement la dupe de sa crédulité? est-ce à Ulysse, qui n'a d'autre mérite, dans la pièce, que de faire un beau discours? La dispute des armes d'Achille est un chef-d'œuvre dans Ovide; la scène est très-bien faite dans la pièce nouvelle, mais elle n'est pas tragique, et l'auteur ne devoit pas fonder son succès sur un morceau aussi peu intéressant.

Le même M. de Poinsinet a donné, il y a trois

ans, *Briséis*, tragédie, qui eut quelque succès, et qui annonçoit du talent. Il a été plus malheureux dans le choix qu'il a fait d'Ajax, que dans la façon dont il l'a traité : il a une versification, qui, sans être nerveuse et brillante, se soutient pourtant par son élégance et par son harmonie.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, octobre.

MONSEIGNEUR,

L'Univers énigmatique, ouvrage du marquis Caraccioli, colonel au service du roi de Pologne (électeur de Saxe), écrivain voué à la morale et dévot, vient d'être réimprimé pour la seconde fois, en un volume in-12, et se trouve à Liége et à Francfort. C'est encore un ouvrage en faveur de la religion, contre les déistes et les incrédules. L'auteur, toujours étonné de sa facilité productive, toujours émerveillé du pouvoir qu'il a de représenter ses conceptions, commence par des réflexions générales sur la nature de l'esprit, et retrace ici des idées métaphysiques qu'il a déjà données ailleurs. L'objet de son livre est de prouver que tout ce qui existe n'est qu'énigme pour nous, pour en conclure la nécessité d'une religion, qui nous fait remonter à l'auteur de toutes ces merveilles, et qui doit nous conduire un jour à voir, dans son sein, sans nuage, tout ce qui nous est caché dans ce monde sous des voiles épais. Il n'est guères possible d'analyser un ouvrage écrit tout d'une tenue, c'est-à-dire, sans ordre logique, sans méthode

et sans aucune de ces divisions didactiques qui, en nous ménageant des repos, fixent et distinguent les idées dont se compose un discours moral. Il y a cependant de la chaleur, de l'élévation, quelques idées neuves, et comme un mélange de foiblesse et de force, qui donne un air de singularité à ce livre.

On vient de réimprimer, en deux volumes in-12, petit format, et d'un assez bon caractère, les *Voyages de Gulliver*, traduits de l'Anglais de Sfwit, par le célèbre abbé Desfontaines ; traduction comme on sait très-libre, mais malgré cela fort supérieure, tant pour le goût que pour le style, aux mauvaises traductions qui ont été faites en Hollande, du même ouvrage. Les *Voyages de Gulliver*, par l'abbé Desfontaines, manquoient depuis long-tems, et ne se trouvoient presque plus. Ils se vendent à Paris, rue Saint-Jacques, chez Guérin et de la Tour.

Il se distribue à Paris un livre imprimé à Amsterdam depuis peu, sous ce titre : *Eclaircissemens sur les Mœurs, par l'Auteur des Mœurs*. C'est une apologie complette d'un livre fameux, et par la vogue qu'il a eue, tant en France que dans les pays étrangers, et par l'honneur qu'on lui a fait, de le faire brûler à Paris, par arrêt du parlement. Cet ouvrage est communément attribué au sieur Toussaint, avocat, auteur de quelques articles de jurisprudence du *Dictionnaire Encyclopédique*, de l'*Histoire*

des Passions, des *Aventures du petit Pompée*, *etc.* Mais sur les comparaisons qu'on a faites de ses ouvrages postérieurs, avec le livre *des Mœurs*, beaucoup de gens s'obstinent à lui refuser le mérite d'avoir fait celui-ci, et soutiennent qu'il en est tout au plus le père putatif, ou le prête-nom. Il est vrai que l'*Histoire des Passions*, et *les Aventures du petit Pompée*, sont des ouvrages pitoyables; que tous les articles de l'*Encyclopédie*, qui sont réellement de M. Toussaint, ne valent pas grand'chose, et sont la plupart très-fautifs; qu'il a fort mal conduit le *Journal Etranger*, en 1754, dans le commencement qu'il a paru, et qu'il a fait encore d'autres preuves de médiocrité dans quelques autres genres. Mais parmi d'assez bonnes choses, qu'on rencontre dans le livre *des Mœurs*, quoiqu'il n'y ait rien de bien neuf, il y en a de si médiocres, on trouve des portraits si foibles, qu'à moins d'avoir des mémoires sûrs, concernant la paternité, on ne peut raisonnablement lui contester ce dernier ouvrage. Quoi qu'il en soit, M. Toussaint, en l'avouant publiquement, entreprend ici de le justifier, et c'est au bout de treize ans que ce livre est presqu'oublié, que pour nous en rappeler l'existence, il s'avise de répondre à ses critiques. L'objet et le plan de sa défense sont exposés fort au long dans une préface très-prolixe et semée de hardiesses, qui pourront ne pas accommoder ses affaires. Il en veut surtout à

l'arrêt du parlement, qui a fait brûler son livre, et au réquisitoire de l'avocat-général Joly de Fleury, qu'il dit expressément avoir été dicté par un oratorien. Il n'est pas plus permis, dit-il, de calomnier dans un arrêt que dans un libelle. Une observation générale, qui frappera tous ceux qui liront l'*Eclaircissement sur les Mœurs* avec une attention réfléchie, c'est qu'en comparant la défense avec le livre, on s'apperçoit que l'auteur a imaginé, après coup, le plan de sa morale, pour la justifier, et qu'il prétend donner à ce plan un effet rétroactif, qui, sans quelques inconséquences, dont il n'a pu se préserver, feroit en effet porter à faux les meilleures et les plus justes critiques qu'on en a faites. L'apologie du sieur Toussaint est fort méthodique, et composée de chapitres, subdivisés chacun en plusieurs articles. Ce n'est qu'un commentaire interprétatif et justificatif des propositions de son livre, relatives à la religion naturelle; de celles qui ont été taxées de contrariétés avec les religions positives, et notamment avec la loi Judaïque; de celles qui sont réputées contraires à l'esprit du Christianisme, des propositions relatives au gouvernement. Ce commentaire est assez bien fait; il est même écrit avec quelque légèreté; et, sans donner gain de cause à l'auteur, je le trouve supérieur au livre même qu'il entreprend de défendre; mais, pour conserver ce caractère de modération, dont se pique M.

Toussaint, il ne falloit pas qu'il se permît, contre ses censeurs, beaucoup de sorties et d'expressions violentes qui respirent, ou une hauteur déplacée ou une passion beaucoup trop vive. Il est vrai que M. Toussaint est dévot, et qui plus est convulsionniste, ou l'un des croyans de M. Pâris, comme il le déclare expressément; mais il a besoin du droit que les dévots ont d'être colères, vindicatifs, médisans, emportés. Il maltraite entr'autres, fort indécemment, le sieur Palissot, et tout ce qui n'est pas encyclopédiste.

Galimard fils, dessinateur, vient de publier une suite de soixante-sept planches, forme in-folio, sous le titre d'*Architecture des Jardins*. Ces planches ne contiennent que des dessins de parterres, de jardins, de bosquets, etc. Il y a beaucoup de variétés.

Mélanges de Littérature, d'Histoire, de Philosophie, etc. C'est un nouveau volume de M. de Voltaire, qui avoit été arrêté à l'impression, et qui paroît tout nouvellement. Voici ce qu'il contient :

Entretien d'un Sauvage et d'un Bachelier. J'ai eu l'honneur de l'envoyer à Votre Excellence en manuscrit.

Entretien d'Ariste et d'Acrotal. Acrotal est un pédant de l'Université, et Ariste un philo-

sophe. Le premier regrette beaucoup le temps où l'on faisoit brûler les hérétiques et les philosophes ; le second déplore la barbarie de ces siècles ignorans.

Histoire d'un bon Bramin. Un voyageur rencontre un vieux Bramin fort savant, qui est malheureux par cela même qu'il a passé toute sa vie à étudier, et que malgré cela il doute de tout ce qu'il appris, et de tout ce que les autres croyent savoir. Une vieille bigote fort ignorante demeure à côté de lui; elle ne doute de rien et elle est heureuse. Le voyageur se demande si le sens commun conduit à la félicité, et il laisse là question indécise.

Des Allégories. M. de Voltaire prouve dans ce chapitre qu'il y a beaucoup d'allégories dans l'ancienne mythologie des payens, auxquelles on ne peut donner de sens moral, et de là il semble vouloir conclure que dans toutes les religions il y a des choses trop absurdes pour pouvoir être expliquées.

Du Polithéisme. Cet article, quoique très-court, est un des plus plaisans de ce volume. M. de Voltaire fait voir que, quoique les anciens comptassent beaucoup de Dieux dans leurs fables, ils ne reconnoissoient cependant qu'une divinité suprême, et qu'il n'y avoit pas plus de ridicule à eux de placer certains héros dans le ciel, après

leur mort, qu'à nos anciens moines, qui y ont fait monter tant de saints, que l'église, plus éclairée, en a fait descendre ensuite.

Ode sur la mort de Son Altesse Sérénissime Madame la princesse de Bareuth. Cette ode est déjà connue. Elle est suivie de quelques réflexions sur les malheurs attachés aux gens de lettres et aux grands philosophes, qui, presque tous, ont toujours été en butte aux traits de l'envie et de la persécution.

On reconnoît, dans ce volume, la hardiesse du coloris de M. de Voltaire. Il n'a rien écrit avec tant de liberté.

Je suis, etc.

M. le Comte Durazzo à M. Favart.

1762, Vienne, 20 novembre.

MONSIEUR,

Je dois vous avertir que des personnes très-respectables prennent plaisir à voir vos lettres, et qu'elles s'amusent beaucoup de vos nouvelles littéraires et de théâtre. Il faut donc que vous me marquiez, sur une feuille à part, tout ce qui ne peut pas paroître sous des yeux les plus chastes et les plus réservés.

L'aventure de mademoiselle Piccinelli, et son histoire suivie de son mariage, seront peut-être du nombre. Envoyez-m'en quelques détails, ainsi que de ses quatre mères.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 7 décembre.

Monseigneur,

J'ai écrit plusieurs fois à monsieur et à madame Granier, je n'en ai point de réponse. J'ai encore fait partir avant-hier une lettre pour eux. J'ai écrit aussi à mademoiselle Clairmonde, cette jeune actrice de Fontainebleau dont je vous ai parlé. Elle est actuellement à Rouen; mais on m'a dit qu'elle étoit engagée pour l'année prochaine dans la troupe de Lyon. J'offre de payer son dédit, qui est ordinairement de 500 liv. Je lui promets 3,000 liv. d'appointements. J'ai vu Monseigneur l'ambassadeur. Son Excellence approuve mes dispositions; il ne tiendra pas à moi qu'elles ne réussissent. J'espère qu'avant quinze jours nous saurons définitivement à quoi nous en tenir. Je vous envoie, Monsieur, l'engagement de M. Godard qu'on avoit oublié d'insérer dans le paquet. Le sieur Lombard, chanteur de l'Opéra et comédien, me charge de le proposer à Votre Excellence. Quoique M. Godard soit engagé, si l'on a besoin d'un second sujet dans le même

genre, je ne crois pas que l'on puisse mieux choisir : je lui ai fait espérer une réponse.

Redeunt spectacula. Cette saison nous produit des nouveautés en tout genre. Les Comédiens Français ont donné une petite comédie intitulée *Heureusement ;* elle est tirée des Contes Moraux de Marmontel. Votre Excellence en pourra voir le sujet dans le recueil de cet auteur. La pièce a beaucoup de succès ; elle est de M. Rochon de la Valette (*).

Les Comédiens Italiens viennent de donner *le Roi et le Fermier*, comédie en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes. C'est une traduction libre de l'anglois de Dodsley. Le poème français est de M. Sedaine ; la musique de M. de Monsigny. J'envoye cette pièce à Votre Excellence. Le même sujet a été traité par M. Collé, non pas M. Collé de Parme, mais Collé l'Amphigouriste, qui mérite, selon tous les connoisseurs, un titre plus honorable, personne n'entendant mieux que lui le véritable genre de la comédie. Le Collé dont je parle a traduit heureusement sur la scène notre bon roi Henri IV.

(*) Il y a erreur de nom ici. Cette pièce est de M. Rochon de Chabanne, auteur des *Prétendus*, opéra ; des *Amans Généreux*, comédie, *le Jaloux*, etc., et non de M. Rochon de la Valette son frère, qui n'est connu que par l'*Ecole des Tuteurs*, opéra comique, représenté en 1754.
(Note des Éditeurs.)

Sa pièce jusqu'à présent n'a été jouée que sur des théâtres particuliers ; il s'agit de la faire représenter sur le théâtre de la Nation, c'est-à-dire, à la comédie française.

Les Comédiens Français ont donné *Irène*, tragédie de M. Boitel. Je joins ici l'extrait de cette pièce. Les mêmes comédiens ont représenté hier une tragédie nouvelle d'un auteur nouveau, nommé M. de Chabanon, de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette tragédie, qui a pour titre *Eponine*, avoit été si fort prônée depuis un an, que l'attente du public lui a été fatale; c'est le sort des ouvrages trop annoncés. On trouve dans ce drame quelques beautés de détail, une foule de maximes, des vers épiques; mais l'auteur est toujours à côté de l'intérêt. Tous les spectateurs ont regretté avec raison la tragédie d'*Eponine* et *Sabinus*, du bonhomme Richer, représentée en 1734 (*). On a reçu avec enthousiasme une autre tragédie du même M. de Chabanon ; elle a pour titre *Virginie ;* elle sera jouée après Pâques; nous avons encore *Olympie*, de M. de Voltaire, qui

(*) Le Recueil des Anecdotes dramatiques rapporte au sujet de cette pièce, qu'un spectateur, fatigué d'attendre l'exposition qui ne se fait qu'au troisième acte, sortit à la fin du second, en disant : « Je m'en vais, puisqu'ils ne veulent pas commencer. »

(Note des Éditeurs.)

sera donnée ce carême ; il y a aussi une comédie en cinq actes d'un auteur inconnu. Les comédiens disent que depuis la *Métromanie* on n'a rien vu de meilleur ; ainsi soit-il.

Tout le monde s'occupe à présent des prépatifs de la paix. J'ai été chargé, par ordre du ministre, des divertissemens qui doivent célébrer cet événement, tant au Théâtre Français, qu'au Théâtre Italien !

L'Académie de Musique est toute fière du succès de la remise d'*Iphigénie*. Nos vieux directeurs de l'Opéra, partisans de l'ancienne musique, prétendent qu'il n'y a que celle-là de bonne ; mais le public qni n'est pas tout à fait de leur avis, ne laisse pas que de venir en foule à la Comédie Italienne pour entendre les ariettes de Monsigny et de Philidor.

LIVRES NOUVEAUX.

Appel au petit nombre ; c'est une brochure de M. Poinsinet de Sivry, qui récrimine contre le jugement porté sur sa tragédie d'*Ajax*, laquelle n'a point eu de succès ; cette brochure est très-bien écrite ; mais c'est un chef-d'œuvre d'impertinence et de fatuité.

La Suite d'Amélie, roman de madame Riccoboni, est en vente depuis quelques jours. Tous ses lecteurs en paroissent enchantés. Cet ouvrage mérite en effet son succès. Je le mets dans mon

envoi avec les *OEuvres de Panard*, en quatre volumes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M. l'abbé de Voisenon vient d'être élu par l'Académie Française ; il n'a pas eu une fève noire contre lui. C'est une heureuse époque pour ma vie que le bonheur de mon ami ; il est très-sensible aux choses obligeantes que je lui ai dites de la part de Votre Excellence. Il me charge de l'en remercier.

L'Impératrice de Russie a écrit à M. de Voltaire pour l'engager à faire l'*Histoire* de son règne, elle a écrit aussi à MM. Diderot et d'Alembert ; elle leur offre le parti le plus avantageux, s'ils veulent venir auprès d'elle et s'attacher à sa personne.

M. Marmontel a fait un *Traité sur la poétique* qui paroîtra incessamment. On en a fait d'avance les plus grands éloges. J'espère que ce jugement anticipé ne lui fera aucun tort. Tout ce qui sort de la plume de cet ingénieux écrivain a toujours une approbation générale.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 7 décembre.

Monseigneur,

Votre Excellence me demande l'histoire de Mademoiselle Piccinelli : je la rapporte telle que je l'ai entendu raconter; peut-être n'y a-t-il pas la moitié de vrai; je n'affirme rien. Voici ce que l'on dit. Une pauvre villageoise trouva un jour un enfant nouveau né, exposé au milieu d'un champ; c'étoit notre signora. La Contadina en prit soin par charité, lui donna son lait, et l'éleva du mieux qu'elle put, jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, comme sa propre fille. Une de ces femmes qui cherchent des ressources pour leur fortune, dans la jeunesse et les agrémens des personnes de leur sexe, passa par hasard dans le village de la bonne nourrice, apperçut la petite, fut frappée de ses grâces naturelles, et proposa une somme assez modique pour l'acheter. Le marché fut passé : cette troisième mère n'épargna rien pour donner à sa fille adoptive une éducation convenable aux desseins qu'elle avoit sur elle; la petite créature en profita au-delà de toutes les espérances que l'on avoit conçues. Déjà la matrone bâtit des projets

de fortune ; elle fait recevoir son élève au spectacle ; elle s'arrange pour lui procurer un protecteur opulent ; mais la nouvelle actrice ne prenant point goût à ces dispositions, s'avisa de faire elle-même un choix qui fut contrarié. Pour avoir la paix, elle planta là sa troisième mère ; elle se mit volontairement sous la protection d'une autre plus complaisante, afin de pouvoir paroître décemment dans le monde ; celle-ci la conduisit à Paris. Mademoiselle Piccinelli, reçue aux Italiens, la renommée publie partout ses succès ; les différentes mères de la *cantatrice* se rendent auprès d'elle ; chacune la revendique. La première dit, elle est à moi ; je lui ai donné la vie. La deuxième réplique, je la lui ai sauvée ; je l'ai nourrie, elle m'appartient. La troisième, je l'ai achetée, je lui ai donné de l'éducation, qui peut contester mes droits ? La quatrième ajoute : elle s'est donnée librement à moi, et je travaille journellement à sa fortune, cela vaut mieux ; si quelqu'une de vous me la dispute, je lui arrache les yeux. Notre cantatrice, pour les mettre d'accord, distribue à chacune de ces mères, une égale somme d'argent. Les trois premières se retirent, et la dernière reste, pour lui servir de conseil. La Piccinelli, fatiguée de ces petites tracasseries de famille, renonce à toutes les mères du monde, pour se mettre sous l'autorité d'un mari. Elle choisit M. Vezian, frère d'une très-jolie fille que nous avons eue pour figurante aux Italiens, et à

laquelle il doit un emploi considérable. Nouvel incident : prêt à célébrer le mariage, on découvre que Mademoiselle Piccinelli n'a pas été baptisée. On procède préliminairement à cette cérémonie. A peine est-elle achevée, que cette dernière maman, qui étoit présente, se précipite les larmes aux yeux, dans les bras de sa fille putative, en s'écriant : ah ! ma pauvre enfant, te voilà dans l'état d'innocence ! Eh ! pourquoi m'a-t'on baptisée sitôt ? si l'on avoit attendu jusqu'à présent, je serois comme toi, aussi blanche que neige. Oui, Messieurs, dit-elle en se tournant vers l'assemblée, c'est aujourd'hui que je la reconnois pour une brave fille, et si quelqu'un veut lui arracher un cheveu de la tête, il sera regardé comme un *héréticle*. Le lendemain est le jour de la cérémonie nuptiale. On interroge la future.—Êtes-vous fille? —Non, Monsieur, répond la cantatrice.— Eh pourquoi dis-tu cela, dit la maman en lui donnant un coup de coude? — Eh! mais vous savez bien que j'ai eu un enfant.— Qu'est-ce que çà fait ? en es-tu moins fille pour çà ? Oui, Monsieur, dit-elle au prêtre en le tirant un peu à l'écart; « il est vrai que cette petite malheu-
» reuse a fait un enfant; je ne sais pas comment çà
» c'est fait.—Comment, vous ne savez pas ? —Ne
» dites point cela si haut, prenez donc garde ?
» — Eh, vraiment, j'y ai pris garde aussi ; car
» je suis une honnête femme, quoique cela ne
» paroisse pas; mais faut vous dire vrai, mon

» cher Monsieur; il est venu un jeune homme
» nous voir, je ne les ai laissés ensemble qu'un
» pauvre clin-d'œil; je n'ai eu que le tems de
» descendre et monter, ne v'là-t-il pas que le bi-
» gre d'enfant est bâclé. Qui est-ce qui diroit çà,
» mon cher Monsieur? mais à tous péchés misé-
» ricorde. Elle est bien heureuse d'être baptisée,
» la coquine. Elle peut aller maintenant tête le-
» vée, et cela ne doit pas empêcher qu'elle ne
» soit mariée légitimement. Ainsi vous pouvez la
» coucher sur votre papier de mariage, en qua-
» lité de fille, ou de femme, ou de veuve, comme
» il vous plaira; çà n'y fait rien. » Le célébrant eut beaucoup de peine à la faire taire, et prononça le *vos conjungo* en riant sous ses doigts.

Je ne sais pas si le mari sera celui qui rira le dernier.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762, 28 décembre.

MONSEIGNEUR,

Je viens enfin de recevoir une lettre de M. Granier l'aîné; il me marque que sa femme et lui ont été obligés de s'engager de nouveau à Bruxelles, dans la troupe de Son Altesse Royale. Il s'excuse de ne m'en avoir pas plutôt averti, sur ce qu'il n'a point reçu mes lettres; mais cela n'est guères vraisemblable. La poste ne manque point. J'ai écrit plusieurs fois, et j'ai conservé les dates. Je ne crois pas que l'on puisse compter davantage sur Mademoiselle Clairmonde; elle s'est engagée pour Lyon, en attendant un ordre de début pour Paris; elle continue de faire des difficultés, je lui ai écrit afin de lever les obstacles. J'attends sa dernière résolution; car une virtuose en a plusieurs qui s'entrechoquent et se succèdent. Elle tient toujours une balance; à droite sont les talens; de l'autre côté, sont les revenans-bons et les petits agrémens, et, par malheur, la balance penche toujours du côté gauche. Que puis-je faire à cela? J'enrôlerois plutôt mille acteurs, que je n'engagerois une fille; je veux dire une actrice; c'est souvent un synonyme.

Il y a encore une chose qui me contrarie dans tout ce que j'entreprends, c'est que toutes les personnes qui ont quitté le service de la troupe de Vienne, se plaisent à faire des rapports injurieux qui éloignent celles qui seroient disposées à prendre ce parti. On ne devroit point ajouter foi à ces sortes de personnages expulsés; mais malheureusement, le préjugé l'emporte : je suis chaque jour occupé à briser des lances; on me cite la cour de Stuttgard, on me cite....... Mais tout ce détail est inutile; en un mot, on m'enlève tous les sujets. Jamais les talens n'ont été si rares parmi nous ; on bat la caisse pour en trouver, et si notre capitale, qui est leur rendez-vous ordinaire, en manque aujourd'hui, on ne doit pas espérer d'en trouver ailleurs.

La paix rend encore l'ouvrage plus difficile; chaque ville de province veut avoir une troupe, et l'on fait des recrues jusques sur nos boulevards. Je prie donc Son Excellence de me pardonner: si je ne réussis pas, ce n'est point la faute de mon zèle. J'ai remis chez Monseigneur le comte de Staremberg, au commencement du mois, des livres que Votre Excellence m'a demandés, à l'exception de la *Nouvelle Ecole des Maris*, que je ne connois point; mais que je trouverai, si elle existe. La petite comédie intitulée *Heureusement*, de M. Rochon, vient d'être imprimée : je l'envoie. La partition du *Roi et le Fermier* ne paroît point encore.

Mes œuvres, que j'appèle mes bagatelles, ne paroîtront que dans le mois de février; le premier exemplaire sera pour Votre Excellence.

M. de la Popelinière est mort. Quoique fermier général, c'étoit un homme qui cultivoit les lettres et les protégeoit; il a fait plusieurs comédies qu'il n'a point rendues publiques, mais qui pourroient tenir un rang distingué sur nos théâtres. Il tenoit toujours table ouverte; ses commensaux étoient principalement des musiciens, des artistes et des auteurs. On prétend que ces derniers l'ont beaucoup aidé dans les productions de son esprit. De même une foule de petits agréables lui ont prêté, à ce que l'on assure, des secours plus solides pour perpétuer sa postérité, ce qui a donné lieu à son épitaphe, que je rapporte ici.

Ci-gît qui pour rimer paya toujours très-bien,
C'est la coutume;
L'ouvrage seul qui ne lui coûta rien,
C'est son posthume.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1762.

Monseigneur,

Il n'y a rien d'intéressant pour le présent dans notre littérature ; les auteurs folliculaires laissent respirer le public, et les plus beaux ouvrages deviennent plus rares que jamais.

Mademoiselle Piccinelli est réçue à la Comédie Italienne, à part entière.

J'ai retiré *Soliman second* à la vingt-septième représentation, afin de ne point l'user; on le redonnera au commencement de l'hiver ; on a substitué à cette pièce la *Cecchina*, intermède bouffon italien, de Goldoni, musique de Duni; la signora Piccinelli y est applaudie universellement. On a trouvé, dans cette pièce, des ariettes triomphantes, mais le dialogue a paru froid; cela n'est pas étonnant, les trois quarts de notre public n'entendant point la langue italienne ; il faut ajouter à cela que la plupart des opéras-bouffons ultramontains n'ont aucune liaison de scènes, point d'unité de lieu, et rarement une continuité d'action. Je ne crois pas que le célèbre Goldoni, le Molière de l'Italie, attache beaucoup de mérite à ces sortes d'ouvrages.

J'ai reçu de Venise les quatre derniers volumes

du *Nouveau Théâtre de Goldoni*; nous n'avons pas, selon moi, d'auteurs dramatiques modernes qui entendent mieux la scène, qui développent mieux les caractères, et qui ayent mieux saisi le ton de la vérité. Le seul reproche qu'on peut lui faire, est de s'écarter des autres règles du théâtre. Ce n'est point qu'il ne les connoisse et ne l'ait très-bien prouvé dans sa *Sposa Persiana*, et quelques autres ouvrages; mais un auteur dramatique n'est pas toujours ce qu'il devroit et ce qu'il pourroit être; il est souvent obligé de sacrifier au goût de son siècle et de son pays, et selon toute apparence, les Vénitiens ne s'accommoderoient pas toujours d'une comédie conduite à la Française. Il leur faut plus de mouvemens, d'incidens et de variété. Ils veulent que les yeux soient amusés par les changemens de décoration; ils aiment les sujets compliqués: je ne déciderai point s'ils ont tort de s'amuser de ce qui leur plaît, le goût est une chose arbitraire, et ce qui est beauté dans un pays, peut être défaut dans un autre. Quoi qu'il en soit, Goldoni, malgré ses irrégularités, sert aujourd'hui de modèle à nos auteurs comiques français, c'est lui qui est l'auteur des *Scènes simultanées*, dont M. Diderot s'est fait honneur mal à propos dans sa nouvelle poétique.

M. Bonnel a entrepris la traduction entière du *Théâtre de Goldoni*.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence *la Cecchina*, qu'il vient de faire paroître.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, Paris, 5 janvier.

MONSEIGNEUR,

Je supplie Votre Excellence, de vouloir bien recevoir au commencement de cette année, le renouvellement de mes vœux, et les nouvelles assurances de mon respect et de mon attachement. Il y a toute apparence que Mademoiselle Clairmonde n'accepte pas le parti que je lui ai proposé. Il seroit inutile de vous faire tout le détail de mes sentimens, et surtout dans le mois des inutilités, car nous ne voyons plus à présent que cela; complimens inutiles, protestations inutiles, supplians inutiles, protecteurs inutiles; almanachs, dictionnaires, romans, pièces de théâtres, et *cætera cæterorum*, autant d'inutilités. Ce que je sais de réel et de constant, c'est mon zèle et mon attachement pour Votre Excellence.

A propos d'inutilités, M. l'abbé Raynal, auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, eut un jour une certaine velléité de remplir un fauteuil vacant à l'Académie. On lui dit qu'il falloit faire des visites, et commencer par M... C'est un homme d'un facile accès, Monsieur l'abbé, soyez chez lui à six heures du matin, il vous entretiendra jusqu'à midi. Ah! tant mieux, répondit l'abbé,

j'aurai donc le tems de lui parler, car j'ai beaucoup de choses à lui dire. — Lui parler! non vraiment, » cet académicien est d'une éloquence si rapide » qu'il ne laisse point de prise à la conversation; » vous en serez quitte pour des révérences: » —Mais Monsieur, dit l'abbé, crache-t-il quelquefois? »—Oui, c'est sa coutume après chaque période. »— Eh, je n'en demande pas davantage, s'il crache il est perdu, je l'enfile de propos en propos jusqu'à minuit, et il trouvera son homme. » —Mais Monsieur l'abbé, toussez-vous quelquefois?— oui, quand l'haleine me manque. »—A merveille, vous serez bien ensemble. » L'entrevue se fait le lendemain, l'académicien parle et crache, l'abbé saisit le moment, parle et tousse, l'un et l'autre ne s'entendent pas, tous deux s'impatientent: leurs estomacs, plus sûrs qu'une horloge, les avertissent qu'il est tard; ils sont obligés de se séparer par épuisement. Monsieur l'abbé, dit l'académicien, je vous ai peut-être fatigué, mais je vous ai dit beaucoup de choses en peu mots. Monsieur, tout au contraire, si vous m'eussiez donné le tems de parler, répond le premier... si vous m'eussiez donné le tems de répondre, réplique le second; ah! Monsieur l'abbé, reprend l'académicien, la précision est mon talent, et je suis l'exemple de mes confrères. Si cela est, répart l'abbé, je me sauve, et je renonce à l'Académie. En effet, il a cessé de se mettre sur les rangs.

Le même abbé Raynal, il y a quelques années, voulut assister à la réception d'un académicien, dont le mérite étoit fort médiocre; on se tuoit pour entrer dans la salle; l'abbé Raynal s'écria avec son accent provençal — Il mé paroît qu'il est plus difficilé d'entrer ici qué d'y être reçu. Ce mot que l'on a retenu, lui deviendra fatal s'il veut faire une nouvelle tentative; l'Académie n'entend point la plaisanterie, et le célèbre auteur de la *Métromanie*, n'a été exclus que pour ses épigrammes contre ce corps respectable. Tout le monde sait son épitaphe, faite par lui-même:

Ci gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Les comédiens Italiens ont donné samedi dernier la première représentation *du Milicien*, comédie en un acte, et en prose mêlée d'ariettes: les paroles sont du sieur Ansaume, et la musique du sieur Duni.

Un fermier, père de Colette, laisse par son testament une somme de dix mille livres à un paysan de ses amis, à condition qu'il épousera cette jeune fille, ou que s'il refuse d'en faire sa femme, il sera obligé de rendre l'argent. Un capitaine de milice aime Colette; le sergent, pour servir l'amour de son maître, engage le villageois par subtilité, et le villageois est trop heureux, pour avoir son congé, de céder sa maîtresse et les dix mille francs.

Voila le sujet de cette pièce, qui n'a rien de neuf dans son plan ; mais il y a des situations comiques, et le dialogue en est vif. Quelques défauts de vraisemblances, empêchent que cette pièce n'ait autant de succès qu'elle en mérite d'ailleurs. On a trouvé indécent qu'un officier se prêtât à la fourberie que le sergent invente pour lui assurer Colette. Cependant le public a été moins délicat dans *les Amours de Nanterre*, qui roulent à peu près sur les mêmes intrigues. On remarque encore que l'on n'a jamais engagé quelqu'un par surprise pour être milicien, ce n'est que le sort qui en décide. La musique a paru un peu foible ; mais il faut voir plus d'une fois les ouvrages de Duni pour les goûter ; le public revient alors de son premier jugement, et il trouve que ce qu'il prenoit pour des négligences, sont des beautés simples, qui tiennent à la vérité de l'expression.

On doit donner dans deux ou trois jours le *Gui-l'an neuf*, pastorale en un acte, dont la musique est du sieur la Ruette ; l'auteur des paroles est anonyme.

Il paroît un nouvel ouvrage périodique sous le titre *de la Renommée* ; M. Lebrun, un des secrétaires du prince de Conti, en est l'auteur ; il a entrepris cet ouvrage pour faire tomber la feuille de Fréron ; il annonce une critique impartiale, mais la plus sévère ; malheur aux auteurs qui en sont l'objet ; il nous donne un échan-

tillon de son style dans la *Wasperie*. A en juger sur ce modèle, personne ne doit s'attendre à aucun ménagement. J'envoie à Votre Excellence le premier cahier de ses feuilles. Nous avons plusieurs romans, historiettes et brochures, tels que *la Promenade de Versailles, les Hommes volans*, et quantité d'autres qui ne méritent pas qu'on en fasse mention.

Le nombre des almanachs s'est encore multiplié cette année. Le catalogue de ces bagatelles formeroit un gros dictionnaire.

M. Titon du Tillet, auteur du *Parnasse français*, exécuté en bronze, est mort la dernière fête de Noel, âgé de quatre-vingt-six ans. Il aimoit les lettres, et en étoit un des plus zélés protecteurs. Il a légué au Roi le riche monument en bronze qu'il avoit consacré à la mémoire des poètes français. Ce monument a été l'objet de ses soins pendant plus de cinquante ans. (*)

J'ai l'honneur d'être, etc.

(*) Tout le monde sait que le monument dont parle ici M. Favart est déposé dans l'une des salles de la Bibliothèque impériale. (Note des Éditeurs.)

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 7 janvier.

MONSEIGNEUR,

Il vient de paroître une nouvelle édition des œuvres de Lafontaine, ornée d'estampes, gravées par nos meilleurs artistes. Elle mérite l'attention de tous les amateurs de la Typographie. Je suis persuadé que Votre Excellence sera bien aise d'en avoir ue exemplaire choisi. Je le remettrai à M. Piller, qui vous le fera parvenir aussitôt.

On a représenté hier au château de Bagnolet, chez Monseigneur le duc d'Orléans, *le Roi et le Meunier* (*), comédie de Collé. Cette piéce qui a enlevé tous les suffrages à Paris, a paru bien supérieure à l'Opéra comique *du Roi et le Fermier* de Sédaine. Monseigneur le duc d'Orléans a joué le rôle du meunier avec une vérité qu'aucun comédien de profession ne peut atteindre. La qualité de prince n'a point fait illusion sur le jeu de l'acteur, ni sur le mérite de

(*) *La Partie de Chasse d'Henri IV*. Cette pièce avoit alors ce titre.

la pièce. On juge plus sévèrement à Bagnolet que sur nos théâtres publics.

Le *Roi et le Meunier*, avoit été reçu à la comédie Française ; on se préparoit à représenter cet ouvrage, lorsqu'il est venu un ordre de le supprimer, par la raison qu'il n'est pas décent d'exposer sur le théâtre dans une pièce comique, les ancêtres de notre Roi ; mais cela me paroît une fausse délicatesse, d'autant plus que le Roi Henri IV, ne s'y montre que dans un beau jour, et que les sentimens d'humanité qui l'ont toujours caractérisé, sont des leçons pour tous les souverains. Je ferai tous mes efforts pour que l'auteur vous envoie sa pièce.

On a donné encore, au théâtre de Bagnolet, une parade fort plaisante, du même Collé. Elle a pour titre *la Tête à perruque*. Le sujet est tiré d'une aventure bourgeoise, arrivée réellement. Une femme coquette reçoit chez elle ses amis, ou plutôt ses amans, pendant l'absence de son mari, le président de ****. Ce ne sont tous les jours que des festins, des divertissemens ou des fêtes que lui donnent à l'envi tous ses soupirans. Après plusieurs scènes, qui ont rapport au sujet, et dans lesquelles le pauvre époux est toujours tourné en ridicule, la femme et ses adhérens se disposent à se mettre à table. La coquette fait une réflexion : Messieurs, dit-elle aux convives, je pense qu'il n'est pas de la bienséance que je vous donne à souper lorsque Mon-

sieur n'y est pas. On lui répond qu'un mari n'est ordinairement qu'un fantôme, et qu'il faut en faire la représentation. Cette idée est goûtée. On met une tête à perruque au bout d'un manche à balai, que l'on entoure d'une robe noire. Ce simulacre est posé sur un siége au milieu de la table ; chacun se place. On entend l'annonce d'un feu d'artifice ; alors tout le monde se lève, et sort pour aller jouir de ce spectacle. Le mari entre, introduit par une femme-de-chambre, qui avoit voulu lui rendre suspecte la vertu de Madame. Le bon homme ne croyoit point aux mauvais rapports. Elle a des amis ! eh bien elle cherche à s'amuser innocemment ; au milieu de ses plaisirs elle s'occupe toujours de moi. Voyez comme elle cherche à se représenter mon image, au défaut de la réalité ; elle veut du moins toujours avoir ma figure devant ses yeux. Malgré cela l'époux robin pense judicieusement qu'on ne donne pas à sa femme un feu d'artifice pour rien ; il craint que l'honneur conjugal n'en soit pour les frais. Il commence à entrer en soupçons, et se cache sous la robe noire, qui enveloppoit le manche à balai. Les convives reviennent, et se livrent à toute la gaîté d'un repas agréable. On dit mille folies, on ne tarit pas sur les épigrammes, dont la tête à perruque est toujours l'objet. Est-il un mari plus complaisant ? on dit des douceurs à sa femme, il ne les entend pas : on la caresse devant lui, il n'en est point ému. Voilà ce qui

s'appelle jouer parfaitement le rôle d'un mari. Allons, Madame, buvons à sa santé, buvons à ses bonnes qualités. L'un boit à la complaisance du mari, l'autre à son silence ; celui-ci à sa modération, ainsi du reste. La femme dit : Messieurs, je connois ses qualités mieux que vous, et c'est à mon tour à le saluer. Elle prend un verre, se lève, et croyant s'adresser au fantôme : A ta santé, C... En te remerciant, coquine, s'écria le mari, en se débarrassant de la robe. Alors, aussi courageux qu'Ulysse, qui mit en fuite tous les poursuivans de Pénélope, il chasse tous les amans de sa femme, et termine la fête par un coup de théâtre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 28 janvier.

MONSEIGNEUR,

Votre Excellence m'annonce par deux de ses lettres, l'opéra d'*Orphée* et d'*Euridice*. Je ne crois pas avoir reçu cet ouvrage, cependant il se peut bien faire qu'on l'ait remis chez moi; mais je n'en ai pas joui; le mauvais état de ma vue m'oblige de m'en rapporter aux personnes qui m'environnent: je les ai interrogées; elles m'ont dit qu'elles n'en avoient aucune connoissance. J'ai fait des recherches, mais inutilement. J'ai envoyé M. Duni à la découverte, il m'a rapporté que M. Blaudel étoit chargé de la partition d'Orphée pour me la remettre, mais qu'il l'avoit communiquée d'abord au baron d'Olbac, ensuite au baron Vomssuieten qui, après en avoir fait copier quelques airs, l'a remise à M. Blaudel. Un domestique étranger m'a donné en main propre, au commencement de cette nouvelle année, un paquet qui contenoit trois pièces de théâtre que M. Dancourt m'envoyoit. C'est la seule chose que j'ai reçue. Je ne puis dire à Votre Excellence ce qu'il en peut coûter pour la gravure d'Orphée, ne sachant pas combien il peut

contenir de planches ; mais nous payons ordinairement 3 liv. de gravure, pour chaque planche in-folio à 12 portées, et cela va quelquefois à 4 liv. lorsque la planche est surchargée. Si Votre Excellence me charge de faire graver cet opéra, elle peut être assurée qu'il lui en coûtera beaucoup moins que si elle s'adressoit directement à un graveur ; on fait aux auteurs et aux musiciens des remises qu'on ne fait pas à d'autres personnes ; ce seroit toujours autant d'épargné. Lorsque j'aurai la partition d'Orphée, j'aurai l'honneur de marquer à Votre Excellence à quoi pourra se monter, à peu de chose près, la gravure, le papier, et le tirage, pour un certain nombre d'exemplaires.

J'ai remis à M. Piller la livraison de l'Atlas qui vient de paroître, contenant 35 feuilles, les paroles de l'opéra de *Polixène*, celles du *Milicien*, et le recueil des estampes libres du Bocace au nombre de vingt-une belles épreuves choisies ; lesquelles se vendent 3 liv. pièce, et que l'on m'a passées en totalité pour 54 liv.

Je n'envoie pas un roman nouveau qui a pour titre, *le Danger des Liaisons*, quoiqu'il soit ici en quelque faveur, mais à moins que les romans ne soient de la dernière excellence, je crois, Monseigneur, que vous me dispenserez de vous en faire part. La poétique de M. de Marmontel est imprimée ; mais elle n'est point encore publique ; dès qu'elle le sera, je vous la ferai

parvenir ainsi que la deuxième brochure de la *Renommée littéraire* de M. Lebrun. Les feuilles du censeur hebdomadaire sont en retard.

M. l'abbé de Voisenon a été reçu samedi dernier à l'Académie. Il y avoit une nombreuse assemblée des mieux composée, et embellie d'une grande quantité de dames des plus distinguées qui garnissoient les tribunes et deux rangs de fauteuils dans la salle. Le discours du récipiendaire a été fort applaudi : M. le duc de Saint-Aignan y présidoit en l'absence de M. le duc de Nivernois ; il a répondu très-modestement, quoiqu'en donnant des leçons au nouvel académicien. M. Watelet a lu ensuite un chant de sa traduction de la Jérusalem délivrée. On y a trouvé de grandes beautés, et s'il est en quelques endroits inférieur à son modèle, il semble l'égaler dans d'autres. On a surtout très fort applaudi le morceau de la mort de Dudon, et c'est avec justice.

M. le cardinal de L...., en sortant de l'Académie, fit un reproche à M. l'abbé de Voisenon de ce qu'il n'avoit point mis de calotte : *Monseigneur*, lui répondit notre abbé, *je suis sûr d'en avoir une en sortant d'ici.* Le surlendemain, jour d'assemblée particulière, M. d'Alembert fit part à ses confrères d'une lettre que lui avoit écrite la Czarine pour l'engager à être gouverneur de son fils. Cette lettre fut aussitôt enregistrée par les Académiciens. En voici la copie :

Lettre de l'Impératrice de Russie à M. d'Alembert.

Moscou, 13 novembre.

M. d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odard, par laquelle vous refusez de vous transporter ici pour l'éducation de mon fils. Philosophe, comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appèle grandeur et honneur dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarde comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée, et souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né et appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, il me semble que c'est refuser le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire, que de ne se point prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité. Je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis, je vous promets, et à eux aussi, tous les agrémens et aisances qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. *Vous ne vous prêtez pas aux instances du Roi de Prusse, et à la reconnaissance que vous lui devez.* Mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée. CATHERINE.

P. S. Dans toute cette lettre, je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvés dans vos ouvrages. Vous ne voudriez pas vous contredire.

M. l'abbé de Voisenon ne sera présenté au roi que lundi prochain, son discours n'étant point encore imprimé. Il m'a chargé de prier Votre Excellence d'en accepter un exemplaire de sa part.

Nous avons ici une étrangère belle comme un ange, nommée madame Pater, dont l'esprit, les grâces, et tous les agrémens, sans en excepter aucun, font beaucoup de bruit; on a fait à son sujet l'épigramme suivante :

Pater est dans cette cité
Spiritus je voudrois bien être,
Et pour former la trinité
Filius en pourroit bien naître.

Les Comédiens Français donnèrent la semaine dernière la première représentation d'une pièce en trois actes en vers, intitulée, *Dupuis et Desronais*; on en trouve l'extrait dans l'Avant-Coureur. J'y ajouterai seulement, sans esprit de critique, que l'on n'a pas trouvé assez d'action dans ce drame, et que la lettre n'étoit qu'un petit moyen; cependant cette lettre produit une scène fort théâtrale. On reproche encore à l'auteur que son M. Clenard est un personnage purement protatique, et qu'il ne produit rien dans le reste de la pièce. Malgré ces observations qui sont assez justes, cette comédie aura quinze représentations au moins, et je crois qu'elle en mérite davantage.

L'Académie de Musique a donné *Polixène*, nouvel opéra ; les paroles sont de M. Joliveau, secrétaire de ladite Académie, la musique de M. Dauvergne. Cet ouvrage lyrique qui n'a pas réussi, a donné lieu à un tas de mauvaises plaisanteries. Il n'y a pas un *beau ton* dans cet opéra. On n'y trouve qu'un *tombeau*. M. *Joliveau* a changé de nom, il s'appèle à présent *Jolibœuf*. Mademoiselle Chevalier porte le deuil de cet opéra, parce qu'elle y paroît en habit noir. Je vous épargne le reste. Eh voilà comme on juge à présent chez nous par des quolibets.

On vient de donner à la Comédie Italienne le *Gui de chêne*, ou *le Gui-l'an neuf*, pièce en ariettes, la musique est du sieur la Ruette ; l'auteur des paroles est inconnu. C'est sûrement un homme de qualité. La salle a retenti d'applaudissemens, mais on se dit tout bas que la pièce est mauvaise. Je ne puis en juger : je ne l'ai pas encore vue.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 6 février.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence, de la part de M. l'abbé de Voisenon, le discours qu'il a prononcé à l'Académie, avec la réponse de M. le duc de Saint-Aignan. M. le comte de Modène, plénipotentiaire de notre cour, m'écrit d'Hambourg, pour former une troupe de comédiens dans cette ville (*). Je lui indique un directeur; mais je ne me charge point de lui procurer des sujets. Si j'en trouvois de bons, je les proposerois à Votre Excellence. Sur le bruit qui s'est déjà répandu de cette nouvelle demande, on est venu me présenter une liste de comédiens. Excepté deux ou trois, le reste ne seroit bon que pour les boulevards. A la tête de cette liste est un nommé M. Hus Desforges, dont on m'a dit du bien. Il est actuellement à Brest; ses emplois sont ceux de Préville dans la comédie, et ceux de la Ruette dans nos opéras comiques

(*) Nous n'avons pas cru devoir séparer de cette lettre celle du comte de Modène, rapportée ci-après, page 69.
(Note des Éditeurs.)

du nouveau genre. Il s'est encore présenté à moi une actrice qui se donne dix-neuf ans, grande, laide, mais bien faite ; qui a une voix agréable, beaucoup de méthode. C'est une élève de notre Académie royale de musique. Elle n'a point paru sur le théâtre de l'opéra, parce que les appointemens de quatre cens livres ne peuvent pas suffire aux besoins d'une fille décente. Par bonheur, ou par malheur, cette fille est trop peu jolie pour n'être pas sage ; cependant, comme la perspective du théâtre présente tous les objets dans un jour avantageux, j'oserois assurer que sa figure ne seroit pas désagréable ; je dis plus, elle pourroit être intéressante. Eh qui connoît mieux les avantages de la perspective, que notre mademoiselle Chevalier (*)? L'actrice dont je parle n'est point encore faite aux grands gestes de l'Opéra ; tant mieux, elle sera plus naturelle. On pourroit l'avoir pour quinze cents livres, quoiqu'elle ait refusé pareille somme au concert de Marseille.

(*) Mademoiselle Chevalier, actrice de l'Opéra, avoit donné lieu à ce madrigal, qu'un peu de malice pourroit faire passer pour une épigramme.

« Chevalier, quelles sûres armes
» Pour mettre un amant sous vos lois !
» Vous séduisez par votre voix
» Les cœurs échappés à vos charmes. »

(Note des Éditeurs.)

L'Opéra va mal, la Comédie Françaïse assez bien, la Comédie Italienne tout au mieux. Nos faiseurs de quolibets disent que personne ne va à l'Opéra ; que cependant on étouffe à *Polixène*, parce qu'il n'y a point d'airs.

Le public a confirmé la réussite de *Dupuis et Desronais* ; c'est en effet une pièce charmante, dont je me sais bon gré d'avoir annoncé le succès. Mais, qui le croiroit ? *Le Gui-l'an neuf* obtient la préférence. Je ne vous dirai rien de cet intermède ; je ne l'ai pas entendu non plus que le public ; cependant il est fort applaudi. On dit que les paroles sont de madame de Sarobert, dame de la cour du prince de Condé ; cela suffit. Que cela soit vrai ou non, le poëme est sous le nom de M. de la Jonquière. Il faut qu'il soit excellent, puisqu'il réussit : il n'y a point de réplique (*).

J'étois dans la dernière inquiétude au sujet de l'opéra d'*Orphée et d'Euridice*. Je craignois que l'on ne l'eût remis chez moi à mon insu, et qu'il ne m'eût été volé ; mais M. François m'a enfin tiré de peine, en me l'envoyant le deux février,

---

(*) Le Recueil des Anecdotes dramatiques rapporte, au sujet de cette pièce, qu'une dame, amie de la veuve Duchesne, libraire, et de M. Guy, son associé, voyant le Guy de Chêne affiché, dit, de la meilleure foi du monde, qu'elle étoit étonnée que ses deux amis permîssent qu'on les prît pour les héros d'une comédie.

(Note des Éditeurs.)

après une attente de trois mois. J'ai sur-le-champ fait venir graveurs et imprimeurs ; ils ont estimé que l'ouvrage monteroit pour le moins à huit cens livres. Je ne suis pas leur dupe; mais à vue de pays cela peut bien aller là ; et c'est le sentiment de M. Mondonville, qui s'y connoît par expérience. Permettez-moi, Monseigneur, de faire ici une parenthèse ; Mondonville, en parcourant l'*Orphée*, s'est extasié sur le talent de M. Gluk ; et, n'en déplaise aux compositeurs italiens, je crois que son suffrage est de quelque poids.

M. Goldoni est enfin parvenu à faire jouer sa pièce de l'*Amour paternel*. Il a eu les plus grands obstacles à surmonter. Je n'en ferai point le détail; mais le principal est le défaut de mémoire des acteurs, qui sont accoutumés à jouer à l'impromptu. Il y a cinq ou six mois que l'on mène notre cher Goldoni ; et, du train dont cela va, je crains qu'il n'ait pas lieu de se féliciter de son voyage. Sa pièce a été fort applaudie : elle le mérite. On reconnoît partout le grand homme. Il y a, jusque dans la moindre scène, des traits qui décèlent le Molière de l'Italie. On a surtout admiré une petite scène d'attendrissement entre Arlequin et Camille, que Votre Excellence pourra remarquer dans le programme que M. Goldoni lui a envoyé. Cette scène, prise dans la nature, a produit tout son effet. L'esprit peut nous égarer ; mais le cœur ne nous trompe

jamais. On a battu des mains aux sonates et à la cantate, et tout ce qui a rapport allégoriquement au personnel de M. Goldoni a été applaudi de même. Mais on a remarqué que le titre de sa pièce n'étoit point rempli, et qu'au lieu de l'intituler *l'Amour paternel*, il falloit la nommer *la Suivante généreuse*. Malgré toutes les beautés dont ce drame fourmille, notre public ne le regarde que comme le prologue de ce que donnera dans la suite notre auteur italien. Ce n'est point l'esprit de critique qui me fait parler, je ne suis que l'écho du parterre; et je serai toujours prêt à batailler envers et contre tous pour soutenir la réputation de notre avocat vénitien, que je regarde comme l'avocat de Thalie et du bon goût.

Nous aurons la semaine prochaine un début aux Italiens, dans les rôles de ma femme. Cette nouvelle actrice, que l'on élève au dessus des toits, aura conséquemment le bonheur de plaire; mais je ne crois point qu'elle soit reçue, attendu que l'emploi est triplé. Si je la trouve digne de vous l'envoyer, je traiterai avec elle, à moins qu'elle ne soit attachée au sol de Paris par quelques racines d'or, comme le sont ordinairement ces demoiselles.

J'ai remis à M. Piller le discours de M. l'abbé de Voisenon, le deuxième cahier de *la Renommée littéraire*, *Dupuis et Desronais*.

Je suis, etc.

M. le Comte de Modène à M. Favart.

1762, Hambourg, 31 décembre.

Tout ce qu'il y a ici, Monsieur, de ministres étrangers, de noblesse, et même de négocians, désirant un spectacle français, je n'ai pu jetter les yeux sur personne plus en état de leur procurer cette satisfaction que vous, Monsieur. Je me flatte que vous ne vous refuserez pas à ces vues, ainsi qu'aux petits soins que ce projet exige, persuadé que je suis qu'une troupe d'acteurs de votre choix est sûre de nos applaudissemens.

Cette troupe pourroit compter sur dix-huit mille livres d'abonnement. Le goût, assez général ici pour les spectacles, peut donner une idée de ce qu'elle pourroit faire de surplus pendant le courant de l'année. Ce qu'il y a de certain, Monsieur, c'est que cette ville est la plus grande et la plus peuplée de l'Allemagne. La noblesse de toute la Basse-Saxe y vient d'ordinaire passer les hivers, et il est hors de doute que le spectacle l'y attireroit en plus grand nombre. On ne respire qu'après une troupe qui puisse réunir à la fois la comédie, les opéras-comiques et quelquefois des ballets. Cette di-

versité est nécessaire chez un peuple nombreux; votre réputation, Monsieur, et vos talens, ne sont pas ignorés ici. L'on se flatte que des acteurs de votre main seront en état de rendre et de faire sentir parfaitement le mérite et les grâces des opéras-comiques que vous avez donnés. Je vous prierai seulement d'observer de ne prendre pour directeur de la troupe, qu'un homme dont la probité sera sûre, et qui vous sera connu. On n'a point oublié ici les friponneries de quelques directeurs, à qui on a fait des avances considérables, et qui s'en sont allés ensuite sans s'être mis en devoir de remplir leurs engagemens. Il faut que le vôtre donne une caution.

Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le Comte de Modène,

Ministre plénipotentiaire du roi.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1763, Vienne, 19 février.

MONSIEUR,

Mandez-moi le succès qu'aura eu l'actrice qui devoit débuter dans les rôles de madame Favart. Il faudroit qu'elle fût bien divine, si son début étoit heureux. Je crains pour elle la comparaison, au lieu qu'elle pourroit peut-être avoir un talent suffisant pour plaire ici, où nous n'avons certainement rien pour le chant et la vérité, ou l'intérêt de l'action, qui approche de votre charmante femme. Vous pouvez donc l'engager à venir faire un tour dans ce pays, où nous la recevrons de notre mieux, et suivant son talent.

Présentez mes complimens et mes remercîments à M. l'abbé de Voisenon. Voici des vers italiens qu'un de nos poètes (M. de Migliavacca) a voulu mettre au bas de son portrait. Vous les verrez ci-joints à part (*).

Dites mille choses de ma part au cher avocat

(*) Les vers dont parle M. le comte de Durazzo n'ont point été retrouvés. (Note des Éditeurs.)

vénitien. Je ne sais si vous savez qu'il est aussi pour la moitié Génois. J'attends avec impatience le programme de sa pièce. Tout ce qui sort de sa tête et de sa plume me sera toujours bien précieux. Le théâtre Allemand s'embellit tous les jours par la traduction ou l'imitation de ses pièces. Il contribue en même temps à le polir et à l'égayer.

Adieu, mon cher Favart, je suis charmé que nous soyions tous en paix. La nouvelle en est arrivée il y a quelques heures. Croyez moi tel que je suis de tout mon cœur, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 29 février.

MONSEIGNEUR,

M. le baron de (je n'ai pu retenir son nom), lieutenant colonel du régiment de la reine, au service de Portugal, m'a communiqué deux lettres qui lui ont été adressées l'une par M. l'abbé Métastase, et l'autre par Votre Excellence. Dans ces deux lettres il est question de la signora Dey, première danseuse du Théâtre français; vous marquez à M. le baron qu'il peut s'aboucher avec moi pour engager cette virtuose. Comme je n'ai point eu à ce sujet un ordre direct, et que je ne fais rien d'ailleurs, comme vous me l'avez prescrit, sans consulter monseigneur le comte de Straremberg, je l'ai vu ce matin qui m'a dit de ne point aller en avant sans un nouvel ordre de votre part. Mademoiselle Dey a du talent, on a pu juger à Vienne de ses dispositions lorsqu'elle étoit dans la troupe de Mingotti; elle a fait beaucoup de progrès depuis ce tems-là, mais je n'assurerai pas qu'elle soit arrivée au point de perfection que Votre Excellence exige dans une première danseuse. Mademoiselle Dey gagne aux Français douze à quinze

cens livres, mais on ne l'aura pas dans une cour étrangère à moins de quatre mille livres. Je vous prie, Monseigneur, de me marquer, par rapport à elle, vos intentions le plus tôt qu'il vous sera possible, parce que si l'on n'a pas besoin d'elle, il ne faut pas l'empêcher de prendre parti ailleurs. A l'égard de l'actrice que vous me demandez, c'est la pierre philosophale à trouver ; j'ai écrit dans toutes nos provinces. On m'a parlé cependant d'une demoiselle Socheri, qui joue très-joliment la comédie, chante dans les opéras-bouffons, et danse avec distinction ; on m'a dit qu'elle est actuellement à Paris, mais jusqu'à présent elle a été introuvable pour moi. On attend ici mademoiselle Nonancourt, dont on m'a beaucoup vanté le talent ; cette actrice étoit de la troupe du sieur Gourville, directeur de la comédie de Bruxelles ; M. Godard, qui la connoît, peut en rendre un sûr témoignage ; si elle est telle que l'on m'assure, je mettrai tout en œuvre pour vous la procurer.

Les nouveaux directeurs de la comédie de Bruxelles avoient engagé une jeune personne, nommée mademoiselle Doligni (*) fille d'un joaillier de la reine, pour l'emploi des premières amoureuses dans la tragédie et le comique. Nos gentilshommes de la chambre et le Surin-

(*) Mademoiselle Doligni débuta le 3 mai 1763.

tendant des Menus, informés de ses talens, ont été curieux de la connoître; ils en ont été si satisfaits, que tout de suite on a rompu l'engagement de Bruxelles, et donné un ordre de début à la comédie française à cette jeune actrice, que l'on regarde comme un phénomène théâtral; reste à savoir si le public confirmera cette bonne opinion.

Mademoiselle Clairmonde ne va point à Lyon, mais à Bordeaux. En fille habile qui connoît l'esprit de son état, elle a pris des engagemens partout pour avoir plus d'une corde à son arc et se réserver l'avantage du choix; elle n'est pas à cela près d'un dédit, et le payera qui pourra.

Mademoiselle Dangeville quittera à Pâque; la petite Luzi, notre élève de l'opéra-comique, doit prendre sa place, mais elle ne la remplacera point: depuis que le théâtre est théâtre, la comédie française n'aura jamais fait une perte plus irréparable. Je suis le premier à regretter cette perte; Mademoiselle Dangeville s'est chargée du rôle principal d'une pièce que j'ai faite au sujet de la paix par ordre du ministre, c'est de cette actrice que j'attends ma réussite, elle me fait trouver de l'esprit où je n'en ai pas mis, et si ma pièce est reculée après Pâque, je crains de perdre le fruit de mon travail. Je n'ai pas encore parlé à Votre Excellence du début d'une actrice de vingt à trente ans, entre

cinq à six pieds, et d'une voix qui s'étend depuis la basse-taille jusqu'à la haute-contre; je l'ai vue avec une surprise mêlée de frayeur jouer le rôle de Médée à la comédie française dans la tragédie de Longepierre; comme nous approchions du carnaval, la plupart des spectateurs ont pensé que c'étoit un grenadier déguisé en princesse; mais à travers tout son ridicule, j'ai vu percer un certain talent; je crois qu'après un an ou deux de service dans la province, elle sera une assez bonne reine.

On donnera mercredi prochain au théâtre français *Théagène et Chariclée* (*), et au théâtre italien *les Souhaits du Bucheron* (**), paroles de M. Guichard, musique de M. Philidor. Il est à desirer que ces nouveautés ayent plus de succès que la *Bagarre* et le *Bon Seigneur*, deux pièces nouvelles, qui n'ont eu l'une et l'autre qu'une représentation; les paroles de la première sont de M. Poinsinet le mystifié, et la musique de M. Walamder, musicien de Bruxelles; le poème de la seconde est de M. Deboulmiers, auteur du

---

(*) Cette pièce fut jouée le 2 mars 1763. L'auteur la retira après la première représentation.

(**) Il faut que cette pièce ait eu le sort de la première, car il n'en est point parlé dans le répertoire du théâtre italien, ni dans les livres qui traitent de pièces de théâtres.

(Note des Éditeurs.)

roman des *Filles célèbres;* le musicien, M. Desbrosses.

M. Solro, acteur et chanteur de la troupe de Lyon, débutera la semaine prochaine au théâtre italien, dans *Ninette à la Cour*, par le rôle du prince; le sieur Lambon, qui s'étoit proposé à Votre Excellence, doit débuter aussi au même théâtre.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 21 mars.

Monseigneur,

J'ai marqué à Votre Excellence, dans ma lettre datée du 10 mars, que je n'avois trouvé aucun sujet qui pût nous faire honneur. L'actrice qui devoit débuter dans les rôles de ma femme, a été trouvée indigne aux répétitions, on a eu la prudence de ne point l'exposer au public. Quant à mademoiselle Pouponne, c'est une jolie danseuse, ou plutôt elle a été; car quoi qu'elle soit très-jeune, son règne est déjà passé : animée de l'esprit patriotique, elle travaille autant qu'elle peut à nous donner des petits citoyens ; elle n'est point de ces filles à talens qui courent après une vaine réputation, elle s'attache au solide. Vous devinez bien quel est le solide. 30,000 livres d'appointemens ne dédommageroient pas notre chère Pouponne de son casuel ; ainsi sont toutes ses semblables, tant le plaisir est payé chèrement à Paris ! Je n'ai point encore fait commencer la gravure d'Orphée et d'Euridice, personne ne veut se charger de corriger la partition, qui fourmille de fautes ; je crois qu'il faut attendre l'arrivée de M. Gluck, et

je dirai de plus tout naturellement à Votre Excellence, que ma situation présente ne me permet pas de faire les avances pour l'exécution de cet ouvrage. J'ai fait part de mon impuissance à M. Piller, qui a dû vous en informer : ce n'est point que je n'aye ici assez de crédit pour entreprendre ce que je voudrois ; mais la plupart de nos artistes, qui vivent au jour la journée, veulent être payés à mesure qu'ils travaillent.

SPECTACLES.

Je commence par la comédie italienne qui est à présent le spectacle à la mode. Le *Bucheron*, dont j'ai fait le détail dans ma lettre précédente, a un succès continué. C'est le chef-d'oeuvre de Philidor. La mélodie d'un chant nét et tranquille s'élève toujours au-dessus de l'harmonie des accompagnemens qui ne l'étouffent point, quoiqu'ils soient travaillés. Il y a une grande variété dans les ariettes ; chacune a un caractère distinctif ; on croit que la deuxième vaut mieux que la première, que la troisième l'emporte sur la deuxième, que la quatrième est préférable, ainsi de suite jusqu'à la dernière. Nos savans en musique prétendent que Philidor a pillé les Italiens. Eh ! qu'importe, s'il enrichit notre nation de beautés étrangères que nous aurions peut-être ignorées sans lui.

La comédie de *Dupuis et Desronais* a un

succès constant et mérité. On a représenté sur le même théâtre, il y a eu lundi huit jours, l'*Anglois à Bordeaux*, comédie en vers libres en un acte, suivie d'un divertissement à l'occasion de la paix. Cette pièce, dont je suis l'auteur, a eu le bonheur de réussir; elle m'a procuré l'honneur d'être présenté au roi, à mesdames de France, et à madame la marquise. J'ai été contraint de montrer encore ma triste figure au public, qui a demandé l'auteur. Pardon, Monseigneur, si je vous parle de moi; mais j'espère que l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, vous fera passer sur ma petite vanité. Je n'ai fait tirer que quatre exemplaires de cette pièce, j'en envoie un à Votre Excellence.

Les comédiens français se flattoient qu'en faveur du succès de cette pièce ils pourroient prétendre à continuer leurs représentations jusqu'au dimanche des Rameaux inclusivement, à l'instar des comédiens italiens; mais notre très-digne archevêque de Paris, auquel on a eu la sottise de s'adresser, s'y est opposé formellement; il ne veut permettre que les respectables jeux de la foire, et sous sa sainte autorité on y représente *Arlequin cochon par amour*, que l'on a jugé plus édifiant que *Zaïre*, *Alzire*, *Polieucte et Athalie*. Mademoiselle Gossin se retire, il étoit tems; mais mademoiselle Dangeville nous quitte aussi, c'est la plus grande perte que le théâtre français puisse faire : on prendra la place

actrice, mais on ne la remplacera jamais. La plupart des comédiens sont dans le cas de demander qu'est-ce que c'est que la nature; la parfaite Dangeville demande qu'est-ce que c'est que l'art?

J'ai l'honneur d'être etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, Paris, 28 mars.

Monseigneur,

Mademoiselle Dey, sur les espérances que M. le baron et moi lui avons données, en conséquence de vos premières lettres et de celle de M. l'abbé Métastase, a compté sur un engagement, et n'a pris aucun parti. J'ai toujours fait profession de déclarer la vérité, aucun intérêt ne me la feroit trahir. Je dirai donc hautement que l'on ne regarde pas ici mademoiselle Dey comme une danseuse du premier ordre, mais on ne lui refuse point du talent; et quoique l'on n'exige pas à la comédie française la perfection dans une première danseuse, il est toujours très-avantageux pour un sujet de remplir cet emploi à quelque théâtre que ce soit. Mademoiselle Dey seroit restée à la comédie française, si l'air de Paris n'étoit contraire à sa santé; elle croit que celui de Vienne lui est plus favorable que tout autre, et par cette raison elle a refusé les avantages qu'on lui proposoit ailleurs. Une première danseuse telle que Votre Excellence la demande, ne se donne pas pour moins de 6, 8, 10,000 fr. même. Vous aurez celle-ci pour 4,300 livres,

argent de France. Si les mœurs, la bonne conduite et la douceur du caractère peuvent entrer en ligne de compte, on assure que mademoiselle Dey possède toutes ces qualités. On m'a dit qu'elle avoit dansé à Venise avec succès; qu'à son arrivée à Paris elle avoit employé tout le temps de son loisir à se former, en prenant des leçons dans notre école de danse de l'académie royale. Voilà le témoignage que je puis rendre d'après ce que j'ai entendu dire, c'est à Votre Excellence à prononcer.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 5 avril.

MONSEIGNEUR,

Nous attendons toujours les ordres de Votre Excellence pour commencer la gravure d'Orphée et d'Euridice. On demande des avances auxquelles je ne suis pas maintenant en état de fournir; j'en ai fait part à Monseigneur le comte de Staremberg, qui m'a conseillé de vous représenter mon impuissance tout uniment. Je me flatte que vous êtes persuadé que jamais l'intérêt ne m'a conduit, et que l'honneur d'être votre agent doit me suffire; mais votre intention n'est pas que je sois lésé. Je reçois le paiement des livres que j'envoie à Votre Excellence, lorsque je donne mon mémoire; mais il n'est question, lorsque je le donne, que de mes déboursés pour les livres; je n'ai jamais fait un état de ce qu'il m'en a coûté d'ailleurs, tant pour les correspondances de provinces, ports de lettres, tant celles que j'ai reçues de toutes parts, que celles que j'ai affranchies, non plus que les frais de recherches, commissions, copistes, dessins d'habits, voitures, etc. : ce détail minutieux n'était pas digne de Votre Excellence, j'ose dire encore

qu'il n'étoit pas digne de moi. Votre Excellence fera là-dessus ce qui lui plaira; et quelque chose qu'elle fasse, je serai content.

J'ai toujours les visites de M. le baron au sujet de mademoiselle Dey; il me reproche que nous sommes cause que cette pauvre fille n'est point placée; il n'a pas tout à fait tort; il m'a montré des lettres de vous, Monseigneur, et une de notre cher et à jamais illustre abbé Métastase; elles auroient pu servir de titre, et j'étois prêt d'engager mademoiselle Dey, lorsque j'ai reçu des ordres contraires. Qu'est-ce que nous en ferons? Quoique la saison soit avancée, elle n'a point encore cherché à prendre parti ailleurs; ne voulant pas s'en rapporter à ce que je lui ai signifié, elle attend toujours votre dernière décision.

Je me suis adressé au sieur Luni, maître des ballets de l'Opéra pour une première danseuse; il ne m'a donné aucun espoir. Le talent manque aujourd'hui partout, et notre Opéra, loin d'avoir des sujets surabondans, est fort embarrassé de faire des recrues pour lui-même. Luni m'a parlé cependant de madame Granier, la même que je vous avois proposée; mais elle est attachée à Bruxelles, où elle gagne 9,000 francs, tant pour elle que pour son mari.

Je n'ai pu avoir la comédie de *Henri IV* de M. Collé; le duc d'Orléans qui s'est déclaré le

protecteur de cette pièce ne veut point permettre qu'il en paroisse aucune copie.

M. l'abbé de Voisenon a été on ne peut pas plus sensible à toutes les choses obligeantes que vous me chargez de lui dire de votre part ; il est très-obligé à M. Mégliavacca de ses jolis vers. Il doit lui écrire pour l'en remercier, il l'auroit déjà fait si des occupations importantes n'eussent employé tout son temps.

Mon maudit recueil ne paroît point encore, quoique mon libraire en ait fait passer quelques exemplaires dans nos provinces et dans les pays étrangers, mais ces exemplaires sont informes, sans cela vous auriez déjà reçu celui que je vous dois.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 8 avril.

Monseigneur,

C'est un grand événement que j'annonce à Votre Excellence; le six de ce mois, à 11 heures du matin, le feu a pris dans la salle de l'Opéra; et malgré les secours les plus prompts, en moins d'une heure elle a été réduite en cendres; le feu s'étoit communiqué à l'aile droite du Palais-Royal; il gagnoit la chambre des archives de la maison d'Orléans; au moyen d'une coupure faite à propos, on a eu le temps de sauver les papiers; mais d'un autre côté l'incendie lançoit des tourbillons de flammes qui sembloient menacer tout le reste de l'édifice; on a fait de nouvelles coupures qui heureusement ont arrêté le progrès du feu; un bon tiers du Palais a été dévoré; s'il n'y avoit que l'Opéra, on pourroit dire tant pis, tant mieux; on lui avoit toujours prédit qu'il mourroit de froid, voilà comme il ne faut point croire aux astrologues; il est mort de chaud. C'est un mal pour un bien, depuis long-temps on avoit formé le projet de construire une nouvelle salle d'Opéra qui fût digne de la nation, des intérêts particuliers en empêchoient; ils sont

enfin détruits, et le projet que l'on remet sur le tapis va s'effectuer dans peu.

On parle d'abattre une partie de la rue Saint-Nicaise pour ce nouvel établissement. M. Soufflot, architecte du roi, sera chargé de l'entreprise; on dit qu'il a déjà présenté des dessins et des devis qui ont été acceptés. En attendant l'exécution, l'Opéra va jouer sur le théâtre de la Comédie Italienne les mardi et vendredi; tout bien considéré, ce funeste accident sera très-avantageux pour les directeurs actuels de l'Opéra. Messieurs Rebel et Francœur auront grand soin de faire valoir leurs pertes, qu'ils feront monter sans doute à plus de deux millions. Si notre bon roi les indemnise d'un quart, ils y gagneront encore plus de moitié, mais nous y gagnerons encore davantage; nous n'aurons plus de ces vieux habits que l'on renouveloit tous les ans, en les surchargeant d'oripeaux; de ces antiques décorations que l'on rebarbouilloit périodiquement, ni de ces vieilles machines qui montroient toujours la corde; nous espérons du neuf. Ah! si cela pouvoit s'étendre jusqu'aux actrices! Plût à Dieu que l'incendie parvenu jusqu'à l'entrepôt de l'Opéra, eût encore consumé toute la bibliothèque de notre musique française!

On est toujours curieux de savoir comment le feu a pris quelque part, et on ne sait jamais la chose au vrai. Les uns disent au sujet de l'embrâsement de l'Opéra, qu'un peintre qui em-

ployoit des couleurs au vernis, en avoit laissé tomber sur un réchaud de braise : d'autres disent qu'un garçon machiniste, sous-concierge, en faisant sa ronde dans les loges des demoiselles, approcha malheureusement sa chandelle du cotillon d'une danseuse, objet combustible, qui s'enflamma tout à coup. L'opinion la plus commune est que les directeurs de l'Opéra ont mis le feu eux-mêmes pour payer leurs dettes. Plaisanterie à part, on ne sait point quelle est la cause de ce triste événement ; on sait seulement que des ouvriers s'étant apperçus que le feu étoit dans la salle, avoient cru pouvoir l'éteindre eux-mêmes sans appeler de secours étrangers, et que se trouvant suffoqués par la fumée, ils avoient ouvert les portes et les fenêtres, et qu'alors il se fit une espèce d'explosion par l'air extérieur, qui poussa la flamme de toutes parts ; ils n'eurent que le temps de se sauver.

Le jardin du Palais-Royal, le rendez-vous journalier de tous nos agréables, tant mâles que femelles se trouvoit alors rempli ; on ferma les portes et toutes les issues ; chacun fut obligé de travailler. Plus de 500 personnes formoient une chaîne pour donner les sceaux de main en main ; on avoit rangé les dames d'un côté ; elles ne portoient que les sceaux vides ; on puisoit au grand bassin, et lorsqu'ils étoient remplis, les hommes les faisoient parvenir de main en main jusqu'aux pompes. Ce spectacle de nos petits maîtres et de

nos petites maîtresses, contraints d'aider, auroit été pour un observateur un tableau comique dans toute autre occasion, qui n'auroit pas intéressé l'humanité.

Le duc de Chartres fut le premier qui donna l'exemple; il puisoit lui-même, et malgré la foiblesse de son âge, il travailla pendant deux heures, tout le monde s'empressa à l'imiter (*); on dit qu'il est péri quinze personnes dans cet affreux désastre, cela n'est pas vrai, nous en sommes quittes pour un Récollet et un Capucin, encore ce dernier qui tomba dans les flammes, au moment que le grand escalier s'écroula, eut-il le bonheur d'être sauvé quoiqu'à demi-brûlé. Au moment que j'écris à Votre Excellence, le feu n'est pas encore éteint; mais il n'y a plus de danger : tirons le rideau sur des objets aussi tristes, et passons à d'autres : voici les changemens que l'on vient de faire, tant au théâtre français qu'au théâtre italien.

THÉATRE FRANÇAIS.

Mesdemoiselles Gaussin, Dangeville, et

(*) Cette bonne action du jeune prince a été récompensée par les vers suivans, qui circulent aujourd'hui :

Ah ! que l'exemple a sur nous de pouvoir;
Je parle à tous tant que nous sommes,
D'imiter ce qu'on aime on se fait un devoir;
Les grands princes font les grands-hommes !

M. Dangeville, retirés; mademoiselle Dubois augmentée d'un quart de part, ainsi que mademoiselle Beaumenard. On croit que le petit Bouvette ne restera pas. La Comédie Française n'est point son cadre, c'est une marionette sur un grand piédestal; cependant cet acteur a beaucoup de naturel et de talent, le projet est de l'envoyer à la Comédie Italienne. Nous aurons beaucoup de débutantes pour les rôles de mesdemoiselles Gaussin et Dangeville; on en compte sept ou huit; nous serons bien heureux si nous en trouvons une passable.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le sieur Rubini renvoyé; Baletti qui avoit part entière réduit à demi-part. Saint-Aubert renvoyé; cet acteur n'est pas sans talent; nous pouvons avoir des vues sur lui. Madame Lejeune, première danseuse de la Comédie Italienne, depuis que mademoiselle Catinon, aujourd'hui madame Rivière, a eu des enfans, est aussi renvoyée.

Le sieur Monnet, ancien directeur de l'Opéra-Comique, a imaginé le projet d'un bal public pour le bois de Boulogne. Ce projet a été agréé de Sa Majesté. Il sera exécuté dans le mois prochain. Le détail de cette entreprise demanderoit trop de temps; je le remets à une autre fois.

La Poétique Française de M. de Marmontel

paroît en 3 volumes *in*-8°.; on dit beaucoup de bien de cet ouvrage. Je l'envoie à Votre Excellence.

LITTÉRATURE.

Les contes de M. Marmontel pullulent tous les jours, chacun veut les imiter; voilà un recueil de contes de M. Bastide, qui sont suivis de ceux de mademoiselle Uney, lesquels seront vraisemblablement accompagnés de plusieurs autres. Les contes de M. Bastide ont des étincelles d'esprit et de génie même, mais aucun n'est achevé; ceux de mademoiselle Uney sont estimés; c'est une compilation de ce qu'on a fait de mieux dans ce genre; on y retrouve plusieurs contes de Dufresny, de M. l'abbé de Voisenon, et de différens auteurs.

Je n'ai fait tirer que douze exemplaires de *l'Anglois à Bordeaux*; j'ai l'honneur de vous en envoyer deux, en vous priant de vouloir bien présenter à Sa Majesté l'Impératrice celui qui est relié à ses armes..

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 10 avril.

Monseigneur,

Voici un détail plus circonstancié de l'incendie de l'Opéra ; il est exact et véritable. Le feu n'a point commencé par la salle du spectacle, mais par une petite chambre dépendante des appartemens qu'occupoit M. de Montausier, gouverneur du Palais-Royal; c'étoit un petit cabinet de sa femme, où il y avoit un poële ; le tuyau rendoit dans une cheminée qui touchoit à la loge où les danseuses subalternes de l'Opéra avoient coutume de s'habiller : une boiserie qui masquoit la cheminée du côté de cette loge, avoit empêché de remarquer des lézardes ; on avoit un peu trop poussé le poële, le tuyau engorgé creva, mit le feu à celui de la cheminée, la flamme qui passoit par les fentes attaqua la menuiserie, qui prit d'abord comme une allumette ; il n'y avoit aucun peintre, aucun ouvrier, aucun garçon de théâtre; le concierge lui-même étoit sorti. Un seul chanteur de l'Opéra, nouveau sujet, qui étoit monté dans ce moment là sur le théâtre pour essayer l'étendue de sa voix, s'apperçut du feu ; il appela du secours en se sauvant; mais avant que le

secours fût arrivé, tout étoit déjà consumé. Que l'on me permette de dire que notre police toujours si attentive d'ailleurs, manque quelquefois de vigilance surtout en cas semblable. Lorsque le feu prend quelque part, il faut avoir une permission pour l'éteindre; il faut courir la demander au lieutenant de police, au prévôt des marchands, chez celui-ci, chez celui-là, chez Caïphe, chez Pilate; on donne l'ordre; il faut mettre les pompes en état; quand elles arrivent, il n'est plus temps, tout est brûlé. Tous les spectateurs ont remarqué ici l'intrépidité de deux pompiers; la hache d'une main et le tuyau de la pompe de l'autre, ils se sont fait voir au milieu des flammes; ils s'aidoient mutuellement dans leur travail. Le feu prend à l'habit de l'un, son camarade l'éteint par un jet d'eau qu'il dirige; il en reçoit le même service, et c'est peut-être à ces deux hommes que l'on doit la conservation du reste du Palais-Royal.

Il est à présent question de savoir où l'on rétablira l'Opéra, et ce que deviendront les acteurs pendant la vacance.

Il y a à ce sujet plusieurs conjectures qui font l'occupation de nos nouvellistes; mais voici ce qui est enfin décidé, je le sais de bonne part, et M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, à présent en exercice, me l'a confirmé; il ne s'agit plus des représentations de l'Opéra sur le théâtre italien. Les architectes du roi ont

fait une nouvelle visite à la salle des machines aux Thuileries ; on a pris de justes mesures ; il se trouve que le lieu de la scène, c'est-à-dire, tout ce qui comprend le théâtre, a vingt-quatre pieds de plus que toute l'étendue de l'Opéra brûlé, en laissant en arrière galeries et gradins ; on commencera au *Proscennium* à former un amphithéâtre couronné de loges, et ce qui restera sera plus vaste et plus commode, tant pour les spectateurs que pour les acteurs ; on a objecté que la salle n'étoit point sonore, on a répliqué que l'on pouvoit remédier à ce défaut par le moyen des plafonds. La réplique est juste ; j'en ai fait l'expérience ; j'ai corrigé le même défaut qui se trouvoit dans la salle de Bruxelles.

Le roi donne 80,000 francs pour l'exécution de ce projet ; il a déclaré qu'il payeroit les appointemens de toutes les personnes attachées à l'Opéra, jusqu'au moment où les directeurs entreroient en jouissance ; on présume qu'il y aura une vacance de quatre mois ; pendant ce temps il ne sera permis à aucun acteur, danseur, ouvrier, dépendant de l'Académie de Musique, de s'éloigner sans une permission expresse.

On se proposoit de construire une nouvelle salle pour l'Opéra au Carousel ; mais le duc d'Orléans a obtenu qu'elle seroit rebâtie dans son enceinte. A cet effet, pour donner plus d'extension, on jètera bas une grande partie des maisons de la rue des Bons-Enfans, et l'on pro-

curera des issues pour la commodité du public, tant dans l'intérieur du palais qu'extérieurement. La ville de Paris se chargera des frais de construction, c'est M. Moreau, architecte de ladite ville, qui sera chargé de l'exécution, et non M. Bontems, architecte du duc d'Orléans.

Je suis, etc.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart,

1763, Vienne, 13 avril.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Favart, et je suis fâché d'apprendre que la copie d'*Orphée* que j'ai envoyée, fourmille d'erreurs, au point que personne ne veut se charger de l'imprimer; il faudra donc attendre, comme vous dites, l'arrivée, à Paris, de M. Gluck, qui pourra y être vers la fin de mai. Vous aurez, avant ce tems, la lettre qui doit aller à la tête de l'ouvrage, et si en attendant, vous avez besoin de quelqu'argent pour cette impression, M. Piller vous le fournira.

A la façon avec laquelle vous parle Monsieur l'ambassadeur, et avec laquelle vous vous taisez sur Mademoiselle Dey, je crois qu'elle n'est pas notre fait. Pour la faire venir de si loin, il faut du parfait, ou rien du tout.

Je vous recommande l'envoi des pièces qu'on a jouées aux différens théâtres cet hiver, et surtout la musique du *Roi et le Fermier* et celle du *Bucheron*, ainsi que la continuation du *Journal Etranger*. Vous devinez bien l'impatience avec laquelle j'attends l'*Anglois à Bordeaux*, et la pièce d'*Henri IV*, de M. Collé, que vous m'avez fait espérer; le sieur Godart a débuté, et je suis

très-content de cette acquisition; si Mademoiselle Oyer, qui n'est pas encore arrivée, répond à l'idée qu'on m'en a donnée, je pourrai être satisfait de mes recrues de cette année; je vous en manderai la réussite de bonne heure, ainsi que les changemens qu'il y aura à faire dans notre troupe l'année prochaine.

Croyez-moi toujours tout à vous,

Mon cher Favart,

Le Comte de DURAZZO.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 16 avril.

Monseigneur,

Les Comédiens Français ont ouvert leur théâtre par la *Sémiramis* de Voltaire; le compliment de rentrée a été prononcée par le sieur d'Auberval. Il y a eu, à ce sujet, une petite contestation entre cet acteur et Madame Drouin, qui prétendoit aux honneurs de la harangue, malgré l'usage reçu au théâtre Français. « Eh pourquoi, disoit-» elle, les femmes ne harangueroient-elles pas » aussi bien que les hommes? Apprenez, M. d'Au-» berval, que nous ne resterons pas court, et » que j'ai en poche un compliment qui vaut beau-» coup mieux que tous ceux que vous pouvez » faire. » La querelle devint vive; les directeurs décidèrent, pour accorder les parties belligérantes, que d'Auberval feroit le compliment; mais qu'il prononceroit celui de la dame Drouin, qui, en effet, valoit beaucoup mieux que le discours qu'il avoit préparé. Au moyen de quelques changemens dans l'exorde, le nouvel acteur se rendit propre ce petit ouvrage, qui fut beaucoup applaudi; on le trouvera presqu'en entier dans l'*Avant-Coureur*. Nous avons eu pour débutant

au théâtre Français le sieur Auger, que Votre Excellence doit connoître, puisqu'il a joué dans la troupe de Vienne ; jamais début n'a donné plus d'espérance. Le sieur Auger est d'une belle figure, a une prononciation nette, un jeu varié, une grande intelligence, et beaucoup d'aptitude à saisir toutes les nuances du comique. Dans quelques instans, on l'a trouvé froid et contraint; mais les connoisseurs ont remarqué que ce défaut ne lui étoit pas naturel. Paroissant pour la première fois à Paris, devant un public sévère, le sieur Auger ne s'est point livré d'abord; il tâtoit les spectateurs, craignoit d'être jugé par comparaison, et que l'on ne dît, ce n'est point Armand; ce n'est point là Préville. Pour ne vouloir être ni l'un, ni l'autre, il n'étoit pas lui-même; on a senti son inquiétude ; on l'a encouragé; il réussit généralement. Il ne tardera pas à être reçu. Armand a eu le courage de dire, j'ai fourni ma carrière ; je sens qu'il faut quelqu'un qui me remplace : depuis que j'ai vu des comédiens, je ne sais que celui-ci qui puisse me faire oublier.

Mademoiselle Clairon a ajouté son témoignage à celui d'Armand : elle a dit hautement qu'elle n'avoit jamais vu d'acteurs débuter avec un ensemble comme le sieur Auger. Il a encore le ton un peu provincial, et sa voix n'est pas à l'unisson de celle de nos comédiens ; mais après deux ou trois mois d'habitude, on n'aura peut-être pas le plus léger reproche à lui faire. Cinq débutantes

vont paroître successivement pour remplacer les demoiselles Dangeville et Gaussin : je rendrai compte de leurs succès à Votre Excellence.

Les Comédiens Français vont donner une nouveauté ; c'est une comédie en cinq actes, en vers, d'un auteur anonyme. Plusieurs personnes l'attribuent à Gresset, et d'autres à Palissot. Sur la réputation de l'un ou de l'autre, on en espère beaucoup.

COMÉDIE ITALIENNE.

Rochard a fait le compliment de rentrée ; discours fort médiocre, qui ne mérite pas d'être rapporté.

La demoiselle Nonancourt, que je voulois envoyer à Vienne, est retenue pour la Comédie Italienne. On donnera la semaine prochaine, à ce théâtre, un intermède d'un genre nouveau ; c'est une comédie héroïque, mêlée d'ariettes ; elle est intitulée, *Apellé et Campaspe* ; les paroles sont de Poinsinet le mystifié, et la musique de M. Gibert.

Je me ferois un scrupule, Monseigneur, de vous envoyer le *Saül* de M. de Voltaire, si je ne savois que Votre Excellence est trop éclairée pour se laisser surprendre aux impiétés de cet écrivain. Ce dernier ouvrage déshonore son auteur ; mais on veut avoir toutes ses productions : c'est une loi.

Je suis, etc.

M. Favart à M. Le Comte de Durazzo.

1763, 19 avril.

Monseigneur,

Duni m'avoit fait un monstre de la partition d'*Orphée et Euridice*; il disoit qu'il ne voudroit pas se charger de corriger les fautes du copiste, quand on lui donneroit 500 liv. J'ai fait voir cette partition à Philidor, qui n'est pas à beaucoup près si difficile; il offre de corriger les fausses notes gratis, et d'avoir lui-même inspection sur la gravure de l'ouvrage; il ne demande à Votre Excellence qu'un seul exemplaire. Il a examiné l'opéra avec attention; il trouve que les fautes du copiste se réduisent à un petit nombre; il a été enchanté de la beauté de l'ouvrage; en plusieurs endroits, il a versé des larmes de plaisir. Il a toujours eu la plus grande estime pour les talens du chevalier Gluck; mais son estime se porte jusqu'à la vénération depuis qu'il connoît l'*Orphée*. Ainsi, nous pouvons faire graver tout de suite, sans être obligés d'attendre l'arrivée de M. Gluck. J'attends, à ce sujet, les ordres de Votre Excellence, et le dessin du frontispice que je dois faire exécuter. Je n'emploierai que des artistes habiles et honnêtes gens. Vous pouvez être sûr, Mon-

seigneur, qu'il n'y aura point d'exemplaires furtifs, et qu'aucun ne paroîtra sans la permission de Votre Excellence.

Les spectacles donnés à l'Ile-Adam, chez le prince de Conti, pendant la quinzaine de Pâques, ont été des plus agréables et des plus variés. Le prince avoit réuni les principaux acteurs de nos spectacles; Jeliotte, qui étoit de la fête, y a chanté mieux que jamais. Le concours y étoit prodigieux, et l'on a compté plus de deux cents maîtres, logés tant dans le château que dans les environs.

Pendant les vacances du théâtre, Mademoiselle Dubois, actrice de la Comédie Française, a chanté au concert spirituel avec un succès qui a surpris toute l'assemblée, et a dû faire desirer à l'Académie de Musique d'avoir un sujet pareil. Les Français ont donné hier la première représentation de la comédie que j'ai annoncée : elle a pour titre, *le Négociant, ou le Bienfait rendu*. On y a trouvé d'excellentes choses ; mais l'ouvrage ne se soutient pas également. Je ferai, dans quelques jours, le détail de cette pièce (*).

Je suis, etc.

(*) Collé, dans son journal historique, assure que cette comédie est d'un nommé M. Dampierre, ancien munitionnaire des vivres. La pièce eut neuf représentations.

(Note des Éditeurs.)

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 26 avril.

Monseigneur,

La noblesse mise en constraste avec le commerce auquel on donne tout l'avantage, constitue le sujet du nouveau drame que l'on vient de représenter aux Français. L'impression de cette comédie, qui paroîtra bientôt, me dispense d'entrer dans des détails; je n'en donnerois qu'une idée imparfaite. Il suffit de dire que cet ouvrage doit son succès beaucoup plus au remplissage qu'à la contexture de la fable. Il fourmille en effet de saillies brillantes, de traits hardis, et de vers heureux qui couvrent toutes les irrégularités. Préville y joue le rôle du négociant avec une supériorité qui lui est ordinaire; lui seul suffiroit pour faire le succès de cette pièce; l'auteur ne se nomme point, mais il y a toute apparence que c'est Palissot. Le style a la teinte mâle et vigoureuse qui le caractérise, et laisse reconnoître son goût pour la satire (*). Mademoiselle

(*) Il paroît, par l'assertion de Collé, rapportée dans la lettre précédente, que M. Favart n'étoit pas bien informé. (Note des Éditeurs.)

Lejeune a quitté les Italiens pour entrer à la Comédie Française en qualité de première danseuse ; Madame Gardel vient de débuter au Théâtre Français dans les rôles de caractère : bien s'en faut que son début soit heureux.

On a donné à la Comédie Italienne, le 22 de ce mois, la première et dernière représentation de *Campaspe*. Tout le monde sait qu'Alexandre, amoureux de Campaspe, voulut que le portrait de cette belle grecque fût fait par Apelle. Le peintre réussit au gré d'Alexandre ; l'amour avoit conduit son pinceau. L'artiste, en traçant les traits de Campaspe, s'étoit enflammé pour elle ; Alexandre s'en apperçoit ; il découvre même que sa maîtresse seconde les desirs d'Apelle ; le monarque généreux fait alors un effort sur lui-même, et cède la beauté qu'il adore à l'artiste qu'il estime ; ce sujet, rendu en grands vers pompeux assez bien faits, a paru déplacé à notre théâtre comique. Alexandre terminoit ainsi son acte de générosité en disant héroïquement *n'en parlons plus*. Ces mots, prononcés tragiquement, furent la sentence de condamnation et de mort de la malheureuse Campaspe, dont l'exécution se fit dans l'instant avec des huées générales. Ce pauvre Poinsinet est toujours infortuné, quoiqu'il ait beaucoup de talent ; mais comme il croit qu'on ne peut avoir de l'esprit qu'aux dépens du cœur, il s'est efforcé pour être méchant, et par là il s'est attiré

bien des ennemis ; de là s'est ensuivi peut-être le mauvais succès de sa pièce. La fable est intéressante, elle est bien écrite, on n'a rien épargné pour les décorations et les habits ; l'auteur a été bien servi par les acteurs. Le sieur Lobreau, qui jouoit le rôle d'Apelle, a chanté supérieurement, et s'est acquis dans cette chute même un nouveau degré de considération ; le sieur Lejeune s'est bien acquitté du rôle d'Alexandre : la demoiselle Villette, à présent madame la Ruette, qui représentoit Campaspe, a fort bien chanté ; mademoiselle Rivière, qui faisoit le rôle d'une favorite d'Alexandre à demi disgraciée, ne s'en est pas mal acquittée, et Chamville, confident du roi de Macédoine, a fait ce qu'il a pu pour être applaudi ; malgré tous ces efforts réunis, la pièce est tombée. *N'en parlons plus.*

En attendant que l'Académie royale de Musique soit en état de donner des représentations d'opéra, elle va nous régaler deux fois la semaine de concerts qui s'exécuteront au Louvre.

LIVRES NOUVEAUX. ENVOIS.

Le nouvel Abeilard, ou *Lettres d'un singe au docteur Abadolf*, format in-12. Cette brochure est attribuée au jeune abbé de Boufflers, qui marche d'un pas rapide dans la carrière de la littérature et des sciences.

L'Antigramme, ou *le Déisme comparé au*

Christianisme, épître à M. de Voltaire, suivie de réflexions critiques au sujet de plusieurs ouvrages de ce célèbre auteur. Tout ce qui concerne M. de Voltaire, tant apologie que poésie, doit être précieux pour une collection; c'est pourquoi j'envoie à Votre Excellence cette brochure sans avoir eu le tems de l'examiner. J'envoie aussi les œuvres de M. l'abbé de la Marre, poète ingénieux et facile, qui s'est distingué principalement par deux ouvrages lyriques, *Zéide*, et *Titon et l'Aurore* : personne depuis Quinault, n'a mieux connu que lui la coupe de nos opéras.

Je remets à un autre ordinaire le détail de cette nouveauté.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 4 mai.

MONSEIGNEUR,

Le journal étranger va finir, cependant il renaîtra sous le titre de la *Gazette Littéraire*, dont l'abbé Arnaud a obtenu le privilége de M. de Choiseul; je prie Votre Excellence de me donner une note afin de compléter cette collection.

J'ai remis à M. Piller *le Roi et le Fermier*, et *le Bucheron*, que j'ai obtenu des auteurs avant qu'ils les ayent rendus publics; vous devez avoir reçu, Monseigneur, deux exemplaires de *l'Anglois à Bordeaux*; le premier pour votre Auguste Impératrice, et le second pour Votre Excellence; j'ai joint à cet envoi les nouveautés les plus intéressantes. A l'égard du *Henri IV* de Collé, j'ai marqué que le duc d'Orléans s'en étoit rendu le maître, et exigeoit de l'auteur que l'on n'en tirât aucune copie.

Grâce à M. Philidor, nous procédons à la gravure d'Orphée. J'ai marqué à Votre Excellence que le célèbre musicien, admirateur des talens de M. Gluck, s'étoit déclaré patron de cet ouvrage, dont il ambitionne l'honneur d'être

parrain. Je n'entends plus parler de M. le baron ni de mademoiselle Dey; mademoiselle Clairval et madame Lejeune, première danseuse, sont entrées à la Comédie Française. Mademoiselle Maisonneuve vient de débuter à ce théâtre par les rôles d'Amoureuse, dans la *Gouvernante*, et *Zénéïde*; elle a été fort applaudie; c'est une actrice âgée de 14 à 15 ans, d'une figure intéressante; elle a des accens qui vont au cœur, mais il faut attendre; ce n'est point encore notre Gaussin, dont la voix enchanteresse et l'instinct heureux ont décidé le public en sa faveur dès l'instant qu'elle a paru.

Vendredi dernier l'Académie de Musique a donné pour la première fois, dans une salle des Thuileries, un concert qui a eu la plus grande réussite. C'étoit l'assemblage des meilleurs airs de nos opéras français; on n'a point cessé d'applaudir et de s'extasier. Nos fantasques s'écrioient: Voilà l'époque de la résurrection de notre musique nationale; mais des connoisseurs impartiaux, qui ne croient pas à cette espèce de résurrection, crioient en contre-partie: voilà l'époque de sa ruine. En effet, après avoir écrêmé ce qu'il y a de bon dans nos opéras, tant anciens que modernes, chacun de ces ouvrages, repris séparément, ne paroîtra plus rien. Nous n'aurons plus d'espérance que dans la révolution que le goût, la mode ou la fantaisie peuvent nous amener.

Les directeurs de l'Opéra vont donner aussi des bals pittoresques et historiés sur le plan de ceux qu'on a vus à la Cour ; il y a toute apparence que ce spectacle attirera beaucoup de monde.

Je suis, etc.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1763, Vienne, 6 mai.

MONSIEUR,

J'ai reçu toutes vos lettres, y compris la dernière, avec la pièce de *l'Anglois à Bordeaux*, dont je vous remercie. Je présenterai l'autre exemplaire à S. M., qui sera certainement sensible à votre attention.

Notre chevalier Gluck partira dans peu de Boulogne, où j'espère qu'il se fera honneur à l'ouverture du nouveau théâtre, pour venir à Paris; je le recommande à votre amitié. Il aura un mémoire de ce qu'il faut pour le service de la Cour pour l'année prochaine, et je vous prie de vous le faire communiquer au cas que je n'aye pas le temps de vous en envoyer un double; le premier ordre que je lui donne est de vous expliquer à peu près le goût d'ici, et de s'en rapporter à tout ce que vous direz. Je vous enverrai aussi la lettre que je voudrois mettre à la tête de l'impression de l'Orphée, qu'il faudra faire corriger d'abord que Gluck sera arrivé, à quoi je vous prie de le forcer, parce

qu'il est naturellement indolent et très-indifférent sur ses propres ouvrages.

Adieu mon cher Favart, soyez persuadé de l'amitié sincère avec laquelle je suis,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte DURAZZO.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 21 mai.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu par les mains de M. Piller, le 10 de ce mois, la somme de 1,500 liv. : c'est moins un honoraire qu'un bienfait, et j'en remercie Votre Excellence.

Nous allons en avant pour la gravure de l'Orphée ; Philidor se charge de la conduite de l'ouvrage, ainsi que je vous l'ai marqué. Je compte que M. Gluck à son arrivée trouvera de la besogne faite. Je l'attends avec impatience, et je vous suis très-obligé, Monseigneur, de ce que vous voulez bien me l'adresser ; c'est me rendre réellement service que de me fournir l'occasion d'honorer les gens de mérite. Ma maison sera celle de M. Gluck, s'il veut bien l'accepter (*).

(*) M. Favart, à ce sujet, adressa la lettre suivante au chevalier Gluck.

M. Favart à M. le chevalier Gluck.

M.

Monseigneur le comte de Durazzo me marque que vous devez venir à Paris dans le courant de ce mois. Il n'est

Le désastre de l'Opéra a causé des révolutions; et quoique le roi ait déclaré qu'il payeroit les appointemens à tous les sujets attachés à l'Académie de Musique, plusieurs d'entre eux ont demandé leur congé, et l'ont obtenu. Voici un moment favorable pour recruter les troupes de Vienne. Le sieur Desaintis, basse-taille, qui jouoit les premiers rôles, est venu me demander de l'emploi; ses talens sont connus. Si

---

pas permis aux amateurs des talens d'ignorer votre réputation. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, mais j'ai toujours desiré cet avantage. Puis-je me flatter que vous répondrez à mon empressement? Oui, j'ose l'espérer par la considération que j'ai toujours eue pour votre mérite; par cette raison je compte que vous ne prendrez pas d'autre logement que chez moi. J'ai dans ma maison un appartement meublé à vous offrir; vous y trouverez un bon clavecin, d'autres instrumens, un petit jardin, et toute liberté, c'est-à-dire, que vous serez comme chez vous, et que vous ne verrez que qui bon vous semblera. Quoique dans un quartier des plus bruyans de Paris, notre maison, entre cour et jardin, est une espèce de solitude où l'on peut travailler tranquillement comme à la campagne. Si je suis assez heureux, Monsieur, pour que vous acceptiez mes offres, je vous prie de m'avertir du jour de votre arrivée. Mon adresse est rue Monconseil, près la comédie italienne, vis-à-vis la grande porte du cloître Saint-Jacques-de-l'Hôpital.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect qu'on doit aux talens,

Monsieur, etc.

Votre Excellence a besoin de lui, elle l'aura pour 3,000 liv. Je l'ai disposé à préférer la cour de Vienne aux autres cours; il m'a promis de ne point prendre de parti avant votre décision.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Mademoiselle Doligny de Maison-Neuve a un succès continué; il n'y a qu'elle qui puisse remplacer mademoiselle Gaussin; et si elle ne possède pas entièrement toutes les grâces de cette inimitable actrice, si elle n'a pas ces beaux yeux qui interrogent le cœur, ce son de voix qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, elle a du moins cette vérité, ce ton naïf qui est le sublime de la simplicité. Mademoiselle Doligny est fille d'un joaillier nommé M. de Maison-Neuve qui a épousé une femme-de-chambre de mademoiselle Gaussin; il est aisé de penser que cette jeune personne, avec un heureux naturel, a profité des leçons de sa maîtresse.

La jalousie, dont l'imprudence fait toujours connoître les talens qu'elle voudroit étouffer, a servi mademoiselle Maison-Neuve, en cherchant à lui nuire; rebutée de toutes les tracasseries qu'elle essuyoit, elle s'étoit déterminée à s'engager pour 3,000 liv. à Bruxelles; je mettois l'enchère et je lui donnois 4,000 liv. pour Vienne, bien persuadé que Votre Excellence ne m'auroit pas dédit; on a ouvert enfin les yeux sur le mérite de cette débutante: on vient de la recevoir

aux grands appointemens, c'est-à-dire 2,000 liv. jusqu'à ce qu'il y ait part ou portion de part vacante. Madame de Pompadour, madame la duchesse de Grammont lui ont fait présent de plusieurs robes magnifiques; la voilà dès à présent sur le grand ton.

La reprise de l'*Anglais à Bordeaux* est reculée jusqu'à la fin du mois, époque où l'on publiera la paix. Nous travaillons pour que mademoiselle Dangeville reparoisse dans cette pièce, c'est le vœu du public; mais il y a bien des obstacles à lever. Si nous réussissons, ce sera un grand avantage pour les comédiens, et un coup de fortune pour ma pièce; il seroit bien flatteur que Votre Excellence la jugeât digne d'être représentée à Vienne. S'il y a quelques changemens ou retranchemens à faire, je prie Votre Excellence de vouloir bien y suppléer, je crois que Dancourt joueroit bien le rôle de Sudmer.

La pièce que je dois donner aux Italiens n'est qu'un divertissement national qui a plus de rapport à l'érection de la statue du roi, qu'à l'événement de la paix; c'est Philidor qui en fait la musique. Le sieur Louis, habile architecte, a donné le dessin de la décoration qui sera exécutée sous ses ordres.

Le sieur Félicini, qui s'est rengagé à la comédie italienne, a donné, depuis Pâques, plusieurs ballets de sa composition; ils ont tous

fait plaisir; mais comme leur succès a dépendu de la variété des figures et de leur exécution, je n'en ferai point le détail.

Notre cher Goldoni donne de tems en tems des pièces nouvelles; on retrouve toujours le grand maître à ses moindres productions; mais nous n'avons qu'un petit nombre de connoisseurs, et le reste du public ne lui rend pas toute la justice qui lui est due.

On vient de traduire en français sa nouvelle comédie du *Valet à deux maîtres*. Je l'envoie à Votre Excellence, avec les œuvres de Palissot en trois volumes.

Il paroît ici une édition de la lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris; c'est une très-petite brochure que l'on vend 12 liv. Cette lettre est écrite avec force; il y a dans beaucoup d'endroits des vérités philosophiques, et dans d'autres quelques sophismes qui ne sont pas pardonnables à un esprit juste.

Vous trouverez ci-joint une idée de cet ouvrage; il paroît encore un nouveau livre prohibé qui a pour titre : l'*Arretin moderne*; c'est une satire du tems. J'en ferai l'extrait, si je puis le faire avec décence, et si l'ouvrage le mérite. M. de Voltaire a fait imprimer sa tragédie d'*Olympie* avec des notes; elle est très-rare; je n'en ai pas eu un exemplaire, il n'y en a peut-être pas quatre à Paris.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 24 mai.

MONSEIGNEUR,

L'auteur du *Négociant* s'est enfin déclaré; c'est M. Dampierre, munitionnaire des vivres. Cet auteur, quoique déjà d'un certain âge, ne s'étoit point encore fait connoître par aucunes autres productions; il étoit totalement ignoré; mais il vient de débuter si glorieusement, que l'on a tout lieu d'espérer de son génie; il a, dit-on, quatre autres comédies de la même force, qui sont entre les mains de Préville. Si cela est, M. Dampierre deviendra le restaurateur du comique. Je me dispense de faire l'analyse *du Négociant*, en envoyant cette pièce à Votre Excellence, qui en jugera mieux que moi.

Les comédiens français ont donné ce mois-ci *la Mort de Socrate*, tragédie de M. de Sauvigni, garde-du-corps du roi Stanislas. Elle est remplie de vers heureux; les caractères sont bien développés; mais l'imagination de l'auteur n'ajoute pas beaucoup à l'intérêt de ce sujet trop connu: on croit qu'il auroit pu en tirer meilleur

parti; cependant cet ouvrage lui fait beaucoup d'honneur. On prétendoit qu'il y avoit dans cette pièce nombre d'applications à nos philosophes modernes; la plus grande partie de ces finesses sont échappées au public.

Les comédiens italiens viennent de représenter un nouvel intermède en un acte, qui a pour titre : *les deux Cousines*; les paroles sont de M. de la Ribardière, auteur des *Amans indiscrets*, et des *Sœurs rivales*. Le sieur Desbrosses a fait la musique. Pendant tout le cours de la première représentation, la pièce n'a point cessé d'exciter des huées; cela n'a point empêché que l'on ne l'ait applaudie; on a pensé que c'étoit par dérision; mais à la deuxième représentation il y a eu beaucoup de monde, et les applaudissemens sont redoublés. On met à présent en problème si le public est plus sot quelquefois que certains auteurs. Dans les *deux Cousines*, le poète a besoin d'une nuit pour faire une scène. Cette nuit vient comme un petit chien qu'on appèle, et s'en retourne quand on n'en a plus besoin. Le jour naturel reparoît subitement. L'auteur prétend que sa pièce est dans les règles des vingt-quatre heures; mais une pièce d'un acte ne doit avoir guère plus de durée que l'action théâtrale : il y a mille autres absurdités que je passe sous silence. Une pièce si fêtée ne tardera pas à se montrer au jour de l'impression. Votre Excellence en jugera. Les

concerts français ont toujours la même réussite, mais la discorde a secoué son flambeau sur les sujets de l'Opéra et les directeurs : le sieur Larrivée et la demoiselle le Mayère sa femme ont demandé indécemment leur congé par un huissier. Le roi a condamné leur procédé, et les a fait rayer pour toujours. Nous avons perdu, le mois dernier, M. Pesselier, auteur de l'*École du Tems*, d'*Ésope au Parnasse*, et de quelques autres comédies ; il a fait un recueil de fables nouvelles, de dialogues des morts, de plusieurs traités moraux et philosophiques, qui sont estimés. Son principal ouvrage, qui n'a point encore été rendu public, est un dictionnaire de finance, dont le plan a été si généralement applaudi, que le roi et les fermiers-généraux donnoient à Pesselier 30,000 liv. par année pour tenir chez lui une école de finance. Cet auteur a prouvé que l'esprit de calcul ne nuisoit point aux grâces qu'il a cultivées jusqu'aux derniers instans de sa vie. Il étoit né à Château-Thierry, lieu natal du célèbre La Fontaine. Il affectoit d'en prendre l'esprit et la simplicité, il avoit le ridicule de vouloir être jeune à plus de cinquante ans. Il y a environ dix ans qu'il adressa à M. le Dauphin des vers sous le titre de *la jeune Muse*; ils furent trouvés bons. M. le Dauphin demanda l'âge de cette jeune Muse, on le lui dit; il envoya à Pesselier un hochet.

Pesselier est mort à cinquante-cinq ans ; il

laisse une veuve assez mal à son aise; mais elle vient de recevoir 30,000 liv. argent comptant des fermiers-généraux en reconnoissance des services du défunt.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 24 juin.

MONSEIGNEUR,

Mademoiselle Doligny de Maison-Neuve, s'acquiert de jour en jour la plus grande réputation. Mademoiselle Luzi, qui a débuté quelques jours après, n'a pas fait sur l'esprit du public une sensation aussi vive; cependant on lui a trouvé assez de dispositions pour la juger digne d'être reçue aux grands appointemens, lesquels sont de 2000 liv. avec les jetons d'assemblées, les droits de présence, et autres revenans-bons. Bouret et Augé, ont eu les mêmes avantages. Tous ces arrangemens ont été faits la semaine dernière à Choisi, sur le nouveau théâtre.

Le théâtre de Choisi est petit, mais bien disposé, et très-élégant; je ne voudrois pas tant de dorure dans la salle, il faut toujours conserver l'éclat pour le lieu de la scène.

Mercredi 15, on a représenté à Choisi la nouvelle tragédie de *Manco Capac*, donnée à Paris quelques jours avant. Voici en deux mots le trait historique qui a fourni le sujet de ce drame. Manco premier roi du Pérou, donna des lois aux habitans de cette contrée, et les soumit à

un culte religieux; Manco est considéré parmi ces peuples, comme l'auteur des sociétés. Huascan, chef des Auguis, sauvages indomptés, a enlevé le prince Zerophis, qui est le fils unique de Manco. Ce jeune prince, ravi à ses parens dès l'âge le plus tendre, nourri dans les bois, sous le nom de Zamitz, ignore absolument son origine. Monsieur Leblanc a tiré un très-grand parti de ce sujet. Regardée du côté philosophique, la pièce est remplie de brillantes antithèses sur le despotisme et la liberté. Son style est nerveux; il peint avec hardiesse des vérités sensibles pour l'homme qui veut être indépendant; mais il paroît manquer de force, lorsqu'il parle en faveur de la subordination; la balance n'est pas égale; cette subordination qui est l'âme des sociétés, et qui en fait l'harmonie, n'a pas des couleurs assez fortes pour qu'elle ait la préférence; bien loin qu'elle détruise l'intérêt personnel, elle fait presque desirer d'être sauvage; c'est ce qui a fait dire que cette tragédie a été suggérée par nos encyclopédistes.

Manco est tombé à Paris à la première représentation; elle a encore eu moins de succès à la cour, cependant l'auteur en avoit retranché trois cent soixante et quelques vers. Ce nombre prodigieux de vers supprimés dans un ouvrage dramatique, sans qu'il y paroisse, prouve bien que ce n'est qu'une marqueterie. Que l'on essaye à couper seulement deux vers de Corneille ou de

Racine, on n'y parviendra point sans détruire l'ensemble; il suffit de cette critique pour juger Manco.

Mais à la faveur des retranchemens qui ont rapproché les portraits bien frappés qui font le mérite de cet ouvrage, l'auteur a maintenant la satisfaction de se voir généralement applaudi. Manco sera imprimé incessamment. Je l'enverrai à V. E. avec des observations. Monsieur Leblanc, le jour de la représentation de sa pièce à Choisi, fit à l'improviste ces vers, pour être présentés au Roi.

J'ai peint un roi juste, clément,
Digne par ses vertus d'une gloire immortelle :
Pouvois-je faire autrement?
J'avois mon roi pour modèle!

On donna le même jour à Choisi, une représentation de l'Anglais à Bordeaux. Mademoiselle Dangeville y joua le rôle de la marquise. Cette actrice eut tous les agrémens qu'elle pouvoit desirer, et qu'elle mérite; il est décidé qu'elle reparoîtra sur le théâtre de Paris malgré sa retraite, mais dans ma pièce seulement: toutes les loges sont déjà retenues pour plusieurs représentations. Le sieur Vestris et la demoiselle Alard, ainsi que les principaux sujets de l'opéra danseront dans le divertissement. Mademoiselle Dubois qui réunit le talent du chant à celui de la déclamation, doit y chanter une ariette dont la musique est du sieur Lebreton.

On a donné, au commencement de ce mois, sur le théâtre Français, une petite pièce en un acte, en prose, intitulée *la Manie des Arts*, ou *la Matinée à la Mode*; elle est de monsieur Rochon de Chabannes. Cette petite pièce, que l'on ne peut appeller comédie, mais plutôt dialogue dramatique, est sans amour, sans intrigue, sans nœud et sans dénouement. Il y a une scène d'un homme qui fait un placet; l'idée n'en est point neuve, elle est pillée sans scrupule d'une scène de l'ancien théâtre; cependant la pièce a réussi, et elle mérite son succès, par la vivacité de son style et la vérité des principaux caractères. Monsieur Rochon de Chabannes, jeune encore, donne des espéraces pour le genre comique.

L'académie de musique a représenté sur le théâtre de Choisi un nouvel opéra intitulé *Ismène et Isménias*, tiré du roman grec connu sous ce titre. Les paroles sont de M. Laugeon, et la musique de M. Delaborde, auteur des ariettes de *Gilles, garçon Peintre*, parodie du *Peintre amoureux de son modèle*. *Ismène* et *Isménias*, a paru faire plaisir à la cour, mais principalement le ballet, qui est de la composition du sieur l'Any. C'est la *Catastrophe de Médée* et *Jason*, mise en action : le même sujet a été traité par le sieur Noverre, mais avec beaucoup de supériorité, au rapport de tous ceux qui en ont été spectateurs.

Le sieur Noverre m'avoit communiqué son plan;

je n'ai jamais rien vu de mieux dessiné, et d'après ce simple sujet, un auteur dramatique en auroit pu faire une excellente tragédie, n'en déplaise à tous les compositeurs de ballets. Je ne crois pas que l'on trouve quelqu'un qui ait atteint ce degré de perfection.

Les Italiens se préparent à donner à la fin du mois la nouvelle pièce que j'ai faite à l'occasion de la publication de la paix, et de l'inauguration de la statue du roi. Les deux théâtres seront en concurrence, et je me trouverai en rivalité avec moi-même.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence *les Deux Cousines*, *la Mort de Socrate*, *la Matinée à la Mode*, *la Richesse de l'Etat* qui fait ici beaucoup de bruit. J'y joins le recueil de mes bagatelles dramatiques; je supplie Votre Excellence de me faire la grâce de l'accepter, c'est un tribut de mon zèle et de ma reconnoissance. Je ne l'envoie pas relié, parce qu'il y a beaucoup de pièces qui ne sont pas du même format; on est après à en réimprimer plusieurs pour suppléer à celles qui sont défectueuses. Mon libraire ne m'a point consulté sur cette édition. La préface n'est point de moi; c'est M. Meunier de Kerson, qui en est l'auteur; si on me l'avoit communiquée avant de la mettre au jour, je n'aurois pas souffert que l'on m'eût loué si indécemment: je n'ai d'autre part à cette préface

que d'avoir fourni des notes sur l'origine de l'opéra comique.

Nous avons le quatrième volume des *Essais sur Paris*, de M. de *Saintefoix*. Je vous prie, Monseigneur, de me marquer si vous avez les trois premiers, je vous enverrai le dernier, ou le tout. C'est un ouvrage singulier et très-estimé.

Le *Journal Etranger* est fini ; mais M. l'abbé Arnaud qui s'est trouvé en retard, doit encore trois volumes aux souscripteurs. J'ai omis dans l'envoi des livres ci-dessus, *le Prospectus de la Gazette Littéraire*, proposée par souscription.

Je réserve pour la première le détail de nos fètes publiques, et plusieurs autres matières.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 18 juillet.

Monseigneur,

Votre Excellence, par sa lettre datée du 9 mai, me marque que M. Gluck doit arriver de Boulogne à Paris chargé d'un Mémoire, afin de me mettre au fait de ce qu'il faut faire pour le service de la cour l'année prochaine. Le premier ordre que Votre Excellence lui donne (ce sont les termes de la lettre), est de m'expliquer à peu près le goût du théâtre de Vienne. Comme M. Gluck n'est point venu, et que je n'ai point reçu les instructions qui m'étoient annoncées, il étoit tout naturel que j'attendisse ; voilà la cause de mon silence ; cependant je n'ai point discontinué mes recherches. J'ai trouvé deux femmes de caractère ; je ne parle point de Madame Duranci ni de Madame Gardel, dont le début a été si malheureux aux Français, qu'il y auroit de l'imprudence à la proposer ; mais je parle de Madame Charrière : on sollicite fortement pour que celle-ci débute au théâtre Français, dans les caractères. Elle a joui en province de la plus grande réputation dans les rôles de soubrettes, et vous savez, Monseigneur, que cet emploi mène naturellement à celui

des caractères ; Madame Charrière a répété avec moi, et je la crois très-capable, ou je serois bien trompé, de remplir avec distinction les rôles marqués dans le comique ; elle ne peut avoir qu'environ quarante-cinq ans, et c'est l'âge convenable ; elle a conservé dans son jeu toute la vivacité de sa jeunesse, et je suis persuadé que l'on aura beaucoup de peine à trouver un meilleur sujet. Comme j'ai quelque pouvoir sur son esprit, je me flatte de la déterminer à rentrer au théâtre, et à préférer Vienne à Paris, d'autant qu'elle m'a paru regretter de n'être plus sous les ordres de Votre Excellence. Elle est convenue avec moi de quelques petites humeurs, le zèle et la bonne volonté qu'elle me fait voir les feront aisément oublier ; si vous lui accordez, Monseigneur, les appointements qu'elle avoit, je m'engage à la faire partir, lorsque j'en recevrai l'ordre. Je répète, pour la centième fois, que les talens n'ont jamais été si rares, et la preuve la plus grande est la disette où se trouve le théâtre Français ; la province fourmille de comédiens, à peine s'y rencontre-t-il un acteur.

A l'égard du premier rôle en femme dont vous avez besoin, il me paroît encore plus difficile à trouver. On m'a parlé d'une jeune personne de quinze ans, au plus, qui a joué à Compiègne le rôle de Roxelane dans les *Trois Sultanes*, avec beaucoup de succès ; elle a, à ce qu'on m'a dit, une voix très-agréable pour le chant, et sa figure

est très-intéressante. Je partirai lundi prochain pour Compiègne, afin de m'assurer par moi-même si ses talens répondent à sa réputation. En cas que cela soit, je ferai mon possible pour l'acquérir, car il est très-faux que j'aye pris avec nos gentilshommes de la chambre, les engagemens qu'on me suppose; il est vrai que le roi vient de me gratifier d'une pension, mais elle n'a rien de relatif à ces imputations; il est encore vrai que l'on m'a chargé de travailler pour notre cour; mais cela n'a rien de commun avec ce que je dois à Votre Excellence; ainsi on en a impudemment imposé si l'on a dit le contraire. Lorsque je me suis trouvé dans des positions délicates, j'en ai fait part à Votre Excellence, en la priant d'écrire elle-même, pour donner plus de poids à la négociation: c'est ce que je ferai encore quand le besoin l'exigera. Mon premier intérêt est de vous satisfaire. On m'a informé que M. Bernaud, ex-comédien, vous avoit écrit pour m'enlever l'honneur de votre correspondance, sous prétexte que ma vue affaiblie depuis deux ans, me mettoit hors d'état de penser et de juger; M. Bernaud n'est pas disconvenu, vis-à-vis de moi, de ces démarches.

Si M. Bernaud préfère, ainsi que moi, l'avantage de vous servir à ses intérêts personnels, j'avoue qu'il est en état de fournir des sujets, reste à savoir s'ils seront tels que Votre Excellence les desire. Vous êtes absolument le maître de vous

en rapporter à lui, et je n'en murmurerai point.

Je ne doute nullement que l'on ne vous ait écrit à mon insu, pour traiter directement avec vous; mais permettez-moi de dire que je ne saurois me persuader qu'on l'ait pu faire sur les raisons que l'on allègue.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, Compiègne 29 juillet.

Monseigneur,

Je me suis rendu à Compiègne comme j'ai eu l'honneur de le marquer à Votre Excellence; j'ai vu l'actrice que j'ai proposée: elle n'a pas plus de seize ans. C'est une blonde à longs cheveux, à beaux yeux noirs, peau blanche, visage rond, physionomie agréable et piquante, telle qu'on peut se figurer celle de l'amour. Elle est d'une taille médiocre, mais bien prise; quoique son jeu soit rempli de vivacité et d'espiègleries, son caractère me paroît fort doux; son maintien est honnête; elle joue tous les premiers rôles dans les opéras-bouffons; le volume de sa voix n'est pas considérable, mais suffisant; le son en est gracieux. Elle chante avec justesse et légèreté; elle est un peu musicienne : il n'y a que cinq ans qu'elle est à la comédie, et ce que je lui ai vu jouer a été rendu avec tout l'art d'une actrice consommée, aussi ne cesse-t-on de l'applaudir. Elle est venue souper chez moi avec son frère; j'ai eu le tems de l'observer, et j'ai jugé que ce seroit une bonne acquisition. Son Excellence, M. de Staremberg, qui pense de même, m'a conseillé de ne la point

laisser échapper; il étoit tems que j'arrivasse; elle étoit sur le point d'accepter des engagemens assez considérables; j'ai si bien péroré, que je l'ai déterminée, ainsi que sa famille, à donner la préférence à Vienne. Mais on sera dans la nécessité d'engager aussi cette famille, qui consiste en M. Beaupré, son frère, et la demoiselle Villeneuve, femme dudit frère. Le sieur Beaupré est un jeune homme bien fait, qui partage les premiers rôles de nos opéras-comiques avec le sieur Guignes, et joue les deuxièmes et troisièmes amoureux; il danse bien, dit-on; il a fait les ballets dans plusieurs troupes: il ne sera pas un sujet inutile; sa femme est figurante à 60 francs par mois; on aura toute cette famille en bloc, pour 6060 francs. Leurs prétentions s'étendent là : je ferai mon possible pour en rabattre, mais si je n'y réussis point, ce ne sera pas moins un bon marché.

On veut faire débuter la petite aux théâtres de Paris; mais comme elle ne veut point quitter son frère et sa belle-sœur, elle refuse un établissement sûr; il faut donc passer par là si l'on veut avoir Mademoiselle Beaupré. Je supplie Votre Excellence de vouloir bien considérer que la paix qui va multiplier les troupes de comédiens à l'infini, fait déjà renchérir jusqu'aux plus médiocres sujets; les appointemens d'aujourd'hui ne sont pas ceux qu'ils avoient il y a dix ans; le prix des sujets augmente à proportion du besoin et de la rareté. Il ne faut donc point balancer; ils deman-

dent, non compris le voyage, 2000 fr. d'avance pour se mettre en équipages; j'espère que je les ferai consentir à 1000 fr. Ils se présenteront demain à M. l'ambassadeur; s'il n'étoit pas encore à la campagne, j'aurois l'honneur de les lui présenter moi-même; mais je suis absolument obligé de retourner à Paris, ma négociation m'ayant retenu quatre jours à Compiègne. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir me faire réponse sur-le-champ, ou d'en charger M. Rousselois, régisseur de votre théâtre: j'ai demandé quarante jours au plus, à Mademoiselle Beaupré, pour avoir votre décision. Elle m'a promis de ne prendre aucun parti, jusqu'à l'expiration de ce terme. En attendant, je serai toujours dans la crainte que quelqu'un ne vienne, à la traverse, détruire mon ouvrage; si M. le comte de Staremberg étoit ici, je ne doute point qu'il ne m'autorisât à conclure promptement; peut-être serai-je forcé de le faire, si les circonstances m'y obligent; mais j'espère que l'on ne me désapprouvera pas. J'envoye des propositions du sieur Beaupré; nous ferons ensorte de les arranger à la satisfaction de Votre Excellence.

Je suis, etc.

M. le Comte Durazzo à M. Favart.

1765, Vienne, 10 août.

De toutes les lettres que j'attendois avec le plus d'impatience, et qui m'intéressoient davantage, c'est celle que vous venez de m'écrire, mon cher Favart, par laquelle je vois clairement que les bruits qui m'étoient parvenus sur votre compte n'ont aucun fondement, et sont faux; toutes les craintes que ces mêmes bruits m'avoient données sont entièrement dissipées, et je n'ai plus aucune inquiétude. Je vous avoue que j'aurois été bien fâché, connoissant vos lumières et votre discernement, que les circonstances vous eussent obligé à nous les retirer. La seule peine que j'en avois a été le motif de la lettre de Rousselois et de la mienne. Ne craignez donc aucun concurrent, mon cher Favart; car je n'en trouverois point de si impartial et d'aussi désintéressé que vous. Notre correspondance reste plus sûre et mieux établie que jamais; comptez sur une confiance entière de ma part, comme je l'espère de la vôtre.

Je suis on ne peut pas plus content des nouveaux soins que vous vous êtes donnés pour nous déterrer les sujets dont nous avons besoin. J'attends avec impatience votre réponse au sujet de

la personne que vous avez dû voir à Compiègne, et je souhaite ardemment que vous la trouviez digne de remplir nos vues.

J'ai en tête un projet, mon cher Favart, que je vais vous communiquer, et dont le succès et l'exécution dépendent entièrement de vous ; voici de quoi il est question. Comme les voyages de la cour à Luxembourg deviennent plus longs et plus fréquens que jamais, il n'est pas possible d'y jouer d'autres pièces qu'en trois actes, ou en un acte. Nous avons épuisé la matière dans ce genre de pièces, et les nouveautés passables, pour ne pas dire bonnes, sont peu fréquentées. Je voudrois que vous puissiez me déterrer un homme que je payerois bien, qui sous vos yeux pourroit me mettre en trois actes quantité d'anciennes pièces françoises qui sont bonnes, dont pourtant nous ne pouvons pas jouir, parce qu'elles sont 1° du vieux style, un peu ordinaire, et qu'elles ont cinq actes ; comme, par exemple, *l'Esprit follet*, *la Femme juge*, *la Fille capitaine*, *le Baron d'Albricrac*, etc. Je voudrois aussi qu'il en fît de même de plusieurs pièces modernes, et que cet homme, quand il auroit fait son plan de réforme et de coupure, me l'envoyât pour voir s'il a saisi mon idée ; je lui renverrois tout de suite le même plan pour être exécuté, et avec mes remarques s'il en étoit besoin. Vous seriez, mon cher Favart, un homme sans égal, si vous pouviez nous faire cette trou-

vaille; et il faudroit commencer dès à présent. Je m'en remets donc sur cela entièrement à vous, tant pour la recherche des pièces, que de l'homme, aussi bien que pour le prix qu'il voudra avoir.

Il est nécessaire de vous faire observer qu'il faut que les trois actes soient beaucoup plus courts que les pièces en trois actes de Marivaux; et qu'en revanche celles en deux, ou en un acte, soient un peu plus longues que *le Magnifique*; *les Mœurs*, ou *l'Anglois à Bordeaux*. Je ne refuserois pas non plus de faire travailler à des grandes pièces, quand la marche du poème ne souffriroit pas la réduction des trois actes. Il suffiroit, pour celles-ci, d'en supprimer toutes les longueurs et les équivoques. Vous allez peut-être rire; mais je voudrois que l'on pût raccourcir aussi une demi-douzaine de tragédies.

L'usage dans lequel nous sommes ici de donner tous les jours deux grands ballets, l'un entre les deux pièces, et l'autre à la fin de la petite, afin d'attirer ceux qui n'entendent pas assez le français, rend notre spectacle un peu trop long. L'opération que je propose ne devant concerner que les pièces non connues ici, tant anciennes que modernes, je vous enverrai un répertoire de toutes celles que nous avons jouées.

Je suis, etc.

Le comte de Durazzo.

M. Eavart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 28 août.

Monseigneur,

J'ai envoyé, à Votre Excellence, l'engagement des sieur et demoiselle Beaupré; mais M. le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, en exercice, a des vues sur ces sujets, et prétend que leur engagement sera cassé, en vertu d'un ordre du roi. J'ai été lui parler : il ne m'a rien dit de ses intentions; il a même éludé la conversation à cet égard. Cependant M. de la Ferté, intendant des Menus, a déclaré hautement que nous ne pouvions pas compter sur la demoiselle Beaupré. Je demanderai à M. l'ambassadeur quelles mesures je dois prendre; mais dans l'incertitude de l'événement, je crois qu'il seroit prudent de se précautionner dès à présent d'une autre actrice, pour ne point demeurer au dépourvu. Il vaut mieux pécher par abondance que par disette; le pis-aller est d'avoir un double pour le même emploi, c'est souvent un avantage. Par cette raison, il m'a paru nécessaire de nous assurer de mademoiselle Guérin. Je ne la connois pas; mais on m'en a bien parlé. Je lui envoie son engagement, conforme au modèle que j'ai reçu

de Votre Excellence. Je ne connois pas plus mademoiselle Prévost; j'ai écrit pour être informé de ses talens : on ne m'a point encore répondu. J'ai vu, il y a quatre ou cinq ans, la demoiselle Mezières dans la troupe de Rouen; je l'ai trouvée bonne. Elle vient de nous écrire, pour avoir notre jugement sur des tracasseries d'emplois, une lettre pleine d'esprit, de bon sens, et d'une comédienne qui a fait une étude profonde de son art. Madame Charrière, celle que j'ai proposée, m'a envoyé la lettre ci-jointe, qui servira d'engagement, si Votre Excellence souscrit aux propositions qu'elle fait. Elles me semblent raisonnables, et l'on aura de la peine à trouver un sujet plus propre aux rôles de caractère, que la dame Charrière en question.

Le sieur Félicini (*) m'a parlé; je n'ai point traité avec lui, parce qu'il appartient à un théâtre royal, et qu'aucun français ne peut le faire sans la permission de nos supérieurs; mais rien ne m'empêche de rendre justice à ses talens. Le sieur Félicini est très-bon; on l'accuse d'être copiste de Noverre; cela ne lui fait aucun tort. Ceux qui imiteront de plus près ce célèbre maître de ballets, auront plus de droits à l'estime publique. Aussitôt que Félicini aura obtenu son

(*) Le sieur Felicini, premier danseur et compositeur de ballets, avoit eu, ainsi que sa femme, un ordre de début pour la Comédie Italienne. (Note des Éditeurs.)

congé de la cour, j'entrerai en négociation avec lui. Il m'a fait un rapport des plus favorables d'une première danseuse pour le sérieux et les demi-caractères, qui est actuellement à Bordeaux, et sur son témoignage, qui me paroît impartial, nous pourrions faire emplette de ce sujet.

Nous venons d'avoir un débutant au théâtre Italien; c'est le sieur Jourdain, acteur d'une belle figure, se présentant avec aisance, débitant assez bien le dialogue, et chantant faux la basse-taille, ou le côncordant avec toute l'assurance de quelqu'un qui ne s'en doute point. Cependant on peut espérer, qu'en devenant musicien, il acquerra plus de justesse dans l'organe et de précision dans le jeu.

On a représenté aux Italiens une pièce nouvelle, intitulée *les Deux Talens*, dont les paroles sont de M. Bastide, et la musique, du chevalier d'Herbain. Le public a jugé que ces deux talens n'en valoient pas un bon. Cet ouvrage est imprimé, je l'envoie à Votre Excellence.

Il y a long-tems que nous avons le projet de réduire en trois actes les tragédies et les comédies qui sont en cinq. L'entreprise est possible, si l'on excepte les ouvrages de nos grands maîtres : productions trop bien combinées pour en supprimer la moindre partie, sans faire écrouler tout l'édifice. La plupart des autres pièces dramatiques ne sont point dans ce cas;

elles sont susceptibles d'additions ou de retranchemens, autant que l'on veut, cela est commode. En attendant que j'aye trouvé quelqu'un qui veuille bien se charger de cette besogne ingrate, je ferai tout mon possible pour satisfaire moi-même Votre Excellence. J'arrange actuellement, par ordre de notre cour, pour les fêtes de Fontainebleau, la comédie du *Nouveau Monde*, de l'abbé Pellegrin; j'y joins des divertissemens qui pourront prêter au spectacle. Si le succès répond à ce que j'entreprends, j'aurai l'honneur d'envoyer la pièce, et le programme des ballets, à Votre Excellence. Notre éternel Baron me persécute encore pour mademoiselle Dey; je lui réponds de vous écrire. Je ne serai pas tranquille que je n'aye reçu une réponse.

Je suis, etc.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1763, Vienne, 31 août.

Monsieur,

Un certain M. de la Ribardière s'est fait proposer à moi comme auteur, et pour jouer des raisonneurs, confidens, financiers, etc. dans la comédie. Mandez-moi un peu ce que vous en pensez, et s'il est effectivement en état de remplir ces deux choses ensemble ; car s'il n'étoit que la premiére simplement, il ne vaudroit pas la peine de l'attirer ici en qualité d'auteur médiocre seulement. Au lieu qu'au contraire, s'il étoit l'un et l'autre, il nous deviendroit utile, ayant à chaque instant besoin de quelqu'un qui puisse raccommoder des opéras comiques, faire une ariette, en un mot les corrections que nous sommes obligés de faire dans presque toutes les pièces que nous jouons. Si vous croyez qu'il nous convienne, et encore plus s'il pouvoit s'escrimer en quelques parties du grand projet que je vous ai communiqué, mandez-moi quelles seroient ses prétentions ?

Adieu, mon cher Favart, je suis tout à vous.

Le comte Durazzo.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 18 septembre.

MONSEIGNEUR,

Il ne m'a pas été possible d'empêcher le début de mademoiselle Beaupré à la comédie Italienne; les gentilshommes de la chambre prétendent qu'ils sont en droit d'annuller d'autorité toute espèce d'engagement avec un sujet dont on a besoin pour un théâtre royal, lorsque ce sujet est en France et qu'il n'est point étranger. Son Excellence M. l'ambassadeur doit voir M. le duc de Duras, mais je n'espère pas qu'il y ait aucun moyen d'arranger cette affaire, et d'autant moins que mademoiselle Beaupré qui a débuté mercredi dernier, a fait un plaisir général. Son frère est venu me trouver; il m'a témoigné le plus grand regret de ce contre-temps; nous n'y trouvons point de remède.

J'ai envoyé le 4 de ce mois l'engagement à mademoiselle Guerin et à M. Prévost, je compte recevoir leur réponse au commencement de la semaine pochaine. J'ai écrit aussi à mademoiselle Mézières sans lui donner l'exclusion; je la prie de ne traiter avec personne avant la fin du mois, ce que j'ai jugé à propos de faire dans l'appré-

hension que madame Prévost ne nous échappât aussi.

La jeune actrice de Rouen, dont Votre Excellence m'a ordonné de m'informer est la demoiselle Clermonde que j'avois proposée l'année dernière. M. le duc de Richelieu l'a engagée pour Bordeaux. J'ai écrit à mademoiselle Deville que je ne connois pas.

Madame Charrière attend pour terminer avec moi, réponse à la lettre qu'elle a eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence.

Le sieur Félicini a demandé son congé aux Italiens et à l'intendant des Menus; on a projeté une délibération qui n'est point encore faite; mais cette affaire sera incessamment décidée.

On prépare plusieurs nouveautés pour les spectacles de Fontainebleau, entre autres une tragédie de M. Saurin. L'Opéra débutera à la Cour par *Scanderberg* et *Dardanus*. Les divertissemens des comédies seront exécutés par les danseurs et les chanteurs de l'Académie de Musique, et l'on réunira les trois genres de spectacles.

Nous avons déjà répété une partie des nouveaux agrémens du *Nouveau-Monde*; les paroles de ce divertissement sont de moi, la musique de M. de Monsigni.

On a représenté la semaine dernière au théâtre Français, *Hérode* et *Marianne*, tragédie de

M. de Voltaire, avec des corrections; on a retranché le rôle de Varus pour en substituer un autre; le public n'a point applaudi à ces changemens; il étoit question de donner la tragédie d'*Olympie*; mais après un sérieux examen, les comédiens n'ont pas jugé que cette pièce fût digne de la réputation de M. de Voltaire.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 27 septembre.

MONSEIGNEUR,

Nous n'avons plus de ressources pour mademoiselle Beaupré; elle est reçue à la comédie Italienne à demi-part, et son frère aux appointemens de 1800 fr.; sa belle-sœur est au nombre de nos figurantes. Le début de mademoiselle Beaupré a produit en cinq représentations 13,000 francs dans des jours ingrats; les suffrages du public ont justifié mon jugement sur cette actrice; je suis fâché que la Cour de Vienne n'en retire pas l'avantage. Je viens de recevoir l'engagement du sieur Guerin pour toute la famille : je l'envoie à Votre Excellence. Madame Prévost n'a pas accepté le sien. Je vais terminer avec mademoiselle Mézières; on n'y perdra pas. Il y a deux jeunes sujets à Lyon que je conseille très-fort d'acquérir, ce sont les filles du sieur Prin; la plus âgée n'a pas encore dix-sept ans. L'une se destine aux soubrettes, l'autre aux amoureuses; elles ont de la voix, de la figure, de la méthode et l'intelligence théâtrale. Si c'est un avantage de faire des élèves, je suis persuadé que ces deux jeunes actrices feront

honneur aux soins que l'on prendra pour les former ; elles sont sous la conduite d'un frère qui joue les seconds comiques et les utilités. Votre Excellence pourra tirer parti de ces trois sujets, on les aura pour 5000 fr., c'est un marché donné ; il faut quelquefois acheter l'espérance ; et quand elle est bien placée, on en recueille ordinairement le fruit au delà de son attente. Je supplie Votre Excellence de me faire une prompte réponse pour cet article.

J'ai parlé à M. de la Ribardière ; il est toujours dans les mêmes intentions ; ses emplois sont les rôles à *Manteaux*, les *Pères Nobles*, les *Grimes* et les *Jenbroches*. Il joue des raisonneurs dans la nécessité ; il sera très-utile à ce que je crois en qualité d'auteur ; il a une grande facilité pour la coupe des ariettes ; il produit aisément et me paroît assez bien instruit des règles du dramatique, pour coopérer à l'exécution du projet que Votre Excellence a formé. Ses prétentions se bornent à 4,000 francs ; je lui ai fait espérer une gratification proportionnée aux services qu'il rendra. J'attends vos ordres pour traiter avec lui.

Les comédiens Italiens sont résolus à garder le sieur Félicini, mais il dépend absolument de lui de nous donner la préférence.

Je me suis informé de mademoiselle de Ville ; les témoignages ne sont pas en sa faveur.

Je reviens sur le compte de M. Guerin ; on

trouvera dans l'engagement qu'il m'envoie quelques conditions qui ne sont pas conformes au modèle que j'ai reçu ; ce sont de légères difficultés qui, loin d'empêcher l'effet dudit engagement, obligent encore au delà, puisque le sieur Guerin, selon les termes de son contrat, se soumet à faire tout ce que lui prescrira le maître de ballets, et conséquemment ce dernier qui suivra vos volontés lui fera faire tout ce que Votre Excellence exigera. On m'a dit que Duclos, notre machiniste, avoit emmené avec lui un nommé Oudin, perruquier, né en Bourgogne. Sa famille le réclame ; il n'a point donné de ses nouvelles depuis qu'il est parti, l'humanité m'engage à vous prier de m'apprendre ce que ce jeune homme est devenu.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 13 octobre.

Monseigneur,

Le roi vient de défendre expressément et sous des peines très-graves, à tous comédiens, chanteurs, danseurs et symphonistes, ses sujets, de sortir de la France, sans une permission signée du premier gentilhomme de la chambre en exercice; on a écrit aux directeurs des troupes de comédiens, qui sont dans le royaume, pour leur signifier les ordres de Sa Majesté. Ce qui a donné lieu à ce réglement est, 1°. mademoiselle Beaupré; 2°. mademoiselle Montrose; elle s'étoit engagée pour la Russie; un nommé M. Clerval, comédien de cette cour, étant venu à Paris pour faire recrue, s'étoit assuré de mademoiselle Montrose par un contrat bien cimenté, et des avances assez considérables. Malgré toutes les précautions qu'il avoit prises, on a trouvé le moyen d'annuller ledit contrat, et l'on a retenu la demoiselle. 3°. C'est la désertion de quatre danseurs de la comédie française et de trois de la comédie italienne, du nombre desquels est le petit Duval, que j'ai proposé plus d'une fois à Votre Excellence, et que l'on re-

grette beaucoup ; cette troupe fuyarde est partie en poste après le spectacle, il y a quatre jours. Dès qu'on a été informé de l'escapade, on a dépêché, pour faire arrêter ces déserteurs sur la frontière ; s'ils sont attrapés, ils seront sévèrement punis ; on a donné pour raison de ce nouveau réglement, que les personnes attachées au théâtre ayant dans les pays étrangers des appointemens plus forts que l'on n'en donne en France, il arriveroit qu'au bout de quelques années, on manqueroit totalement de sujets aux trois théâtres. On regarde les théâtres de province comme une pépinière pour ceux de Paris ; on veut établir ici une école tragique et comique, Lekain et Préville sont nommés pour être à la tête, et sur leur simple exposé on retiendra tous les sujets dont ils croiront avoir besoin ; il en sera de même pour ceux qui se destinent à l'Opéra et à la comédie italienne ; il n'y aura donc plus de sûreté pour les engagemens contractés avec les directeurs des troupes de province et des cours étrangères, a moins que l'on n'ait l'attache des personnes qui dirigent nos spectacles. Ce n'est pas tout, on donne à cette loi un effet rétroactif ; et tous ceux qui se sont engagés précédemment sont dans le cas d'être retenus ; l'intention néanmoins n'est pas de priver l'étranger des sujets tragiques, comiques et cabriolans, parce qu'on pense qu'il est de la gloire de notre nation de donner la comédie aux

autres. Ainsi, malgré les nouveaux arrangemens, on peut espérer que les cours étrangères ne seront point dépourvues de nos acteurs. L'envoi de nos actrices souffrira un peu plus de difficultés, quoique ce soit marchandise plus commerçable. Il y a remède à tout; si l'on fait des écoles de talens à Paris, n'en peut-on pas faire de même à Vienne ? Nous avons ici des personnes de l'un et de l'autre sexe qui ont des dispositions; n'étant point connues de nos directeurs, elles ne sont point sous leur férule. Ces sujets se contenteraient de très-médiocres appointemens, et M. Rousselois, très-en état de les former, en pourroit faire aisément de bons comédiens. Si, au défaut du sieur Félicini, on agréoit le sieur Billon, ce dernier est de même en état de former en peu de temps des danseurs et des danseuses. Voilà la ressource qu'on peut employer; car tous les gens à talens font à présent les renchéris plus que jamais; ils demandent des sommes pour s'expatrier, et l'on ne parviendra point à faire une bonne troupe, si l'on n'augmente pas leurs appointemens; la moindre petite cour accorde 6 et 7,000 francs, tandis que l'on n'offre que 5,000 francs à Vienne, ce n'est pas le moyen d'avoir la préférence. Prenons garde que mademoiselle Mézière ne nous échappe encore; s'il m'eût été permis de passer les ordres que V. E. m'a donnés, toute difficulté seroit déjà levée.

Madame Charrière a débuté aux Français dans les rôles de caractère ; elle a fait plaisir.

Granval va rentrer au théâtre ; il jouera dans les rôles à Manteaux et les Pères Nobles.

On a donné la semaine dernière au théâtre Italien une pièce nouvelle de notre cher Goldoni ; elle est intitulée : *les Amours d'Arlequin et de Camille* ; elle a réussi pleinement.

On joua hier jeudi *les Métamorphoses d'Arlequin*, pièce italienne en trois actes ; le *Canevas* est de Carlin ; l'intrigue est sans intérêt et mal conçue ; mais si l'esprit n'est point satisfait, les yeux sont occupés agréablement par la multiplicité des changemens de décoration ; c'est une espèce de pantomime à machines dans le goût Anglais où plutôt de nos danseurs de cordes ; on a dépensé plus de 20,000 francs pour réaliser cette extravagance.

On travaille fortement au théâtre que l'on construit pour l'Opéra dans la salle des machines aux Thuileries ; on compte que l'on pourra y représenter dans le courant de janvier prochain.

On parle de construire une nouvelle salle pour les comédiens français, dans le vaste emplacement de l'hôtel de Conti ; tous nos architectes s'empressent à donner des projets ; dès qu'il y en aura un d'accepté, on travaillera tout de suite à l'exécution.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 17 octobre.

MONSEIGNEUR,

Son Excellence Monseigneur de Staremberg vient de me dire qu'enfin il étoit décidé que mademoiselle Beaupré rempliroit son engagement avec la cour de Vienne; il ne falloit pas moins qu'une aussi puissante autorité pour triompher de tous les obstacles. Ce que je viens d'obtenir par rapport à mademoiselle Beaupré, ne fera pas loi pour les autres sujets qui se trouvent dans le même cas; et l'on assure que le ministre de Russie n'empêchera point que mademoiselle Montrose ne reste à Paris. J'ai envoyé l'engagement au sieur Guerin avec la lettre de M. Rousselois; j'ai écrit à mademoiselle Beaupré pour la porter à se soumettre de bonne grâce aux ordres qu'elle doit bientôt recevoir, en lui promettant que cela ne nuira point à sa réception.

La comédie du *Nouveau-Monde*, que j'ai rajustée pour notre cour, ne sera pas jouée cette année à Fontainebleau, parce que le roi y restera moins que l'on ne comptoit; mais on la donnera au retour du voyage sur le théâtre de Choisy, je la ferai parvenir aussitôt à V. E.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 6 novembre.

Monseigneur,

J'ai écrit à M. le duc de Duras pour me mettre en règle, et au sieur Beaupré; je n'ai aucune réponse; cependant il est décidé que Mademoiselle Beaupré ira à Vienne, et Monseigneur le Comte de Staremberg a dû en informer Votre Excellence.

Le sieur Lievaux, comédien de Strasbourg, a débuté la semaine dernière à la comédie Italienne, dans le *Maréchal*, et *le Roi et le Fermier*; il a été très-mal reçu, cependant il n'est pas sans talent; mais notre public qui juge toujours par comparaison, le trouve si différent de Cailleau, qu'il a eu de la peine à le laisser achever. Cet acteur qui jouissoit en province d'une bonne réputation, est venu se déshonorer à Paris; il n'a paru qu'une fois. Les comédiens italiens lui ont fait présent de vingt-cinq louis pour le consoler.

Ces comédiens donneront, dans le courant de la semaine prochaine, un intermède nouveau, intitulé l'*Amant Sorcier*; la musique est du sieur Vigade, et les paroles d'un anonyme.

Les comédiens Français répètent une tragédie nouvelle, intitulée *le Comte de Warvick*,

d'un jeune auteur, nommé M. de la Harpe ; je rendrai compte de ces ouvrages.

Les divertissemens de Fotainebleau sont brillans cette année ; mais les opéras qu'on y a donnés ont plus réussi par les décorations que par la musique, et surtout Scanderberg ; ce qui a fait dire à un ministre étranger, que cet opéra seroit charmant, si le décorateur en avoit fait la musique.

Mademoiselle Dangeville qui s'est retirée du théâtre de Paris, a reparu à la cour, dans plusieurs pièces françaises, et y a fait un plaisir général. On va terminer les fêtes par plusieurs ballets historiques, dans le goût de ceux que l'on a donnés le carnaval dernier.

La grossesse de Madame la Dauphine, l'a empêchée d'être du voyage de Fontainebleau ; elle est restée à Versailles avec les jeunes princes.

La ville de Rheims a demandé à M. de Voltaire, des vers français pour mettre au bas de la statue de Louis XV qu'elle fait ériger.

M. de Voltaire a fait ceux-ci ;

« **Esclaves qui tremblez sous un roi conquérant,**
» **De votre front baisez la terre ;**
» **Heureux sujets d'un prince bienfaisant,**
» **Levez les yeux, et voyez votre père.** »

M. Fréron critique beaucoup ces vers, qu'il admireroit s'il étoit ami de notre poète. M. de

Voltaire qui ne se lasse point de courre le Pompignan est l'auteur de l'épigramme suivante :

« Savez-vous pourquoi Jérémie
» Pleura si fort pendant sa vie ?
» C'est que dès-lors il prévoyait
» Que Pompignan le traduirait. »

On prépare une nouvelle édition de Rousseau, in-8°., enrichie de figures et de vignettes de la plus grande beauté. On travaille à force à la continuation du *Dictionnaire encyclopédique*. On a donné au public trois volumes de planches dépendantes de ce grand ouvrage, et la suite ne tardera pas à paroître.

Le complément *de l'Atlas de Mornas*, ne sera délivré qu'au commencement de la nouvelle année.

L'édition de Pierre Corneille, par M. de Voltaire doit paroître aussi dans le même tems.

M. de Malsherbes n'a plus l'inspection de la librairie; M. de Sartines, lieutenant de police, est pour le remplacer. Les catins, les filous, les auteurs, seront également de son district.

Messieurs Marmontel et Thomas sont en concurrence pour une place vacante à l'Académie-Française. On croit que ce dernier l'emportera.

Je suis, etc.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1763, 27 novembre.

Réponse à la précédente.

J'ai reçu votre lettre une heure après vous avoir écrit ma dernière, mon cher Favart. Je ne trouve rien de moins raisonné que le parti qu'on vient de prendre sur les sujets attachés au théâtre; si l'on a eu en vue d'arrêter les sujets à talens, il falloit s'y prendre d'une façon qui n'empêchât pas qu'il s'en forme. Il ne faut donc pas leur ôter l'émulation qui en est le principe et le premier fondement. En effet, comment veut-on que des particuliers qui ne prennent la comédie ou la danse que dans l'esprit de se faire un état, et une espèce de petite fortune, l'embrassent, et le continuent quand ils sont privés de l'espérance de l'un et l'autre avantage ? Cela n'est pas naturel; il arrivera donc, si cette ordonnance du roi subsiste quelque tems, ce que j'ai peine à croire, que tous les sujets qui auront un peu de mérite, n'étant pas payés ce qu'ils valent en France, et surtout à Paris, chercheront à faire un autre métier; et au lieu que l'esprit de l'ordonnance puisse procurer des talens aux théâtres de Paris, il les en écartera. Par exem-

ple, vous me dites qu'aucune personne ne pourra s'engager avec aucun directeur de province, ni dans le pays étranger, sans la permission des personnes qui dirigent à Paris. Comment voulez-vous que moi, qui voudrois engager Mademoiselle N. N., que je ne connois pas, et dont j'ignore le mérite, je puisse aller avant de traiter avec elle, solliciter la permission de l'engager? Tout bien considéré, je vous répète que si l'ordonnance subsiste, loin qu'elle donne lieu à la naissance des talens, elle les anéantira au contraire.

Il en est de même de l'école que l'on se propose d'établir. Ce projet ne peut avoir lieu qu'en donnant de quoi vivre aux écoliers; n'étant pas naturel qu'un père fasse son fils apprentif comédien, quand il sera obligé de le nourrir, de l'entretenir, etc., surtout dans l'incertitude de savoir, si au bout de l'apprentissage, le fils, ou la fille réussiront ou non. Vous en pouvez juger par le peu de sujets qui sortent de votre Académie de Musique qui, depuis qu'elle existe, n'en a pas fourni quatre. Croyez-moi, mon cher Favart, ces sortes d'établissemens ne peuvent exister, et ne sauroient procurer un bon effet, quand ils n'auront pas la finance pour base.

Que le Roi augmente les appointemens, il n'y aura pas un sujet qui ne reste volontiers à Paris, lorsqu'on lui donnera de quoi vivre. Les charmes de ce pays-là, leur font encore préférer leur patrie avec un tiers de moins, à un

sort brillant ailleurs. N'est-il pas ridicule que l'on laisse imprimer, que l'Opéra de Paris ne pouvant pas payer le sieur Vestris, et celui-ci n'étant pas d'humeur à vivre en France, on est obligé de se contenter d'un figurant qui le double dans les quatre meilleurs mois de l'année (ceux d'hiver), tandis qu'un petit prince d'Allemagne lui donne de quoi subsister à Paris dans les mois d'été, pour s'y faire applaudir? Je conclus donc que l'ordonnance et le projet sont deux objets chimériques, et qui n'auront point d'exécution. Je compte si fort sur ma façon de penser à cet égard, que je ne désespère pas même que l'on ne nous laisse Mademoiselle Beaupré, quoiqu'elle ait, comme vous le dites fort bien, été un des premiers motifs de l'ordonnance. J'attends votre réponse à son égard, avec des éclaircissemens sur ce que nous devons faire pour avoir, si elle nous manque, un second rôle en homme et un en femme. Dites-moi quelles démarches il faudra faire pour contracter avec ceux que nous pourrons déterrer, et s'il faudra demander une permission de les engager. Comme vraisemblablement on rendra l'ordonnance publique, je vous prie de me l'envoyer; ou sinon une copie exacte de tous les articles qu'elle contient, pour que nous puissions savoir à quoi nous en tenir.

Je m'en rapporte pour le surplus à ma dernière, et vous prie de me croire, mon cher Favart, tout à vous, Le Comte, etc.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1763, 2 novembre.

J'attends *la Fille Capitaine*, mise en trois actes par M. de la Ribardière. Je souhaite qu'il ait rempli mes vues, cela nous mettroit à portée de jouer bien des pièces dont notre théâtre est privé, parce qu'elles sont trop longues ou pas assez décentes pour être données devant nos jeunes princes et princesses.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 6 novembre.

Monseigneur,

M. Piller m'a remis, de votre part, deux exemplaires d'*Iphigénie en Tauride;* j'en fais mes remercîmens à Votre Excellence.

Je ne proposerois pas le sieur Billon, si je n'étois pas sûr qu'il fût en état de remplir le poste que l'on destinoit au sieur Félicini. Il y a très-peu de différence de l'un à l'autre, et les preuves que chacun d'eux a données de ses talens, laissent la supériorité indécise. Si le sieur Félicini est aujourd'hui en place, ce n'est point que l'on ait été mécontent du sieur Billon; mais c'est qu'il est nécessaire de varier les amusemens du public, et que le charme de la nouveauté est toujours un grand avantage. Quoique Billon soit jeune, il y a vingt ans qu'il est sous ses yeux; il a été mon premier danseur en Flandres, depuis élève du sieur de Hesse pour la composition des ballets, ensuite compositeur en chef à la Comédie Italienne; sa capacité est généralement connue, et le témoignage que j'en rends ne peut être suspect, parce que je n'ai jamais fait acception de personne aux

dépens de la vérité. Je souhaite que l'on trouve mieux que le sieur Billon.

La pièce que j'ai donnée à travailler à M. de la Ribardière est la *Fille Capitaine*. Je ne suis pas mécontent de son ouvrage, et je pense qu'avec les autres corrections que j'ai faites moi-même à cette pièce, elle pourra plaire au théâtre de Vienne, étant purgée des obscénités de style : j'ai eu soin, en même tems, de rendre le langage plus pur. Je fais copier cette pièce, et je l'enverrai dans quelques jours. Les autres, que Votre Excellence m'a indiquées, ne tarderont pas à la suivre.

Les nouvelles du jour sont les histoires de voleurs. Depuis la réforme des troupes, aucun citoyen, ou régnicole, ne serait en sûreté sans l'exacte vigilance de notre Police. Malgré la discipline, il arrive journellement des malheurs; tout petit politique que je suis, je crois que l'on y pourroit remédier. Il n'y a point de hameau si chétif, qui ne puisse nourrir et entretenir deux hommes pour sa sûreté; les villages, quatre au moins; les bourgs davantage, et les villes beaucoup plus, proportion gardée. Par un calcul facile, il est probable qu'en France, on pourroit entretenir, au moins, cinquante mille hommes, sans qu'il en coûtât une obole au roi. Il y a tant de couvents qui pourroient soutenir chacun vingt cavaliers, sans que la portion monacale en fût plus mince! Par ce moyen, les routes seroient sûres en tems de paix, et l'on auroit, en tems de guerre,

cinquante mille hommes de plus, au premier coup de tambour.

Dans le seul village de Belleville, où je loue une maison, à un quart de lieue de Paris, on a arrêté, au fond des carrières, seize voleurs qui s'y retiroient la nuit; ils attaquoient en plein jour, et avoient des relations avec plusieurs garnemens des villages circonvoisins. Un bourgeois de Paris, avec sa femme et sa fille, furent presque dépouillés par deux de ces scélérats; les pauvres gens; trompés dans leur partie de plaisir, s'en retournoient tristement à Paris. Fatigués, ils entrent dans un fameux cabaret de leur connoissance, où ils demandent à se rafraîchir; à peine les a-t-on servis, qu'il paroît deux jeunes gens. Ah! s'écrie le bourgeois, voilà ceux qui nous ont volés! Quelle est, à ces mots, la surprise du maître du cabaret, en voyant son fils et celui d'un voisin! Malheureusement pour le père, mais heureusement pour l'humanité, il y avoit à une autre table deux archers de la maréchaussée qui s'emparèrent d'abord des coupables.

Une autre histoire plus singulière, est celle d'un cul-de-jatte, mendiant, connu de tout Paris. Cet homme donnoit l'eau bénite, le matin, à l'église de Notre-Dame, notre cathédrale, ensuite il parcouroit la ville, et les environs à l'aide de deux chevalets, qu'il empoignoit avec beaucoup de force, de promptitude et d'habileté : ce coquin a une face de quatorze pouces, au moins, de cir-

conférence ; il est gras à proportion, et à juger par son tronçon, il auroit près de six pieds, s'il n'étoit pas mutilé. A son embonpoint, sa rougeur, sa vigueur, il est aisé de connoître qu'il étoit nourri en bonne maison, c'est-à-dire maison de chanoine ; rien ne lui manquoit pour être heureux, que d'être honnête homme. Il y a quelques jours que sur la route de Saint-Denis, il demanda l'aumône à une femme qui passoit ; elle lui jeta une pièce de douze sous, il la pria de la lui ramasser, attendu l'impuissance qu'il affectoit. Tandis que la bonne femme se baisse, il s'approche, lui décharge un coup de maillet sur la tête, et voyant qu'elle n'est pas morte, lui coupe le cou, et la vole. Cette action est apperçue, on saisit le cul-de-jatte, que l'on mène en prison ; il a avoué qu'il y a vingt ans qu'il fait un pareil métier. Cet effronté marouffie en plaisante ; il dit qu'il ne peut jamais être rompu qu'à moitié, et qu'il défie le bourreau de lui casser les jambes.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 9 novembre.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu hier au soir, dimanche, 8 novembre, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je viens d'envoyer chercher M. de la Ribardière; je lui ai remis ce qui le concernoit. J'ai fait ce qui m'a été possible pour l'engager à partir au commencement du carême prochain; il m'a répondu qu'il ne pouvoit se mettre en route que quinze jours après; il travaille à mettre en état les deux comédies dont j'ai parlé à Votre Excellence. Je viens d'écrire à Mademoiselle Hoyer, à Dunkerque, conformément à vos ordres; j'attends une réponse décisive, que je vous ferai parvenir sur-le-champ.

Mademoiselle Guimard, première danseuse de la Comédie Française, que j'ai proposée plusieurs fois à Votre Excellence, est, selon mon sentiment, la seule qui puisse remplacer actuellement Mademoiselle Leclerc; si vous jugez à-propos, Monseigneur, que je lui parle à ce sujet, j'entamerai la négociation.

Le sieur Félicini, danseur italien, et maître de ballets de la Comédie Italienne, vient de faire une escapade; il est parti sans prendre congé. C'est une perte pour ce théâtre: c'est un jeune homme plein de feu, qui a beaucoup d'imagination pour les ballets, et qui les fait exécuter avec précision dans le goût de Noverre; il est aussi fort bon danseur, et surtout pour les pantomimes galantes et bouffonnes : on dit qu'il s'est engagé dans la troupe de Bruxelles.

J'ai bien pensé que Votre Excellence écriroit directement à M. de Voltaire, pour la souscription du *Corneille;* les deux exemplaires que j'ai retenus sont pour moi.

Le recueil de mes opéras-comiques et autres pièces, n'est point encore imprimé; le libraire fait graver plusieurs planches pour donner de la valeur à cette collection, qui a grand besoin de ces secours étrangers. Boucher, Cochin, Hesen et Gravelot, en ont fait les dessins; le premier exemplaire sera pour Votre Excellence. J'enverrai, par la première occasion, le *Peintre amoureux*, l'*Isle des Fous*, les partitions de *Georget et Georgette*, et celles du *Diable à quatre*, nouvellement gravées.

Ne vous étonnez pas, Monseigneur, si vous voyez dans toute mes lettres un caractère d'écriture différent. Je suis aveugle ou peu s'en faut; j'emploie la première main qui veut me prêter un

secours fidèle : cette infirmité, à ce que l'on m'assure, ne sera pas durable. Quoi qu'il en soit, mon cœur et mon esprit verront toujours clair, lorsqu'il s'agira d'exécuter vos ordres, et de vous prouver que je suis, avec le zèle le plus ardent et le plus profond respect, etc.

M. le Comte Durazzo à M. Favart.

1763, 19 novembre.

J'ai reçu vos deux lettres du 31 du passé et du 6 présent, mon cher Favart. Je crois que vous avez bien fait d'écrire à M. le duc de Duras; cela vous mettra, comme vous dites, en règle vis-à-vis de lui: pour moi, je m'en tiens à notre ambassadeur, qui me rassure sur ce point.

Je vous remercie des nouvelles théâtrales, littéraires et politiques. Pour nous, nous venons de donner *le Roi et le Fermier*, qui est à sa dixième représentation; jamais opéra-comique n'a eu plus de succès en ce pays-ci. J'en conçois aisément la raison; c'est qu'ici on ne veut ni du trop tendre, ni du trop amoureux, et encore moins du trop bas. Le *Roi et le Fermier* étoit précisément dans l'entre-deux, ni bas ni trop tendre. On a saisi avec avidité les maximes qui y sont répandues çà et là; son style simple et quelquefois élevé a fait beaucoup d'effet. Il en a été de même de *Dupuis et Desronais* et de votre *Anglois à Bordeaux*, qui ont fait beaucoup de plaisir. Toutes les pièces qui seront dans ce genre réussiront toujours beaucoup ici, quoique moins connues peut-être. C'est pourquoi je voudrois en trouver du même calibre

pour amuser nos souverains. Je viens de faire arranger, par exemple, les *Pélerins de la Mecque*, de feu M. Le Sage. J'en ai fait supprimer le licencieux, et n'en ai conservé que le noble, et le comique qui a pu s'y allier; je ne doute pas que ce poème, arrangé de cette sorte au goût actuel de la nation, ne fasse son effet, surtout étant appuyé d'une musique de la composition du sieur Gluck, homme sans contredit unique dans son genre. Je voudrois que les pièces que vous ferez accommoder fussent traitées dans cet esprit. Je crois vous avoir fait part déjà de mes idées à ce sujet dans mes précédentes; mais je ne me lasse pas de vous les renouveler par l'envie que j'aurais qu'elles pussent avoir leur effet. J'ai reçu une lettre de M. Billon et une autre de M. de la Ribardière. Je leur répondrai la semaine prochaine, et je vous enverrai les lettres. Adieu, mon cher Favart; dites-moi à quoi nous en sommes pour la gravure de l'Orphée?

Je suis, etc.

Le Comte de Durazzo.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 22 novembre.

MONSEIGNEUR,

L'ordonnance au sujet des comédiens n'est point inprimée, et vraisemblablement ne le sera point : ce sont des ordres verbaux donnés aux intendants des Menus, ordres qui n'auront pas tout l'effet que l'on s'est proposé, comme l'a très-bien remarqué Votre Excellence. Rien n'est plus juste que ses réflexions à ce sujet, nous en avons déjà une preuve. Le sieur d'Auberville vient de partir pour l'Angleterre, où il trouve 8,000 liv. à gagner pour la saison, outre un bénéfice ; il a écrit aux directeurs de l'Opéra-Comique une lettre à cheval. Si cet exemple est suivi, l'Académie de Musique, qui n'a pas trop de bons sujets, en sera totalement dépourvue, si l'on n'y met ordre.

Il n'est pas encore bien sûr que mademoiselle Beaupré aille à Vienne. M. l'ambassadeur m'a envoyé chercher pour me dire qu'il y avoit une nouvelle difficulté, et qu'il alloit travailler à la lever. Je l'ai supplié de vouloir bien me dispenser d'agir en cette affaire pour m'épargner des chagrins qu'il me seroit impossible

d'éviter. L'envie et la calomnie ont tâché de persuader que j'avois des intérêts particuliers pour envoyer mademoiselle Beaupré à Vienne; leur malignité a répandu des bruits dans le public, dont ma femme seroit encore plus la victime que moi, si je n'apportois le plus grand soin à me justifier, et si Monseigneur le comte de Staremberg ne prenoit lui-même ma défense hautement. Son Excellence a soupé la semaine dernière avec M. le duc de Duras; elle vous informera elle-même de ce qui aura été arrêté. Si mademoiselle Beaupré manquoit à Vienne, ce seroit une perte difficile à réparer. Il n'en seroit pas de même de son frère. Le rapport que l'on me fait journellement de ses talens, ne lui est guère favorable.

J'ai examiné avec plus d'attention l'ouvrage de M. de la Ribardière. Il y a encore à y travailler; mais ce ne sera que l'affaire d'un jour ou deux.

La Comédie Française vient de donner une tragédie nouvelle intitulée *le comte de Warvick*; j'en envoie l'extrait, avec l'*Instruction pastorale* par M. de Voltaire.

Les comédiens Italiens ont donné consécutivement trois nouveautés. L'une est une pièce intitulée *Suite des amours d'Arlequin et de Camille*; les autres sont deux intermèdes. Le premier a pour titre : *Zélie et Lindor*, paroles de M. Pelletier, musique de M. Rigade. Le second est le *Rendez-vous*, dont la musique est

de M. Duni. Les efforts des deux musiciens, à qui les connoisseurs rendent justice, n'ont pu faire excuser la foiblesse de leurs poètes.

Le malheureux Bibiena (*) a été pendu en effigie la semaine dernière.

Il règne ici une mortalité sur les chiens. Une personne qui en avoit vingt-deux pour la chasse n'en a pu réchapper que huit. C'est une maladie qui commence par une fluxion dans la tête, et se répand ensuite par tout le corps; ce qui les fait créver en peu de jours.

Il y a beaucoup de nouvelles politiques; mais elles ne sont pas de ma compétence.

Je suis, etc.

(*) Bibiena (Jean), Italien, étoit connu par quelques romans français, et par une pièce de théâtre, intitulée: *la Nouvelle Italie*.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 1er décembre.

MONSEIGNEUR,

J'ai remis à M. Piller la *Fille capitaine*, réduite en trois actes. Cet ouvrage a été refondu trois fois sur mes observations; je l'ai revu avec soin; je crois que nous avons rendu le sujet (ce que l'on appèle la fable) beaucoup plus vraisemblable, au moyen de quelques additions très-courtes qui servent à préparer les incidens. L'action est plus rapide, le dialogue plus serré, la marche plus régulière; les unités sont observées; on l'a purgé, autant que l'on a pu, des obscénités qui divertissoient du tems de Monfleuri, et qui révoltent à présent. Je vous prie, Monseigneur, de mettre cette pièce au théâtre le plus tôt qu'il sera possible, afin que nous puissions juger, par cet essai, si nous pouvons continuer à corriger les pièces de ce genre. M. de la Ribardière, me paroît très-propre à cette espèce de travail; il connoît son théâtre, et, dirigé surtout par vos lumières, je suis persuadé qu'il remplira votre objet.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le *comte de Warvick* a toujours le plus grand

succès ; son auteur, M. de la Harpe, a envoyé cette tragédie à M. de Voltaire, qui, après l'avoir lue, a dit : « ce jeune poète aura bien » des chagrins et des ennemis, car il a des » talens. » Cette malheureuse prédiction est le plus grand éloge.

Les Italiens viennent de donner la première et dernière représentation de l'*Heureux Événement*, comédie en vers, en trois actes. Cet événement n'a été heureux que pour les ennemis de l'auteur. On l'attribue à M. de Montbaron, célèbre marchand de bois ; quelques-uns la croient de M. Le Blanc, auteur de *la Mort de Socrate*, et plusieurs autres, de M. le Bret. Cette pièce n'est tombée que par le vice du fond, car les détails sont autant agréables que décens, et l'on n'a rien à reprocher à la versification.

Mademoiselle Tognosi a débuté par le rôle de *la Virtuose* dans la comédie italienne des *Amours d'Arlequin et de Camille*. Cette actrice et cantatrice a fait plaisir.

M. de Marmontel a été proclamé pour l'Académie Française. Le jour même de sa nomination, le roi demanda à M. de Bussi si c'étoit Marmontel qu'on avoit élû. Sire, je n'en sais rien, répondit le prélat. Marmontel ne m'a pas fait sa visite. Ah ! répliqua le roi avec un sourire, il ignore apparemment que vous êtes de l'Académie.

Le poète Roi, chevalier de l'ordre de Saint-

Michel, vient de mourir. Le cordon sera donné à Rameau.

L'abbé Prévôt, auteur du *Doyen de Killerine*, de *Manon l'Escaut*, etc. etc., a été trouvé mort dans les allées de Chantilly.

On a trouvé un remède à la maladie épidémique des chiens ; il consiste à leur faire prendre de l'émétique, et ensuite à leur donner du miel dans du lait. Cette maladie attaque aussi les chevaux ; mais elle n'est pas si générale.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence *le Comte de Warwick*, *les Lettres de milady Montageste*, et *l'éloge de Sully* par mademoiselle Mazarelli ; discours qui auroit remporté le prix si M. Thomas n'avoit pas concouru.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 21 décembre.

Monseigneur,

Quand on forme à chaque instant des voeux pour la prospérité de Votre Excellence, il est inutile de suivre un usage trivial, pour dire que l'on fait des souhaits. Mon cœur n'a rien de périodique, et je trouve qu'il est ridicule d'attendre le solstice d'hiver pour ramener annuellement toujours à ce même point le cercle ennuyeux des fadeurs. Je suis persuadé, Monseigneur, que vous ne me faites point l'injustice de douter de mon respectueux attachement : ainsi j'abrège les nouvelles protestations; elles rempliroient vingt pages s'il falloit que j'exprimasse les sentimens de ma parfaite reconnoissance, de mon entier dévouement, etc. etc.

Il m'est bien douloureux d'avoir des complimens de condoléance à faire sur la mort de l'archiduchesse; elle est regrettée universellement : c'est un deuil de cour que tout le monde partage.

Le sieur Lombard a débuté hier à la comédie Italienne par le rôle d'amoureux dans *On ne s'avise jamais de tout.* Ou a beaucoup applaudi

sa voix ; il a paru qu'il n'étoit pas encore bien au fait du dialogue ; on n'en a pu guère juger, il trembloit trop pour être bien à l'action.

On a joué aujourd'hui une nouvelle comédie de notre Goldoni, elle a pour titre : *les Inquiétudes de Camille*. Elle est parfaitement intriguée ; le comique et le pathétique y sont mêlés avec tant d'art, que l'on passe perpétuellement du rire aux pleurs, sans trouver un instant de vide. Tous nos auteurs sont contraints d'avouer que depuis Molière, il n'y a pas eu de génie semblable ; c'est l'homme le plus rare que l'on connoisse, et qui fait le plus grand honneur à l'Italie.

M. de Marmontel sera reçu jeudi prochain à l'Académie. Fréron est sorti de sa cage, où il avoit été mis pour avoir maladroitement inséré dans une de ses feuilles le récit d'un acte d'humanité très-louable, mais qui sembloit faire reproche à notre nation, qui s'est toujours piquée de sentimens généreux.

J'ai annoncé à Votre Excellence la mort du poète Roi ; cet auteur avoit du talent ; mais il n'est regretté de personne. Son esprit satirique l'avoit rendu odieux. Tout le monde se souvient de son *Coche*, petite pièce de vers allégorique qu'il fit contre l'Académie. Cette imprudence l'empêcha d'y être reçu. Le roi l'honora du cordon de Saint-Michel ; il en étoit si glorieux, qu'il alloit dans toutes les promenades pour le

montrer à tous ceux qu'il rencontroit. Messieurs, Messieurs, disoit-il, voici le cordon de Saint-Michel; c'est la critique de l'Académie, voici le cordon. Quelqu'un lui répondit flegmatiquement un jour : M. Roi, ce n'est pas encore ce que vous méritez. Je crois vous avoir dit, Monseigneur, que M. de Moncrif donnait un soir des coups de bâton au poète Roi, pour le punir de certaines épigrammes; celui-ci, qui n'était pas le plus fort, lui dit : Ah ! Moncrif, Moncrif, mon ami, toi qui as fait l'*Histoire des Chats*, fais patte de velours.

Suivant une lettre adressée à M. l'ambassadeur, la dame Dugazon, qui est actuellement à Stuttgard, se propose, pour l'année prochaine, avec toute sa famille; savoir : son mari pour les comiques marqués; son fils, âgé de seize ans, pour les seconds comiques; sa fille pour les premières soubrettes, et elle-même pour les caractères, les reines, et les troisièmes rôles en cas de besoin. Je pense que ces emplois sont trop bien remplis à Vienne pour songer à les faire exercer par d'autres sujets. Ainsi je vais remercier la dame Dugazon.

Il m'est tombé entre les mains un petit poème manuscrit de M. de Voltaire; je l'ai fait copier à la hâte; à quelques longueurs près, vous trouverez cet ouvrage un des plus agréables que l'auteur ait faits dans ce genre. J'y joins la lettre à M. de la Harpe; j'envoye en même-temps un

Tableau historique des dix Cercles de l'Allemagne ; les ariettes du *Rendez-vous ;* un *Avis au Public* de M. Gui de Mornas, auteur de l'Atlas historique, pour lequel nous avons souscrit et *l'Inventaire du pont Saint-Michel,* petite pièce en un acte.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1763, 29 décembre.

Monseigneur,

Tous nos plus habiles connoisseurs en musique, à qui j'ai montré l'*Orphée*, pensent avec justice que c'est un ouvrage qui fait époque, qui passera à la postérité ; je ne veux donc rien épargner pour en rendre l'exécution parfaite ; que Monseigneur m'envoie ce qu'il faut mettre à la tête de cet opéra, ou qu'il me permette de faire remplir son idée par un de nos plus habiles artistes français ; je ne méprise point ceux de l'Allemagne, mais je suis persuadé que l'on sera content des nôtres.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

J'ai assisté, jeudi dernier, à la réception de M. de Marmontel à l'Académie Française. Son discours a reçu des applaudissemens généraux ; il a trouvé le moyen de faire naître des fleurs, dans un terrein ingrat et stérile, à force d'être battu et rebattu. L'endroit où il présente les gens de lettres comme les appréciateurs et les dispensateurs de la réputation des rois, a enlevé tous les suffrages, parce que tout le monde en a

senti la vérité. La réponse à ce discours a été comme toutes les autres, c'est-à-dire, qu'elle ne servoit que d'ombre à la harangue du récipiendaire.

Cependant, au milieu de ce clair-obscur, on a remarqué des traits lumineux; je n'en citerai qu'un. M. le président, faisant l'éloge de feu M. de Bougainville, disoit : L'académicien que nous regrettons joignoit aux qualités de traducteur, d'orateur et de prosateur, tous les talens d'un bon poète (Jusqu'à lors on ne s'en étoit pas douté); mais il ne lisoit ses vers à personne, et c'est en cela seulement qu'il n'étoit pas poète.

M. Marmontel a lu ensuite un poème, qui a pour titre : *La grandeur et les foiblesses de l'esprit humain*. Il nous y a présenté la philosophie couronnée de roses. Descartes, Newton, Loke, Pope, lui ont remis entre les mains une trompette sublime, dont il a tiré les sons les plus majestueux. Plusieurs critiques ont trouvé qu'à la fin ils s'affoiblissoient. Le poème se termine ainsi :

C'est un bien que la goutte,
Disoit un sage, et ce sage étoit fou.

M. Hume, célèbre auteur anglois, nous a fait l'honneur de venir en France : il est admis dans toutes nos plus brillantes sociétés. Il y a quelques jours que madame de Puisieux, non pas celle qui a fait *les Caractères*, mais une de ses

parentes, qui n'a pas moins de droits à l'interdiction, fit venir chez elle le savant Anglois. Imaginez-vous un grand homme massif, dont le large menton s'abaisse tristement sur l'estomac, dont les yeux, ombragés de sourcils, examinent sans paroître regarder. Imaginez-vous enfin un observateur silencieux dans le salon d'une de nos petites maîtresses. Madame de Puisieux, pour soutenir la réputation française, s'épuisoit en jolies phrases, en légèretés agréables : elle rassembloit toutes les puissances de son âme et de son esprit. M. Hume ne l'interrompoit point; et après qu'elle fut lasse de pérorer, il lui dit, en se levant : « Madame, je crois que vous » beaucoup d'esprit » et se retira.

Cette scène peut faire pendant à celle de milord Rosbiffe, dans *le Français à Londres*. J'en dirai davantage dans ma prochaine lettre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 2 janvier.

Monseigneur,

Votre Excellence me demande un second rôle en homme; j'en ai trouvé un très-bon et à grand marché. C'est un jeune homme bien éduqué, d'une figure agréable, et qui possède son art, quoiqu'il n'ait encore paru sur aucun de nos théâtres publics. C'est M. de la Ribardière qui me l'a présenté, comme un sujet de grande espérance; et d'après l'examen que j'ai fait du talent de ce jeune acteur, je me crois obligé de le proposer; mais il y a un inconvénient, c'est qu'il ne chante point. J'en trouve quelques autres qui chantent, mais qui ne jouent pas. Comment ferons-nous? Nous serons réduits à en prendre deux pour un. Les bons sujets qui réunissent le talent du chant et de la comédie sont très-rares, et tous sont à présent engagés. En attendant que je découvre un nouveau phénomène, je demande à Votre Excellence s'il faut que je préfère l'acteur qui joue et ne chante pas, ou s'il faut prendre, par épargne, un sujet médiocre, qui ait imparfaitement ces deux facultés.

Je compte que l'opéra d'*Orphée* sera mis au jour à la fin de ce mois, ou au commencement de février, et que les amateurs de cet opéra, qui en ont des copies manuscrites, seront encore plus aises d'en posséder la gravure. Nos soins ne seront pas épargnés pour mettre cet ouvrage dans sa perfection. Les opéras de Lulli, de Rameau, et de tous nos meilleurs compositeurs, en paroissant deux ans après les représentations, n'en ont pas moins ici de débit; et la musique de M. Gluck, qui doit passer à la postérité, n'aura pas un moindre avantage.

Un de nos plus excellens artistes s'est chargé de dessiner le frontispice selon l'intention de Votre Excellence, et l'exécution du graveur y répondra. Le total montera peut-être aux environs de deux milles livres; les exemplaires seront vendus quinze livres. En prenant cent exemplaires à ce prix, c'est encore une diminution de quinze cents livres. On seroit bien malheureux si l'on ne trouvoit pas à remplir le reste. Lorsque Votre Excellence sera fournie, je ferai annoncer cette édition dans les papiers publics et dans les journaux étrangers; je ne vous demande, Monseigneur, que de pouvoir disposer de six exemplaires; savoir, un pour Philidor, un pour Sodi, un pour moi, que je vous prie de m'accorder; et le reste pour les journalistes qui seroient dans le cas d'en exiger. Outre cela, il y a environ douze exemplaires de droit, tant pour la chan-

cellerie, que pour la bibliothèque du roi, la police, le censeur et la chambre syndicale des libraires. J'affirme à Son Excellence que tous les autres exemplaires qui paroîtront ne seront qu'à son profit, par les soins que j'aurai de les parapher moi-même, ou de les faire parapher par tel autre que vous jugerez à propos. Les graveurs n'entreprendront point la vente; mais j'espère que parmi nos marchands de musique, il s'en trouvera plusieurs qui se chargeront avec grand plaisir du restant des exemplaires, ce qui suppléera à tous les frais. Je ne ferai tirer qu'à fur et mesure, et je rendrai tous les mois un compte exact de ce qui en aura été débité.

La Comédie Française devoit donner, cette semaine, une comédie nouvelle, de M. Bret, intitulée *la Confiance trahie*. Comme cette comédie n'étoit pas favorable aux financiers, les fermiers-généraux ont fait une députation au lieutenant de police; et sur les remontrances de nos publicains, le magistrat a empêché que la pièce fût représentée. Les comédiens se sont vengés, en donnant *Turcaret*, au lieu de la pièce que l'on attendoit.

Les Comédiens Italiens ont joué aujourd'hui, pour la première fois, *le Sorcier*, pièce en deux actes, en prose et ariettes. La musique est de Philidor, les paroles du jeune Poinsinet. Cet ouvrage a été reçu avec enthousiasme : on a demandé l'auteur, chose qui ne s'étoit point encore

pratiquée au théâtre Italien. L'auteur ! l'auteur ! à ce mot, universellement répété, Poinsinet, qui pensoit que c'étoit lui qu'on demandoit, s'est hâté de se présenter. Le public étoit en silence; mais Philidor, qui a paru l'instant d'après, a été comblé d'applaudissemens; l'auteur du poëme les a partagés, et s'en est attribué la moitié pour le moins. L'extrait de cette pièce fournira un article pour l'ordinaire prochain.

Je suis, etc.

Envoi du 2 Janvier 1764.

L'engagement de M. de la Ribardière, avec un extrait de la pièce de M. Goldoni, intitulée: *les Inquiétudes de Camille.*

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 4 janvier.

MONSEIGNEUR,

Notre sénat tragi-comique, qui juge en dernier ressort, et en souverain, de toutes les causes relatives au Théâtre, a rendu, en notre faveur, un arrêt qui condamne le sieur Guerin. La pièce authentique est ci-jointe *.

Monseigneur, pour peu que l'édition d'Orphée vous inquiète, je me chargerai volontiers, à mes risques, périls et fortune, de tous les frais, après que vous aurez pris cent exemplaires à quinze livres pièce, déduction faite de la remise qui est de trois livres, car chaque exemplaire sera délivré au public sur le pied de dix-huit livres, et ce sera un prix très-raisonnable, attendu que rien n'est épargné pour donner à cet ouvrage tout le lustre qu'il mérite. Ce sont, il est vrai, des accessoires dont l'auteur pourroit se passer, mais vous connoissez notre public; un frontispice

(1) Le sieur Guerin étoit en contestation avec M. Favart, et demandoit des dédommagemens pour la rupture d'un engagement que la cour de Vienne n'avoit pas ratifié. (Note des Éditeurs.)

agréable, une belle vignette, un caractère net, un papier choisi, sont pour lui des objets intéressans, et j'ai tâché de le servir selon son goût.

M. Monnet Dujac, élève de M. Vanloo, est chargé de faire le dessin du frontispice, qui sera exécuté par M. le Mire; en nommant ces deux artistes, c'est faire l'éloge de l'art. M. Monnet a pensé comme Votre Excellence; des trois objets proposés, il a choisi le dernier, c'est en effet le plus intéressant.

J'ai remis chez Monseigneur l'ambassadeur, la dernière fourniture de l'Atlas qui remplit l'engagement de M. de Mornas; mais il y aura une suite pour laquelle on a ouvert une nouvelle souscription, le prix est d'un louis, je me suis fait inscrire pour Votre Excellence. Je souhaite que nous ayions encore plusieurs souscriptions pareilles, car nous avons encore beaucoup de chemin à faire dans la géographie, et ce sera un bon marché si l'auteur du nouvel Atlas nous fait part de quelques découvertes.

On assure que l'édition du Corneille de M. de Voltaire paroîtra dans le courant du présent mois; j'en ai vu les planches qui sont de toute beauté.

Il y a une suite de la Pucelle en trois chants, manuscrite; elle n'est point de Voltaire, mais on en dit du bien. La curiosité est piquée de savoir comment on aura pu assortir ce supplément à l'ouvrage d'un auteur qu'il ne paroît

guère possible d'imiter. Ce rare manuscrit me sera confié demain pour un jour sous le sceau de la confession; je n'aurai que le tems d'en faire l'extrait, et de choisir les meilleurs vers, et les plus mauvais, pour donner une idée du talent de l'auteur qui pourroit être celui du Balai, et du nouvel Arretin.

Je suis, ect.

P. S. Je félicite Votre Excellence de l'acquisition qu'elle a faite de notre divin Goldoni. Nous nous voyons très-souvent. Il est d'une petite société de gens de lettres, dont il fait l'ornement; c'est un génie intarissable, et qui produit souvent du nouveau. J'ose assurer que Vienne ne sera pas moins contente de ses productions que Venise et Paris.

M. Goldoni, avec tous les titres qui pourroient prétendre à l'orgueil, est d'une modestie si simple que l'on seroit tenté de croire qu'il ne connoît pas ce qu'il vaut. Cette rare simplicité fait autant l'éloge de ses moeurs que de ses talens.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1764, 18 janvier.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Favart, avec l'engagement de M. de la Ribardière, qui est à merveille. Outre ce qui regarde l'homme de lettres, ayant bonne volonté pour le théâtre, il pourra jouer encore des Raisonneurs et des Confidens dans la tragédie, dans lesquels il ne faut que du débit, et qui par là me paroissent convenir à un homme d'esprit.

M. Piller recevra, par M. de Verzure, trois mille livres de France, dont une partie servira au voyage et aux avances de M. de la Ribardière, et le surplus ira à-compte des dépenses de la gravure de l'Orphée.

Puisque cette gravure ne peut être parachevée avant le commencement de février, je suis d'avis que vous n'en fassiez point tirer d'exemplaire au net avant que je vous le dise, parce que je suis bien aise que M. Gluck, qui doit être à Paris vers la fin dudit mois de février, revoie lui-même l'ouvrage. En même-tems je vous manderai tout le reste qui a rapport à ceci, je ne désespère pas même de pouvoir vous le dire de bouche, puisque si j'en ai le tems je ferai peut-

être une course jusqu'à Paris à l'occasion du couronnement du roi des Romains, qui doit se faire à Francfort où ma charge m'oblige de suivre la cour.

L'incertitude dans laquelle je suis pour cela, m'oblige de remettre à la semaine prochaine le surplus de la réponse de votre lettre. Je suis, en attendant, avec toute l'estime et l'amitié possible, mon cher Favart,

Votre, etc.,

Le Comte de Durazzo.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 31 janvier.

Monseigneur,

Je me conformerai à votre dernière lettre; je ne ferai point tirer les exemplaires de l'Orphée sans que M. Gluck les ait vus; vous m'annoncez son arrivée à Paris, c'est une nouvelle pour moi très-agréable, mais la plus intéressante est l'espoir d'y voir Votre Excellence.

Je suis plus embarrassé que jamais pour la découverte d'un acteur en état de jouer les deuxièmes rôles dans le tragique, le comique, et les premiers dans les opéras-comiques du nouveau genre. Comme il ne faut à Vienne rien de médiocre, c'est en vérité la pierre philosophale; la déclamation nuit au chant, comme le chant nuit à la déclamation, et s'il se trouve dans toute l'étendue de notre France, même de l'Europe, quatre ou cinq sujets à deux mains, c'est, pour ainsi dire, un miracle, et on ne peut trop les payer.

Je fais faire à l'Orphée un frontispice de toute la hauteur de la page, afin de donner plus de grandeur, de noblesse et d'expression aux figures, et plus de liberté pour les accessoires.

Je n'ai point confondu le titre de l'Opéra dans cette planche, parce que l'estampe, qui deviendra, par le burin de M. Mire, un morceau précieux de gravure, pourra se détacher et s'encadrer séparément; il m'a paru suffisant de mettre au bas, *Euridice, amor ti rende*. Le dessin est de M. Monnet, connu pour un des meilleurs élèves de M. Vanloo.

On a remis au théâtre Français la comédie de *Dupuis et Desronais*, qui n'a pas eu à la reprise le même succès que dans sa nouveauté. On a remis aussi *Blanche et Guiscard*, tragédie de M. Saurin, laquelle ne réussit que foiblement. On a donné sur le même Théâtre une comédie de M. de Bret; j'en ferai l'analyse.

M. Collé vient de faire imprimer une comédie en un acte en prose, intitulée *la Veuve*, dont le sujet est tiré des Illustres Françaises. Il y a déjà quelque temps que cette pièce a été reçue par les comédiens; mais l'auteur doutant du succès de cet ouvrage par rapport au fond, a cru devoir pressentir le goût du public, en le faisant imprimer avant les représentations. Il y a des beautés dans cette pièce, des scènes parfaitement filées, une singularité de caractères qui intéressent; mais on y trouve des défauts : le personnage du Commandeur est postiche, et ne sert à rien; le rôle de la soubrette n'est guère plus nécessaire, elle ne paroît que pour dégrader sa maîtresse, et la faire soupçonner d'in-

décence. Si l'on retranchoit ces deux inutilités, on pourroit faire une comédie agréable. Je ne sais quel parti prendra M. Collé; mais il est trop docile aux jugemens du public pour donner son ouvrage dans l'état où il est maintenant. Je crains que par modestie il ne se juge trop sévèrement lui-même, et ne nous prive de sa comédie qui auroit sûrement du succès s'il y faisoit les changemens nécessaires. Je l'envoie à Votre Excellence.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 7 février.

MONSEIGNEUR,

J'ai trouvé un peintre machiniste qui a du talent, et qui a travaillé long-temps sous Servandoni. J'ai aussi découvert un tailleur, éléve de Renaudin; c'est un jeune homme d'environ trente ans, qui a roulé le monde, et qui est au fait de tout ce qui concerne sa profession. Pour les différens théâtres, ce tailleur, au rapport de Renaudin, est beaucoup supérieur à Génaer.

Je ne puis rien affirmer sur le mérite du premier violon que Mademoiselle Beaupré a proposé, ne l'ayant point entendu. Je lui marque que Votre Excellence doit arriver à Paris incessamment, ou M. Gluck, et qu'il est nécessaire qu'il s'y rende en même tems, afin que l'on puisse juger de ses talens.

J'ai deux jeunes premiers rôles en femmes à présenter à Votre Excellence, lorsqu'elle viendra à Paris, ainsi qu'un acteur chantant, et le comédien dont j'ai parlé pour les seconds rôles.

On travaille à force aux habits que Votre Excellence a commandés; on n'épargnera rien pour les rendre les plus riches, les plus brillans et les

plus élégans qu'il sera possible. Il y a tout lieu de croire qu'ils répondront à vos intentions, puisque c'est Renaudin que j'emploie; mais il n'abusera pas de sa célébrité pour nous faire payer plus cher, et j'aurai grande attention que tout se fasse avec économie, sans qu'il paroisse que l'on ait rien ménagé. Je commanderai les plumes à Lécuyer plumassier du roi; cet homme est un peu cher, mais il n'y a que lui pour l'intelligence et le goût. Les plumes seront envoyées dans une caisse à part. J'y joindrai une instruction qui enseignera à ceux qui les monteront sur les coiffures, la façon de les arranger, de les manier, et leur donner la tournure qui convient à chaque caractère. L'habit de Vénus sera garni en fleurs d'Italie; ces fleurs sont un peu chères à Paris, si on peut les avoir à Vienne à meilleur marché, ce seroit une épargne; en ce cas, je ne ferois point garnir ici l'habit, il suffiroit d'envoyer un dessin pour indiquer la manière de les placer. Je ferai, dans quelques jours, un plus long détail sur ces différens articles; j'y ajouterai des remarques sur votre costume.

J'ai parlé à M. Dorat, auteur de la tragédie de *Zulica*. Je l'ai comblé de joie, en lui apprenant que l'on avoit choisi sa tragédie pour être représentée au couronnement du roi des Romains. Je lui ai expliqué ce que Votre Excellence desiroit; il a d'abord saisi l'idée, je l'ai vu comme frappé d'un trait de lumière. Non seulement M. Dorat

changera sa catastrophe, mais il fera des corrections considérables dans son ouvrage, pour le rendre plus digne de paroître devant Leurs Augustes Majestés. Tout sera prêt pour le tems prescrit, et j'enverrai incessamment le Programme du Divertissement.

Grandval est rentré lundi dernier à la Comédie Française, par le rôle d'Alceste, dans le *Misantrope*, avec un applaudissement général ; on donnera jeudi prochain l'*Andrienne*, dans laquelle il jouera. Cette pièce sera remise avec le plus grand soin ; on a fait de nouveaux habits, et le costume grec sera observé exactement.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 6 avril.

MONSEIGNEUR,

M. Piller a informé Votre Excellence que Bernault faisait le diable pour ravoir la petite Châteauneuf; en effet, Bernault a si bien fait auprès de M. de Luxembourg, de M. de Saint-Florentin, et du lieutenant de Police, qu'il a obtenu un ordre pour la faire arrêter, ce qui a dû être exécuté la semaine dernière à Nanci; mais je n'ai point encore de nouvelles de cette affaire: M. Piller vous en fera un détail plus circonstancié.

Tout le tirage de l'opéra d'*Orphée* sera fini à la fin de la semaine, et je le ferai mettre en vente sitôt que j'aurai fait partir les exemplaires que m'a demandés Votre Excellence.

Nous avons vu, il y a quelques jours, aux Italiens, une débutante assez gentille, âgée de treize ans; elle a joué le même jour dans trois pièces, savoir : l'*Epreuve*, *Bastien et Bastienne*, et la *Fille mal gardée*. Le public s'est trop hâté de la trouver mauvaise; elle annonce du talent, mais comme elle n'a point réussi, je ne la ferai connoître que lorsque l'on aura parlé d'elle plus avantageusement.

Olympie n'a pas le plus brillant succès ; mais elle attire le plus grand concours de spectateurs : ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a dit que les chutes mêmes de Voltaire, effaçoient les triomphes de tous les auteurs tragiques de ce siècle.

L'Opéra ne désemplit point, depuis que l'on y entend la nouvelle haute-contre, M. le Gros ; on a fait à ce théâtre, en une représentation, 6,600 francs, indépendamment d'environ cinquante louis qui n'avoient pas encore été portés en compte. Madame de Pompadour est entièrement hors d'affaire ; elle a été samedi dernier à Versailles, où toute la cour s'est empressée de la féliciter. Nous allons être inondés de vers et de chansons pour sa convalescence. On a fait le couplet suivant, au moment de l'éclipse de soleil.

Air : *Marguerite est malade.*

Pompadour est malade,
Le soleil l'est aussi ;
Ce n'est qu'une passade,
Le ciel est éclairci.
Le bon Dieu qui seconde
Nos vœux et notre amour ;
Pour le bonheur du monde,
Nous a rendu le jour
Avec Pompadour.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 17 avril.

Monseigneur,

A présent que je ne regarde qu'à l'honneur de me rendre utile, sans intérêt, au théâtre de Vienne, je crois devoir annoncer à Votre Excellence, ou à son successeur, la découverte d'un bon sujet pour nos opéras-comiques français. C'est un jeune homme d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans, nommé Gontier de Clerval, comédien engagé pour Lille en Flandres; il sera libre dans un an, et si l'on en a besoin pour ce tems-là, on pourra lui écrire. Ce jeune homme, d'une très-jolie figure, a un concordant : il joue l'emploi de Cailleau, et peut remplir celui de notre Clairval. Il joue, en outre, les seconds petits-maîtres, et les troisièmes amoureux dans la comédie et la tragédie.

Quoique j'aye déjà annoncé partout que je ne me mêlois plus d'enrôler des sujets, ma maison n'en est pas moins un bureau d'adresse, et lorsque dans le nombre je trouverai quelqu'un qui méritera d'être proposé, je l'indiquerai tant que cela ne tirera point à conséquence.

Je sais un homme excellent pour faire des re-

crues de comédiens. Cet homme a été long-tems directeur de la troupe de Rosimond, tant à Versailles qu'à Rouen, Fontainebleau, Lyon, etc. Il a été aussi directeur en chef d'une troupe de comédiens, en Flandres. Je crois que moyennant quatre ou cinq cents livres, tout au plus, il se chargeroit volontiers de cette partie. Je le recommande, et avec d'autant plus de chaleur, qu'il est mon ennemi; mais cela ne m'empêche pas de lui rendre justice, et de reconnoître qu'il est parfaitement propre à cet emploi; sans cela je ne le proposerois pas.

Je suis, etc.

P. S. A l'égard des petites nouvelles et anecdotes, tant que j'en pourrai recueillir, je les enverrai à Votre Excellence. Je la prie, en échange, de vouloir bien engager M. l'abbé Cotellini, ou M. de la Ribardière, à me faire part de ce qu'il y aura d'intéressant à Vienne en toute espèce de littérature.

Je vous remercie, Monseigneur, des deux exemplaires d'*Enea et Ascanio*, que M. Piller m'a remis de votre part.

A. S. E. M. le Comte de Durazzo, Ambassadeur de la Cour de Vienne à Venise.

1764, 9 novembre.

Monseigneur,

C'est avec un saisissement de plaisir que j'ai reçu la lettre de Votre Excellence. Il couroit ici un bruit affreux qui m'avoit été confirmé par nombre de personnes. Enfin, vous existez, pour le bonheur de ceux qui vous connoissent, et j'ai repris moi-même une nouvelle existence, en me convainquant que tous ces bruits étoient faux, et en revoyant des caractères qui me seront toujours précieux. Je n'ai point mérité le reproche que Votre Excellence m'a fait de n'avoir pas répondu à l'avant-dernière lettre; j'ai satisfait à ce devoir, et très-volumineusement, car c'étoit une réponse de seize pages minutées, et j'en espérois une autre, avec d'autant plus de raison, que je parlois de plusieurs choses très-instantes et intéressantes. Une partie de cette lettre contenoit entr'autres choses, des anecdotes curieuses, et un détail circonstancié de la mort de Madame de Pompadour (*),

(*) Il paroît que M. Favart n'avoit pas gardé la minute de cette lettre. (Note des Éditeurs.)

avec les principaux articles de son testament. Après trois mois d'une attente continuelle, j'ai demandé à M. Piller si Votre Excellence ne lui avoit point fait savoir qu'elle eût reçu ma lettre; il m'a répondu que non, ce qui m'a jetté dans une grande inquiétude, ayant lieu de penser que la lettre avoit été interceptée. Ce n'est pas que je me sois cru dans le cas d'aucune répréhension de la part de notre Ministère, parce que je me suis fait une loi de ne jamais rien écrire qui pût blesser les devoirs d'un sujet et d'un citoyen; il est cependant des matières dont on ne doit point parler, toutes indifférentes qu'elles paroissent; et si ma missive ne vous est point parvenue, c'est peut-être par une de ces raisons.

La nouvelle édition du *Dictionnaire de Commerce*, quoiqu'annoncée, ne paroîtra que dans deux ou trois mois; je l'enverrai aussitôt qu'elle sera délivrée. Il est nécessaire, Monseigneur, que je sache combien vous avez de volumes de l'*Histoire Naturelle* de M. de Buffon, pour vous en procurer la suite.

Je prendrai des engagemens, soit par M. Limbonne ou par d'autres voies, pour faire parvenir promptement le *Mercure de France*, le *Catalogue des Livres nouveaux*, et la *Gazette Littéraire*.

Je conférerai avec nos géographes sur le meilleur Atlas que l'on puisse envoyer à Votre Excellence, selon ses intentions, et je me ferai toute

la vie une obligation de la servir avec exactitude.

Depuis quelque tems nous n'avons que des nouvelles atroces. Un duc D......, convaincu d'avoir fait assassiner son intendant par son valet de chambre, qui a été roué pour ce complot; le duc auroit lui-même servi d'exemple, si sa naissance ne l'eût mis à l'abri d'une peine infamante ; mais on s'en est délivré par une voie plus douce et plus courte. Il y a encore l'histoire d'un autre seigneur âgé de dix-huit à vingt ans, qui, par impatience de succéder, a trouvé moyen de se débarrasser de toute sa famille dans un seul repas : on a fait justice de ce monstre à Abbeville.

S'il y a des gens qui aiment la vertu pour la vertu même, il y en a d'autres qui commettent le crime, par le seul plaisir de le commettre. Au nombre de ceux-ci est un scélérat que l'on vient de justicier à Versailles. Il a avoué, à la question, qu'il avoit fait rôtir à petit feu, un enfant, pour s'amuser, et qu'il examinoit alors avec volupté les différens degrés de souffrance, qui conduisoient à la mort ce petit innocent.

M. de Chapt de Rastignac, colonel, a pris querelle avec M. de Beaurepaire, officier de son régiment, pour une affaire de corps. Ils se sont donné rendez-vous pour la terminer au pistolet. M. de Beaurepaire a eu le bras cassé, et M. de Rastignac a été tué : on dit que tous deux sont morts ; mais on assure que M. de Beaurepaire ne

le sera que pendant trois ou quatre mois, pour donner le tems d'accommoder son affaire : ce M. de Rastignac avoit un frère qui fut tué aussi d'un coup de pistolet, il y a quelques années, à Issoudun. C'étoit un jeune homme ardent et impétueux, qui ayant pris goût pour la femme d'un homme de robe, et trouvant des difficultés, se mit en devoir de l'insulter, même en présence de son mari; le robin, qui ne connoissoit pas tout le cérémonial des duels, mais qui savoit lâcher la détente d'un pistolet, fit tout simplement sauter la cervelle du jeune homme, et obtint sa grâce de la cour.

Depuis que le bon Dieu nous a donné la paix, nous faisons la guerre aux moines. On a déjà enlevé cinq abbayes aux Bénédictins. On va achever d'expulser tous les jésuites de quelques provinces de la France, où ils croyoient se conserver. Les capucins, s'ils n'y prennent garde, se mettront aussi dans le cas de la réforme; le flambeau de la Discorde vient de se rallumer encore chez eux : il y a eu des sièges, des batailles, des prisonniers, des assassinats, des manifestes. Les frères accusent les pères d'être des libertins et des faiseurs d'enfans; on cite, entr'autres, Mademoiselle Brasdefer, maîtresse d'un gardien, qui en a fourni elle seule cinq ou six à la communauté. Toute la sainte paternité passe en revue dans des Mémoires que les frères ont donnés au public; d'un autre côté, les révérends pères dévoilent toutes les pe-

tites intrigues des frères, et cette guerre capucinale est aussi amusante que scandaleuse.

Poinsinet le mystifié a fait une très-jolie comédie en un acte, intitulée *le Cercle*, représentée à la comédie Française avec le plus grand succès. Cette pièce est dédiée à M. Papillon de la Ferté, intendant des Menus. L'auteur y prodigue, à son Mécène, des louanges qui n'ont point été du goût de tout le monde; quoique M. de la Ferté ait tous les talens nécessaires pour conduire un spectacle, et qu'il ait d'ailleurs l'esprit orné de toutes les connoissances utiles et agréables, il n'a pu parvenir à faire taire l'envie et la critique : on lui a envoyé le couplet suivant, à l'occasion de l'épître dédicatoire.

C'est à tort que chacun s'irrite
De voir encenser un butor;
Jadis le peuple israélite
A bien adoré le veau d'or.
Un auteur fait, sans être cruche,
Un Mécène d'un La Ferté;
C'est un sculpteur qui, d'une buche,
Sait faire une divinité.

Ce couplet, imité d'Horace, *Olim truncus eram*, est d'autant plus dangereux, qu'il est bien fait.

M. de Montécuculli m'a fait l'honneur de m'écrire, pour savoir le prix des livres que je lui ai envoyés; j'ai prié M. Piller, à qui j'ai remis tous

les papiers, de vouloir bien le satisfaire à cet égard.

M. l'abbé de Voisenon est très sensible à votre souvenir; il me charge de vous en témoigner sa reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1764, 12 décembre.

MONSEIGNEUR,

Voici le renouvellement de l'année; c'est aussi le renouvellement des vœux, des hommages, etc. Comme j'aurois trop à dire s'il falloit entrer dans le détail de tous les sentimens que vous m'inspirez, je crois que Votre Excellence trouvera bon que j'abrége toutes ces formules d'usage, qui ne vous apprendront rien de nouveau.

J'ai eu l'honneur de vous marquer, Monseigneur, par ma dernière lettre du 9 novembre, qu'il falloit savoir combien de volumes vous aviez de l'histoire de M. de Buffon, afin de vous faire avoir ceux qui vous manquent.

On fait une nouvelle édition des *Contes Moraux* de Marmontel, enrichie de très-belles estampes, augmentée de ses *Contes Nouveaux*. Cela ne m'empêche pas d'envoyer à Votre Excellence la suite de ces contes, qu'elle m'a demandée.

L'Atlas le plus nouveau, que l'on préfère à celui de Mornas, est le *Recueil des Cartes Géographiques* de Robert, grand volume in-folio. J'en ai retenu un exemplaire, que je fais brocher.

On parle ici beaucoup d'un livre qui a pour titre : *l'Espion Chinois*, traduit de l'Anglois ; mais comme c'est un libelle rempli de traits diffamatoires contre le gouvernement, il ne m'a pas encore été possible d'en avoir un exemplaire. Il en est de même d'un troisième volume des *Lettres et Mémoires du chevalier d'Eon.*

Le sieur d'Arnault Baculard vient de mettre au jour de l'impression un drame en vers, intitulé : *les Amans malheureux*, ou *le Comte de Cominges*. L'intérêt vif et pressant qui règne dans cet ouvrage fait passer le lecteur sur plusieurs négligences qui ont échappé à l'auteur. On a imprimé à la suite du drame les mémoires du comte de Cominges, qui étoient devenus rares, ce qui ne contribue pas peu à la vente du livre. Le duc de la Valière a fait une romance sur ce sujet intéressant ; et M. Dorat, une héroïde qui n'est point inférieure à celles qu'il nous a déjà données. Cet auteur a coutume d'orner ses héroïdes de jolies gravures et culs de lampes. C'est ce qui a donné lieu à l'épigramme suivante.

Qu'à tes vers font bien les estampes,
Les vignettes, les culs de lampes !
Je crois voir en toi, pauvre auteur,
Pardonne mon humeur trop franche,
Un malheureux navigateur
Qui se sauve de planche en planche.

Le buste en marbre de Crébillon, exécuté par l'ordre du roi, devoit être posé dans l'église

de Saint-Gervais ; mais le curé s'y oppose formellement, à la sollicitation de plusieurs dévotes, qui trouvent très-scandaleux que le buste d'un homme d'esprit, mort en bon chrétien, figure à côté des simulacres de Messieurs les marguilliers, qui n'étoient que des sots.

M....., homme distingué dans la robe, devint amoureux, ou plutôt faisoit semblant de l'être, d'une femme de la première condition. Comme il couroit de certains bruits sourds, peu avantageux pour lui, sur les non-valeurs des comptes qu'il pouvoit rendre en amour, M..... crut qu'en liant cette intrigue, il s'établiroit une réputation de galanterie, avantage dont nos gens de robe sont aussi jaloux que nos petits maîtres. En conséquence du grand dessein qu'il avoit formé, il ne cessoit de presser la dame de répondre à ses tendres desirs. Il la suivoit partout, lui parloit ouvertement de sa passion ; en un mot, il ne lui donnoit pas un moment de relâche. La dame, qui ne l'aimoit point, excédée de ses importunités, demanda conseil à ses amis sur la façon dont elle pourroit se débarrasser de ce fatiguant personnage. On lui dit qu'il n'y avoit pas de moyen plus sûr que de céder à ses sollicitations, et de lui accorder un rendez-vous. Vous vous moquez, répliqua la Dame ! c'est la chose du monde que j'ai le moins envie de faire. Il n'y a pourtant pas d'autre secret, lui dit-on ; mettez-le en usage, et vous serez délivrée du robin, sans que votre

vertu coure aucun risque. La dame voulut bien en faire l'essai. Un jour que le sénateur, l'obsédant comme à son ordinaire, lui parloit de sa passion avec plus de vivacité, elle lui dit : Monsieur, il me paroît que vous m'aimez sincèrement ; vos assiduités, votre constance, toutes vos actions me le prouvent ; j'aurois tort de vous résister davantage, passez dans mon boudoir. L'homme de robe, qui ne s'attendoit nullement à cette invitation, resta un moment tout interdit ; ensuite reprenant feu, il frappa rudement le parquet de sa canne, en s'écriant : Morbleu, Madame, je saurai qui est-ce qui m'a joué ce tour-là, adieu. A ces mots, il sort avec fureur, et la dame ne l'a jamais revu depuis.

Le maréchal de B...., dont on connoît la capacité dans l'art militaire, dînoit, il y a quelques jours, dans une maison qui rassembloit une compagnie très-nombreuse. Il y avoit, parmi les convives, plusieurs officiers, entr'autres quelques capitaines de son régiment. Sur la fin du repas, on vint à parler de guerre ; le maréchal cita ses opérations, et principalement une retraite qu'il avoit favorisée, en soutenant l'arrière-garde, un peu maltraitée. Tout le monde l'écoutoit en silence, excepté M. le chevalier de M..., qui disoit indiscrètement, presqu'à chaque mot : Ce n'est point cela ; c'est mal vû ; je n'aurois pas fait cela. Le général, indigné de l'audace du capitaine, demanda, en lui lançant un regard

foudroyant : Monsieur, qu'auriez vous fait vous-même à ma place ? Le capitaine sentit alors qu'il avoit fait une imprudence, ou pour mieux dire une franche sottise ; mais il ne perdit point la tête : il se remit d'abord, et répondit avec assurance : J'aurois commencé par chasser tous les jésuites de l'Europe, et par ce moyen là, j'assurois nos derrières. C'est ainsi qu'il se tira d'embarras par une présence d'esprit, qui fit tourner en plaisanterie une affaire dont les conséquences auroient pû lui être funestes.

Aventure d'une femme et de son mari, qui sont tous deux accouchés le même mois.

Deux Lyonnoises, du caractère des anciennes filles de Lesbos, qui pratiquoient la morale galante de Sapho la Lesbienne, ayant conçu l'une pour l'autre dès leur enfance l'amitié la plus tendre, ou plutôt la passion la plus vive, s'étoient réciproquement juré de vivre toujours ensemble dans l'union la plus étroite, sans prendre d'engagement contraire à leur inclination mutuelle. L'une des deux s'absenta quelque tems, prit l'habit d'homme, et sous ce travestissement, qui n'étoit connu que de sa bonne amie, lui fit la cour, la demanda à ses parens et l'obtint en mariage. Les voilà toutes les deux au comble de leurs desirs. Cependant, au bout de quelques mois de mariage, il y eut du refroidissement de

la part de la bonne amie : elle commença à penser qu'un véritable mari pouvoit avoir quelque chose de plus solide qu'un époux femelle, et que c'étoit une duperie de prendre l'ombre pour la réalité. Soit par un simple motif de curiosité, soit par une impulsion naturelle, elle prit enfin la résolution de se rendre aux vœux d'un jeune homme qui la courtisoit. Le prétendu mari ne tarda guère à s'appercevoir de l'infidélité de sa compagne ; pour s'en venger, il fit confidence de son sexe à un autre jeune homme, lui raconta son aventure, et après l'avoir engagé au silence, en usa avec lui comme sa perfide amie en avoit usé avec son favori. La nature, rétablie dans tous ses droits, prodigua aux deux époux ses plus précieuses faveurs. Le mari et la femme accouchèrent l'un et l'autre à quinze jours de différence environ. Leur secret ayant éclaté par cette indiscrétion réciproque, ils furent arrêtés tous les deux et conduits en prison, où ils resteront, jusqu'à ce que la justice ait décidé de leur sort.

M. Thierri, célèbre docteur en médecine, fut mandé pour soulager un homme travaillé d'une pituite violente, dont les accès faisoient craindre à tous momens pour sa vie ; il se transporte chez le malade, lui tâte le pouls, l'interroge. Le patient ne peut répondre que par sa toux : il est saisi d'un paroxisme épouvantable. Ses efforts lui font cracher une matière verdâtre, épaisse et transparente. Le médecin la considère attenti-

vement pendant une heure, et voyant que le malade est en état de répondre, il lui fait de nouvelles questions. N'avez-vous pas, Monsieur, une fièvre continuelle? — Oui, M. le docteur. — Avec des redoublemens? — Oui, M. le docteur. — Tant mieux; et un violent mal de tête? — Hélas oui, M. le docteur. — A merveille! et quand vous toussez, un spasme universel?.... — Plaît-il? — C'est-à-dire, un mouvement convulsif dans tous les membres qui..... — Oui, M. le docteur. — Ah que je suis content! s'écrie alors le moderne Esculape, que je suis content! l'heureuse découverte! c'est la pituite vitrée, maladie perdue depuis plusieurs siècles, et que j'ai le bonheur de retrouver. Rien n'égale ma joie. Ah! M. le docteur, votre air satisfait me console; vous trouvez donc que ma maladie est..... — mortelle, reprend brusquement le docteur. — Mortelle! ah ciel! que dois-je donc faire? — Votre testament, lui dit M. Thierri, pour toute consolation, et il le quitte en répétant en lui-même le long du chemin : La pituite vitrée! que je vais surprendre agréablement mes confrères, en leur annonçant cette heureuse nouvelle!

Il y a encore quelques anecdotes que je réserve pour une autre lettre.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1765, 5 mars.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Excellence *l'Atlas de Robert*, qui passe pour le meilleur, mais il a le même défaut que les autres géographes français; les cartes de la France occupent un cinquième de son ouvrage. Si Votre Excellence veut me désigner les cartes particulières dont elle a besoin; soit qu'elles ayent été gravées chez nous, ou dans les pays étrangers, je ferai mon possible pour les rassembler, et je les ferai ajuster et brocher dans le format de l'Atlas de Robert. Vous avez dû recevoir dans cet envoi, la suite des *Contes de M. Marmontel*. Mais la belle édition, faite par lui-même, et qui paroît depuis deux jours, renferme plusieurs contes nouveaux qui ne sont point inférieurs aux autres. Cette édition, en trois volumes in-8°., est enrichie d'estampes à chaque conte, gravées par nos meilleurs artistes, d'après les dessins de Gravelot Le portrait de l'auteur, très-ressemblant, dessiné par Cochin, est au commencement du premier volume. La netteté des caractères, la beauté du papier, rendent cette édition

précieuse. Je me suis hâté d'en avoir un des premiers exemplaires en faveur des bonnes épreuves; je l'ai remis à M. Giambone, pour le faire parvenir à Votre Excellence.

Il faut attendre encore quelques mois pour le *Dictionnaire du Commerce*.

J'ai souscrit, suivant l'ordre que vous m'en avez donné, Monseigneur, pour les ouvrages périodiques que vous m'avez demandés; je vous prie de me marquer si vous les recevez exactement.

Goldoni ayant fini son engagement avec nos comédiens Italiens, se préparoit à retourner à Venise, quoiqu'il fût désiré en Angleterre et en Portugal; mais par une heureuse circonstance, qui fait autant d'honneur à notre nation qu'à lui-même, on vient de le fixer en France. Il vint hier m'annoncer, en arrivant de Versailles, qu'il avoit été présenté par Madame la Dauphine à Madame Adélaïde, en qualité de maître de langue italienne. C'est une fortune considérable pour Goldoni; personne ne la lui envie, il la mérite trop bien. Si la république de Venise perd un poète célèbre, elle doit du moins s'en consoler par les honneurs que l'on rend à un homme qui lui à consacré si long-temps ses talens et ses veilles. Je ne saurois passer sous silence plusieurs traits qui caractérisent la bonté de notre famille royale. Goldoni s'étant présenté à la porte de Madame la Dauphine, fut introduit d'abord de

préférence. Il croyoit que pour parvenir jusqu'à elle, il fallait traverser une enfilade d'appartemens; il trouve dans la première pièce une dame qui accourt à lui d'un air riant, et lui dit : « M. Goldoni, soyez le bien venu; on dit que » vous aimez la France — Oui, Madame — Eh » bien, on veut que vous y restiez, puisque » cela vous fait plaisir. Voudriez-vous montrer » l'italien à Madame Adélaïde? — Ah! Madame, » c'est trop.... trop.... — Suivez-moi, je vais » vous conduire chez elle — Ah! Madame,... » croyez-vous que — Si je crois, si je crois! » Vous ne me connoissez donc pas? — Non, » Madame, point du tout, je n'ai pas cet hon» neur-là. » Alors la Dauphine fit un grand éclat de rire, car c'étoit la Dauphine, elle-même, qu'il prenoit pour une simple femme de chambre; elle lui dit: eh bien, c'est une connoissance à faire, et j'espère que cette connoissance-là sera bonne pour vous et pour moi. Ensuite elle l'introduisit elle-même chez Madame Adélaïde, qui le reçut avec une familiarité bourgeoise. Ma sœur, je vous présente votre maître : à ce mot, Goldoni reconnoît Madame la Dauphine, et le voilà confus. » Me voulez-vous bien pour votre écolière, » lui dit Madame Adélaïde? Il fit un geste de soumission qui lui tint lieu de réponse; elle ajouta: voici les arrangemens que je vous propose; » ex» cepté les fêtes et les dimanches, nous pren» drons tous les autres jours une heure de leçon

» dans la matinée ; mais non, non pas tous les
» les autres jours ; car vous pourriez avoir des
» affaires à Paris ; je ne veux pas vous déranger,
» nous ne travaillerons que trois jours la se-
» maine, encore sans vous gêner ; car, si vous
» avez quelque occupation plus sérieuse, vous
» serez libre de me le faire dire ; au reste,
» ne vous embarrassez de rien, nous vous fe-
» rons avoir un logement ici ; vous vivrez avec
» nous, car nous sommes de bonnes-gens. » Le Dauphin parut et ne fit pas moins de caresses à Godolni ; il lui montra plusieurs ariettes italiennes qu'il avoit dans un tiroir ; ensuite il lui permit de se retirer en l'assurant de sa protection. J'entre dans ces menus détails, parce que je crois qu'ils ne sont pas indifférens à ceux qui s'intéressent à un auteur que l'Italie peut se faire gloire d'avoir produit.

Ce qui suit, prouvera également combien le Gouvernement français, protége et honore les lettres. Monsieur du Belloi, parisien, 1° avocat, 2° Comédien en Russie et 3° auteur dramatique, s'est montré avec distinction dans ces trois états. Il a ouvert sa carrière théâtrale par la tragédie de *Titus*, imitée de Métastase. Quoique cet ouvrage n'ait pas eu tout le succès qu'il méritoit, le public avoit conçu de grandes espérances de l'auteur ; l'attente est remplie. M. du Belloi, vient de donner une tragédie, qui réunit non-seulement tous les suffrages nationaux, mais encore ceux

des étrangers. Son drame a pour titre le *Siège de Calais* ; c'est un fait historique également célébré par les historiens de France et d'Angleterre, et dont Monsieur de Tencin a fait un roman si bien écrit et si intéressant, qu'il est entre les mains de tout le monde. Nous avons peu d'exemples d'un succès aussi éclatant et aussi bien mérité. L'auteur a été obligé de paroître les trois premiers jours des représentations ; c'est ce qu'on n'avait encore jamais vu, et ce qui fait époque. Cette tragédie a été donnée à Versailles ; le Roi en a été si content, qu'il dit à M. de Laverdi : Laverdi, je vous recommande l'auteur de la pièce. M. du Belloi a reçu une gratification de mille écus en attendant mieux. On a joint à cet honneur celui d'une médaille d'or, représentant d'un côté le buste du Roi, et de l'autre un Apollon qui tient un rouleau où on lit les noms de Corneille, Racine et Molière, avec cette légende, *et qui nascentur ab illis*. Jeudi, sept du présent mois, on donnera gratis pour le peuple une représentation de cette tragédie, tant on la croit propre à réveiller parmi nous les sentimens de l'amour patriotique.

Fréron s'est fait avec Mademoiselle Clairon, une querelle épouvantable, dont je vais rapporter les suites. Votre Excellence a vû sans doute dans un mercure de cette année, une très-jolie épitre en vers, adressée à Mademoiselle Doligni, où l'on vante beaucoup sa modestie et sa sagesse.

L'auteur de l'Année littéraire ayant beaucoup applaudi, dans une de ses feuilles, à cette charmante épitre, a pris occasion de faire une sortie très-vive contre l'indécence des actrices. Mademoiselle Clairon a cru se reconnoître dans le portrait; elle a couru aussitôt chez les Gentilshommes de la Chambre et les Ministres, pour leur demander justice de l'insolence de Fréron. Tous lui ont en vain représenté, qu'elle ne devoit pas se reconnoître dans ce portrait; elle a répondu qu'elle s'y reconnoissoit très-bien, et qu'il n'y avoit aucun trait qui ne la caractérisât. Elle menaça, très-sérieusement, de quitter le théâtre si cet outrage demeuroit impuni. Dans la crainte de perdre cette célèbre actrice, on donna un ordre pour conduire Fréron au Fort-l'Evêque; mais comme Fréron étoit alors travaillé de la goutte, et que d'ailleurs il n'avoit point fait un crime d'état, on eut l'humanité de suspendre l'exécution de l'ordre. Fréron profita du délai pour écrire au Roi Stanislas, son protecteur, qui tout de suite dépêcha un courier à la Reine pour lui recommander le pauvre diable. Notre bonne Reine de France demanda sa grâce et l'obtint. Mais notre Reine de coulisse, n'en devint que plus furieuse; elle renouvela les menaces qu'elle avait faites d'abdiquer le sceptre théâtral. Enfin, on lui a fait entendre raison, en lui disant qu'elle avoit eu satisfaction du moment que l'ordre avoit été donné; qu'elle de-

voit s'en tenir là. Ainsi cette affaire est arrangée au contentement de toutes les parties. Fréron m'avoit écrit à ce sujet (*) pour me prier de voir Monseigneur le Duc de Richelieu, et lui faire rendre justice. Mademoiselle Clairon est appaisée, elle nous reste, et Fréron est libre. L'indignation de notre actrice contre notre faiseur de feuilles avoit encore un autre motif. Plusieurs des amis de Mademoiselle Clairon s'étant cotisés pour lui faire frapper une médaille, on la lui envoya avec ces vers :

Pour l'inimitable Clairon,
On a frappé, dit-on, un médaillon.
Mais quelque éclat qui l'environne,
Si beau qu'il soit, si précieux,
Il ne sera jamais aussi cher à nos yeux
Que l'est aujourd'hui sa personne.

Deux jours après elle en reçut la parodie suivante, dont on accuse Fréron.

Pour la fameuse Frétillon,
On a frappé, dit-on, un médaillon.
Mais à quelque prix qu'on le donne ;
Fût-ce pour douze sols, fût-ce même pour un,
Il ne sera jamais aussi commun
Que le fut jadis sa personne.

Cette dispute n'est point encore assoupie, et chacun prend parti pour et contre. Un des par-

(*) Cette lettre se trouve dans la correspondance ci-après, entre MM. Fréron et Favart. (Note des Éditeurs.)

tisans de l'actrice, vient de régaler, tout à l'heure, Fréron de cette épigramme.

Aliboron, de la goutte attaqué,
Se confessoit, croyant sa fin prochaine,
Et détailloit, de remords provoqué,
De ses méfaits une liste assez pleine.
Naïvement chaçun étoit marqué,
Basse impudence et noire hypocrisie,
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie;
Il ne croyoit en oublier aucun.
Le confesseur dit : vous en passez un?
Un, non pardieu, j'en dis assez, je pense.
Eh ! mon ami, le péché d'ignorance !

Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien m'honorer d'une réponse au sujet des livres et des cartes qui vous manquent.

Je suis, etc.

M. le Comte Durazzo à Mr Favart.

1765, Vienne, 2 avril.

J'ai reçu, mon cher Favart, votre lettre du 5 mars, seulement aujourd'hui, et elle m'a fait le plus grand plaisir. Vous ne devez pas en douter, si vous êtes persuadé de ma véritable estime et amitié pour vous, du cas que je fais de vos productions, ainsi que de l'envie que j'ai que vous me rappeliez à votre souvenir, sans que mon silence ou que l'ennui de mes lettres puisse vous en détourner. Je suis on ne peut plus sensible, comme ami de votre nation, et encore plus comme bon Italien, à ce que vous me mandez au sujet de notre ami Goldoni : dites-lui, je vous en prie, que toute notre amitié pour lui, et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde ne m'empêchent pas de lui vouloir un peu de mal de me voir ainsi privé du plaisir auquel je me suis attendu lorsque j'ai appris son prochain retour à Venise.

Mademoiselle Clairon, se rappelant mes sentimens pour elle, m'a envoyé une de ses médailles, que l'amitié et Melpomène ont fait frapper, avec une fort jolie lettre.

Je suis très-fâché de la scène qu'elle vient de donner; et je vois que par malheur elle l'a jouée

avec toute la force et le feu qu'elle met dans les rôles dont elle se charge.

Si les plus grands hommes ne sont pas exempts de foiblesse, sans que cela leur fasse tort, il faudroit que les femmes ne songeassent pas à celles qu'elles ont pu avoir, lorsqu'elles ne leur font point honneur.

J'attends les livres et l'Atlas que vous avez remis à M. Giambone, qui les a déjà fait partir. Je me réserve à vous mander dans la suite les cartes que je voudrois encore, ainsi que les livres, vous remerciant beaucoup du soin que vous avez eu pour l'édition de Marmontel. En attendant, ne voulant pas que vous joigniez à la peine que vous avez, l'incommodité des frais, j'écris à votre voisin M. Giambone de vous rembourser tous les mois de ce que vous aurez déboursé pour moi.

Mandez-moi comment est allée la vente d'*Orphée*, car je ne veux pas que vous ayiez là-dessus aucune perte. Adieu, mon cher Favart; n'oubliez pas dans le premier envoi la pièce du *Siége de Calais*, dont je me réjouis véritablement avec M. du Belloy, que je connais par lettres, ayant été question une fois de l'attirer chez nous. Faites mes complimens à M. l'abbé de Voisenon, et à madame Favart, et rendez-moi la justice de me croire votre véritable ami, et serviteur

Le Comte DURAZZO.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1766, 13 avril.

MONSEIGNEUR,

Il est singulier, mais il n'est pas étonnant que votre Excellence n'ait pas reçu mes lettres depuis près d'un an : en voici la raison. C'est une friponnerie que j'ai découverte. Chevalier étant employé au bureau de M. Giambone, j'ai été obligé de me servir du secours d'une autre personne ; mais mon choix a été malheureux. J'avais affaire à un petit voleur domestique, qui, non content de m'avoir dérobé plusieurs effets assez considérables, grapillait encore sur les moindres choses. Toutes les lettres qu'il fallait affranchir n'ont point été rendues, parce qu'il mettait l'argent dans sa poche. M'étant apperçu de son infidélité, j'allai au bureau de la poste, pour savoir si du moins je n'y retrouverais pas mes lettres. Il n'y en avait aucunes. J'ai répondu exactement à toutes celles que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire. Votre première me demande si la vente d'*Orphée* a bien été. J'ai fait réponse que l'on n'en avoit vendu alors que neuf exemplaires ; mais que cela n'em-

pêchoit point que je ne tinsse la convention que j'avois signée.

J'ai répondu à la deuxième lettre qui me recommandoit l'ouvrage du R. P. Mangarelli, que j'avois fait faire plusieurs copies de la notice que m'a envoyée Votre Excellence ; que MM. Suard et Arnault m'avoient promis d'en parler dans la Gazette littéraire, ainsi que M. de la Place dans son Mercure, et MM. Casthillon et Rousseau dans leur Journal encyclopédique. Ces derniers en ont fait mention ; mais ils ont ajouté des observations critiques que je n'ai point approuvées. J'avois joint à cette lettre deux pages d'anecdotes qui contenoient le détail du voyage de mademoiselle Clairon à Ferney chez M. de Voltaire ; la gageure pour la course des chevaux à Fontainebleau ; l'aventure et l'enlèvement de M. de G. etc. etc.

Dans ma troisième lettre le renouvellement des assurances de mon respect pour Votre Excellence à la nouvelle année, avec des anecdotes littéraires et différentes pièces de vers.

Dans la quatrième, les instances des comédiens Français pour lever l'excommuniation. J'y ai joint les nouvelles mystifications que Palissot a faites à Poisinet (*).

(*) Nous regrettons que les minutes des lettres dont parle ici M. Favart, ne se soient point trouvées.

(Note des Éditeurs.)

Pour plus de sûreté, j'enverrai dorénavant mes lettres par la voie de M. Giambone ; celle-ci, Monseigneur, est pour annoncer les livres suivants. Cinq volumes de la continuation de Buffon ; deux volumes de l'*Histoire de Venise ;* deux de l'*Histoire universelle ;* le *Siége de Calais ; Isabelle et Gertrude*, et *la Fée Urgèle*. Tous ces livres partiront avec les trois volumes du Dictionnaire du commerce que j'ai fait porter chez M. Giambone il y a trois mois. Je voulois attendre la nouvelle édition de ce dictionnaire pour l'avoir plus complet ; mais j'ai su qu'il ne pouvoit être imprimé avant quatre ou cinq ans ; c'est ce qui m'a déterminé à prendre l'exemplaire que j'ai l'honneur de vous envoyer. Si j'eusse attendu peut-être huit jours, il n'y en avoit plus. On m'a assuré que les augmentations formeront un supplément pour ceux qui ont acquis les premières éditions ; ainsi l'on ne perdra rien.

A l'égard du Rousset, il n'est pas possible de le compléter à Paris, à moins que l'on ne le fasse chercher dans la vieille librairie ; il faut aller de porte en porte le demander. Le moyen le plus court est de le faire venir de Hollande ; on a écrit pour l'avoir.

Nos ouvrages nouveaux ne sont plus que des recueils d'estampes. Nous avons un nombre infini d'héroïdes et de poëmes critiques qui doivent leur principal mérite aux graveurs : tels que

les six Sens de M. Durozoir, nous n'en connaissions que cinq; il en a ajouté un qui est, selon lui, la jouissance; mais il en a oublié un autre qui est le sens commun. Il y a quelques jours qu'un homme de goût alla chez le libraire de Durozoir; il en demanda le poème, on le lui donna; il tira des ciseaux de sa poche, coupa les images, et rendit l'ouvrage.

La *Pharsale de Lucain*, traduite par M. Marmontel, est également enrichie d'estampes, mais elle est estimée, et n'a pas besoin des secours du burin pour se faire rechercher. Je crois que Votre Excellence ne me saura pas mauvais gré de lui en envoyer un exemplaire.

On parle beaucoup ici de l'*Évangile* de M. de Voltaire; c'est un volume in-8.° qui contient la protestation du curé Mêlier, la tragédie de Saül, et plusieurs traités qui tendent à établir le déisme; ce qui a fait dire à Palissot que Voltaire était le Fréron de Jésus-Christ.

SPECTACLES.

On a reçu à la Comédie Italienne une nouvelle actrice nommée mademoiselle Mandeville, qui a beaucoup de succès.

On est toujours incertain si mademoiselle Clairon rentrera. M. Dorat a fait à ce sujet les vers suivans :

Rentres-tu? ne rentres-tu pas? etc.

On ne sait si ces vers sont un éloge ou une

critique ; il n'y a point de ton soutenu ; mais, malgré leurs inégalités, ils ont une douce chaleur que l'on préfère à ceux que l'on attribue à M. de la Place, et qui sont à la glace.

L'Académie de Musique donne sur son théâtre *la Reine de Golconde.* Les paroles sont de M. Sédaine, et la musique de M. Monsigni. On trouve cet ouvrage détestable, mais il y va du monde. Le sujet est tiré d'un conte du chevalier de Boufflers ; ce jeune homme, qui n'a pas vingt-cinq ans, s'annonce dans le monde littéraire par les essais les plus heureux. Votre Excellence en jugera sur cette pièce, que l'on n'a pas pu insérer dans les journaux.

Je suis, etc.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1767, 14 janvier.

Monseigneur,

Je supplie Votre Excellence de vouloir bien agréer mes vœux et mon hommage au renouvellement de l'année ; je ne vous proteste point un nouvel attachement, parce que celui que je vous ai voué depuis long-tems est inaltérable, et durera autant que ma vie.

Je n'ai plus le bonheur de recevoir de vos lettres : j'ai envoyé à Votre Excellence, au mois d'avril dernier, les livres qu'elle m'a demandés, par la voie de M. Giambone. Ma lettre étoit adressée à Gênes; depuis ce tems-là je n'ai point été informé de la réception. Je voudrois, Monseigneur, m'acquitter envers vous, je ne parle point de ma reconnoissance, cela est impossible, tous mes efforts ne pourroient payer vos bontés; mais je voudrois terminer définitivement le compte d'*Orphée et d'Euridice*. Je ne sais si les envois que j'ai faits vont au-dessus ou au-dessous de la somme convenue. Le mémoire de ma fourniture est égaré, c'est à Votre Excellence à qui je m'en rapporte; qu'elle ait la bonté de me faire donner un relevé de ce qu'elle a reçu depuis le

30 mars 1764. C'est-là dessus que je me réglerai, et si je lui suis redevable, je la prie de me demander les livres dont elle aura besoin, pour faire une solde de compte. Quoique l'on n'ait point vendu six exemplaires de l'opéra d'*Orphée*, je ne suis pas moins obligé de remplir mes conventions.

Il paroît un nouveau poème didactique, de M. Dorat, intitulé : *La Déclamation*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore, du même auteur, *les Bagatelles anonymes*; c'est une brochure in-octavo, qui contient trois épîtres très-joliment versifiées.

Le *Triumvirat*, tragédie, est attribué à M. de Voltaire. Il y a à la fin des notes sur les proscriptions. Cet ouvrage a beaucoup de débit.

On a donné hier l'opéra de *Thésée*, avec une musique nouvelle, de M. de Mondonville. Ce musicien célèbre prétend que, suivant la coutume de l'Italie, il est permis à tous les musiciens de travailler sur un même poème, et je crois qu'il a raison; mais le sentiment de nos vieilles têtes à perruques, qui sont toujours pour l'ancien goût, a prévalu sur les amateurs de la nouveauté; la représentation a été fort orageuse, et tout le monde crioit : Thésée, taisez-vous, Mondonville. Cette espèce de jeu de mots puérils est familier à notre nation, et n'en fait point l'éloge. Nous voulons de la variété dans nos plaisirs, et nous sommes attachés à nos usages gothiques.

Comment faire ? Les pauvres auteurs sont bien malheureux ; quant à moi, je m'accommode de toutes les nouveautés de l'esprit et du goût, et je ne suis constant que pour ce qui intéresse l'âme et le cœur ; c'est pourquoi je serai toujours avec le plus profond respect, etc.

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

1767, Venise, 9 décembre.

Monsieur,

Il y a cent ans que je n'ai pas eu le plaisir de vous écrire, mon cher Favart. Je me flatte que cela n'aura point diminué votre amitié pour moi; et je voudrois pouvoir vous convaincre de l'intérêt que je prends toujours à ce qui vous regarde.

Je suis malheureusement dans un pays d'où on ne sauroit rien écrire d'intéressant; mais je sens en même tems combien il seroit ridicule de prétendre que vous vous occupiez d'une correspondance aussi stérile que la mienne, et mes occupations sont à présent trop différentes de celles d'autrefois, lorsque vous vouliez me faire quelque part de vos loisirs.

Je me flatte pourtant que vous voudrez continuer à vous intéresser pour moi, et que vous vous donnerez la peine de diriger M. Giambone, qui vous présentera celle-ci, dans l'emplette de quelques livres dont il vous présentera la liste la semaine prochaine, et en attendant pour completter les sept ouvrages que je me trouve incomplets; mais surtout l'*Histoire Naturelle*,

édition in-quarto, dont je n'ai que quatorze volumes, et l'*Encyclopédie*, édition de Paris, dont il me manque les quatre derniers volumes *des Planches*, et le supplément, duquel je voudrois être assuré par souscription, s'il en est tenu, ou autrement.

Je vous prie, mon cher Favart, de porter mes complimens à M. l'abbé de Voisenon, et à Madame votre épouse, à laquelle j'aurois volontiers envoyé des étrennes de ce pays, si j'avois su trouver quelque chose qui pût lui être agréable.

Soyez persuadé de ma constante amitié, et des sentimens avec lesquels je serai toute ma vie,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Comte de DURAZZO.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1770, 30 mars.

MONSEIGNEUR,

M. de Lauraguais s'étant trouvé dans un des guichets du Louvre, où il y avoit alors beaucoup d'embarras, entendit les cris d'une femme, qui partoient d'une voiture qui arrivoit en face la sienne. Il baisse sa glace, avance la tête et prête l'oreille : il apperçoit Madame de ***, qui lui dit : Il est bien étonnant que M. de Lauraguais, qui est si poli pour les dames, ne fasse pas attention à moi. Ah Madame ! s'écria M. de Lauraguais, eh ! vous n'aviez qu'à vous montrer d'abord; moi, mon cocher, mes chevaux, nous aurions reculé jusqu'au fond de la rivière.

M. l'évêque de Tarbes, prélat respectable et très-rigoriste, mais dont on vante avec raison les sentimens d'humanité, rencontra, en revenant de Versailles à Paris, une voiture brisée, et de laquelle sortit une dame mise très-élégamment, mais cependant avec modestie. Une thérèse, un grand mouchoir blanc passé en sautoir, firent concevoir au bon pasteur que c'étoit une personne honnête. Il lui demande où elle alloit. — A Paris, chez M. Beudet. — J'y vais aussi, Madame,

acceptez ma voiture, nous irons ensemble. Ils traversent une partie des boulevards. Le public est étonné de voir M. l'évêque avec cette dame; le saint homme croit que cet étonnement est l'effet du respect que l'on a pour elle. Ils descendent chez M. Beudet, et M. Beudet, après l'accueil qu'il devoit au prélat, dit à la dame qui l'accompagnoit, Eh bien, Gourdan, as-tu du nouveau? Tes filles sont-elles jolies? A ce propos si leste, le saint évêque fut confondu; car cette dame Gourdan a pris le fond de madame Pâris. Si Votre Excellence n'a pas connu cette femme célèbre, je lui en fais mon compliment. Je laisse à juger de la surprise du grave personnage, qui présentoit madame Gourdan, laquelle n'est point parente du feu père Gourdan, janséniste, qui disoit des messes au Saint-Esprit, pour faire retrouver les choses perdues, quoique madame Gourdan se soit appliquée aussi de son côté à ce même emploi.

Le samedi 10 février, à une représentation du *Déserteur*, où il y avoit beaucoup de monde, il y eut un événement remarquable. Lorsque la pièce étoit prête à finir, on entendit dans les corridors un cliquetis d'épées; en même tems, plusieurs voix crièrent à la garde, au feu. L'allarme se répand aussitôt dans toute la salle; une femme, qui étoit aux troisièmes loges, saisie d'épouvante, laissa tomber son mantelet sur l'amphithéâtre. On crut qu'elle s'étoit précipitée

elle-même, pour éviter la flamme qui n'existoit point; car, n'en déplaise à l'auteur du Journal Encyclopédique, qui prétend que le feu avoit pris à une toile, il n'y avoit aucune apparence de feu; mais chacun vouloit se persuader qu'il y avoit effectivement un incendie, ce qui occasionna une confusion générale. Le fait est que plusieurs filoux, venus de Lyon, avoient donné lieu à ce désordre pour exercer leurs talens; en effet, ils firent dans cette bagarre une récolte prodigieuse de montres, de tabatières et de bijoux de toute espèce. Il y a eu trente-sept dépositions de vols.

M. Caron de Beaumarchais a donné, sur le théâtre de la Comédie Française, une pièce intitulée, *les deux Amis*, qui n'a eu qu'un succès médiocre. M. Caron, dans le tems qu'on jouoit son drame aux Français, fut un jour à l'Opéra, et parut surpris d'y voir si peu de monde. Comment, disoit-il, une nouvelle salle si brillante, un opéra si charmant n'attirent personne! Mademoiselle Arnoud, qui entendoit ses exclamations, dit à quelqu'un qui étoit à côté d'elle, si nous n'avons pas de monde, il faut espérer que les amis de M. Beaumarchais nous en amèneront. Ce qui faisoit une allusion maligne à la comédie *des deux Amis*. Ce propos fut rapporté à M. de Beaumarchais, qui, rencontrant quelques jours après mademoiselle Arnoud au Palais-Royal, lui en fit des reproches, en lui

demandant pourquoi elle critiquoit son ouvrage. Qu'y trouvez-vous donc, Mademoiselle? Oh rien, Monsieur, lui répliqua-t-elle, en lui tournant le dos. Cette épigramme est plus piquante que la première.

M. Billard, caissier de la poste, homme très-dévot et d'une vie exemplaire, n'a pas laissé que de faire une petite manœuvre qui l'a contraint à une banqueroute considérable; il a été arrêté. Quelques-uns de ses adhérens, pour éviter l'embarras de rendre leurs comptes, et tous les petits détails minutieux, se sont avisés de se pendre, de se noyer ou de se jeter par la fenêtre.

M. l'abbé Griselle, directeur spirituel de M. Billard, dépositaire des secrets de sa conscience, et sans doute de quelque chose de plus, vient d'être arrêté aussi. Cet abbé Griselle étoit confesseur de monseigneur notre archevêque; et Monseigneur, aussitôt qu'il eut appris sa détention, courut demander au roi son élargissement. Sa Majesté lui répondit : Je suis bien fâché, mon cousin, de ne pouvoir pas vous accorder ce que vous demandez; car M. l'abbé Griselle est à la Bastille par ordre du roi.

M. de Voltaire, qui aime à faire parler de lui, et dont tout le monde parlera toujours avec plaisir, vient de donner une nouvelle scène au public; il s'est fait capucin, ou du moins s'est déclaré père temporel et spirituel des capucins.

Votre Excellence, pendant son dernier séjour à Paris, a peut-être entendu parler de M. Goy, admis dans les plus grandes maisons, et connu particulièrement sous le nom de milord Ghors. Comme il a passé nombre d'années en Angleterre, il en possède la langue aussi bien que les Anglais; même son plaisir est de persifler ceux qui ne le connoissent point. Tantôt il s'annonce pour un négociant de Londres, tantôt pour un milord etc.; et comme il a beaucoup d'esprit, on le croit aisément ce qu'il veut paroître.

Madame Luchet avoit un jour à sa table Madame de Crussol. La conversation tomba sur M. Goy et ses mystifications. Oh! je n'en serois pas la dupe, dit madame de Crussol. Je parie que si, répond madame Luchet; prenons un jour pour dîner avec lui. Le jour est indiqué; on s'y trouve. Il y avoit grande compagnie; M. Goy étoit déjà arrivé, sous le nom d'un médecin Hollandois. La maîtresse de la maison s'informoit de tems en tems si milord Ghors étoit venu. Point de nouvelle; enfin on apprend par une lettre qu'il lui est impossible de venir: on se met à table. Le faux médecin Hollandois est placé à côté de madame de Crussol: il gagne sa confiance; elle le consulte légèrement sur plusieurs choses, auxquelles il répond d'une façon satisfaisante. Elle le prie de passer dans une pièce voisine pour achever de la consulter. Là, le prétendu médecin l'interroge plus exactement; et comme le droit des docteurs en

médecine est de visiter au doigt et à l'œil, il s'acquitta de la fonction. On dit même qu'il poussa plus loin ses recherches; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle lui fit des aveux qu'on ne peut faire qu'à un médecin ou à un confesseur. La plaisanterie alloit assez bien jusque-là; mais M. Goy, en revenant joindre la compagnie, déclara imprudemment tout ce qui s'étoit passé. Madame de Crussol, outrée d'avoir été trompée si cruellement, en porta ses plaintes. Goy fut mis en prison, et n'en sortit qu'à la requisition de la personne qu'il avoit offensée, dame respectable par sa naissance.

Le curé de Saint-Jacques de la Boucherie a eu l'imprudence de cautionner un de ses amis, pour la somme de deux mille livres. Cet ami a fait banqueroute. Le curé devoit payer comme de raison; mais il est disparu, et depuis près de trois mois qu'on en fait des recherches, on n'en a pas encore eu de nouvelles.

On dit que dans une ville de Bretagne, les religieux de l'ordre de Saint-Dominique ont pris querelle entr'eux, se sont battus et se sont poursuivis jusques dans la place publique à coups de bâtons.

Le capucin qui a assassiné le père gardien de son couvent a été arrêté; mais on l'a soustrait à la justice séculière. Toutes ces aventures monacales, très-scandaleuses, ont beaucoup fait

tomber le crédit de ces Messieurs, jusque parmi le menu peuple.

M. de la Harpe vient de faire imprimer un ouvrage dramatique, qui a pour titre, *Mélanie*, et que j'ai l'honneur de vous envoyer, parce que cette pièce mérite, à beaucoup d'égards, d'être lue. M. de Choiseul, à qui elle est dédiée, a donné mille écus à l'auteur pour la faire imprimer ; plusieurs personnes disent, afin qu'il ne la fît point imprimer, ce drame n'a pas réuni tous les suffrages. Votre Excellence en jugera. Voici les vers qu'un homme d'esprit a faits à ce sujet : on les attribue à M. Dorat.

Pour la sixième fois, en pleurant Mélanie,
Mon admiration se mêle à ma douleur :
Ton drame si touchant, tes vers pleins d'harmonie,
Retentissent encor dans le fond de mon cœur.

Poursuis ta brillante carrière :
Appelé par la gloire, on t'y verra voler.
Tu nous consoleras quelque jour de Voltaire,
Si quelqu'un toutefois peut nous en consoler.

Un satirique a parodié ces vers doucereux en se servant des mêmes rimes.

J'ai lu plus d'une fois ta triste Mélanie,
Et je n'ai ressenti ni trouble ni douleur :
De tes vers si corrects la pesante harmonie
A frappé mon oreille et non touché mon cœur.

En vain tu poursuis ta carrière :
Sans ailes à la gloire on ne peut pas voler.
Nous pleurerons long-temps la perte de Voltaire,
S'il ne reste que toi pour nous en consoler (1).

Je suis, etc.

---

(1) L'auteur *des Mémoires Secrets* attribue à M. Saurin les vers apologétiques ; il ne nomme pas l'auteur des vers satiriques. (Note des Éditeurs.)

M. le Comte de Durazzo à M. Favart.

Gênes, 30 avril 1770.

J'ai reçu, mon cher Favart, votre obligeante lettre du 30 de mars, et je suis on ne peut pas plus sensible à l'amitié que vous me témoignez, et aux preuves que vous me donnez de votre envie de me faire plaisir; je compte donc sur ce que vous me promettez, et je vous remercie de ce que j'ai reçu par ce premier envoi, et de ce que vous me faites espérer ensuite de trois en trois mois.

La caisse des livres n'est point encore arrivée, et j'écris de nouveau à M. Giambone pour cela; c'est lui qui vous fera remettre cette lettre; et la semaine prochaine, je me flatte aussi de pouvoir vous envoyer, par la même voie, mon autre liste de livres, dont je vous prierai de me faire l'emplette, comptant toujours que M. Giambone aura payé et payera le tout, selon la liste que vous lui donnerez.

Je voudrois que ce pays-ci, où je suis venu passer quelque tems avec mes parens, et encore plus celui que j'habite ordinairement, pussent me fournir matière à vous entretenir agréablement; mais les belles-lettres ont fait divorce avec l'Italie.

Mandez-moi si vous avez pu tirer quelque parti de l'édition d'*Orphée*, car je ne voudrois point que vous eussiez eu, comme on dit en italien, *la pena e il melanno*.

Adieu, mon cher Favart; soyez sûr de l'estime et de l'amitié avec lesquelles je serai toujours,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

Le comte de DURAZZO.

Mes complimens, je vous prie, à Madame Favart.

M. Favart à M. le Comte de Durazzo.

1770, 10 juin.

Monseigneur,

Le corps du curé de Saint-Jacques de la Boucherie, enfin, a été retrouvé dans la rivière, proche Saint-Denis; il a été reconnu à la marque de sa chemise; un batelier a déposé qu'il avoit passé un prêtre dans une petite île, proche cette rive, et qu'il ne l'avoit point vu revenir. Sur le signalement que ce batelier en a donné, on n'a plus été en doute. Jusqu'à ce moment, on n'avoit point encore disposé de sa cure; il étoit si chéri de ses paroissiens, qu'ils avoient ouvert une souscription pour liquider toutes ses dettes, laquelle se trouva remplie au bout de trois jours. Le suicide devient donc à la mode en France, jusque parmi nos ecclésiastiques! ce n'est pas à notre climat qu'il faut s'en prendre; mais peut-être à notre philosophie moderne.

Il paroît un livre désolant pour l'humanité; il a pour titre, *le Système de la Nature :* ce n'est plus le déisme qu'on veut établir, c'est l'athéisme tout pur; il fait chaque jour une infinité de prosélytes; mais comme il n'établit point de preuves absolument concluantes, je crois que tout homme

sensé peut dire : improbabilité pour improbabilité, je m'en tiens aux principes de la religion. Ce livre, en deux gros volumes *in*-8., se vendoit d'abord 30 fr., à présent il se vend quatre et cinq louis. Il en est de même d'un extrait de l'information faite en Bretagne contre M. le duc d'Aiguillon, contenant environ trente pages *in*-4., qui se vendoit 6 fr., et qui vaut à présent 48 fr.

La mort, qui ne respecte point l'immortalité dont s'honore l'Académie Française, ne respecte pas plus aujourd'hui ses membres que leurs ouvrages. Voilà deux académiciens qu'elle vient de frapper consécutivement. L'abbé Trublet, qui compiloit, compiloit, compiloit, et M. le duc de Villars; celui-ci n'avoit que son rang pour tout mérite académique : on lui a fait l'épitaphe suivante : *Ci-gît l'ami des hommes.* Pour entendre le sens de cette épitaphe, il faut savoir qu'autant M. le maréchal, son père, étoit bon physicien, autant M. le duc, son fils, avoit le goût antiphysique. On rapporte, à son sujet, les traits suivans. Le maréchal écrivit à sa femme : je me propose de livrer bataille aux ennemis, envoyez-moi mon fils; je serai bien aise qu'il vienne. On fait partir le jeune Villars, qui ne se rend pas au jour indiqué, parce qu'il avoit peur de la guerre. Le maréchal, furieux, récrit à sa femme : je vous avois priée de m'envoyer mon fils, vous m'avez envoyé le vôtre.

Un jour, ce même duc, dans l'orchestre de la

Comédie Française, vêtu d'un brillant habit, en étala une des basques sur un officier qui étoit à côté de lui; cet officier le repoussa par trois fois sans aucun ménagement. Le duc, piqué de ce mépris, lui dit: apparemment, Monsieur, que vous ne me connoissez point? Non, Monsieur, lui répondit l'officier; mais j'ai eu l'honneur de connoître beaucoup Monsieur votre père, qui étoit un brave homme, et un de nos plus grands généraux. Au demeurant, M. le duc de Villars est regretté dans son gouvernement, où il faisoit de grandes charités.

On vouloit engager M. Piron à contribuer, ainsi que les gens de lettres, aux frais de la statue que l'on se propose d'ériger à M. de Voltaire. M. Piron a répondu: je ne donnerai pas un sou pour la souscription; mais je me charge de l'inscription. Malgré la vénération que tout le monde a pour les talens de M. de Voltaire, on peut s'attendre que l'inscription que M. Piron lui promet ne sera pas fade.

M. Boucher, premier peintre du roi, est mort ces jours derniers, regretté de tous les artistes. Son cabinet, estimé cent mille écus, sera vendu à la fin de l'automne. Si Votre Excellence s'intéresse à cette vente pour elle, ou pour ses amis, j'enverrai le catalogue imprimé ou manuscrit. Il y auroit encore beaucoup d'autres nouvelles à rapporter; mais comme cette lettre deviendroit trop volumineuse, je les réserve pour un autre

tems, et passé à des objets qui doivent intéresser davantage.

Fêtes de Paris et de Versailles.

Je n'entrerai dans aucun détail circonstancié au sujet de ces fêtes ; toutes les gazettes, journaux et autres ouvrages périodiques en font et feront une mention assez ample. Je ne rapporterai que quelques anecdotes qui y sont relatives.

Le roi ayant apperçu dans le parc de Versailles plusieurs barrières, qui auroient empêché le peuple d'approcher, ordonna qu'on les fît abattre, en disant que cette fête étoit moins pour lui et sa cour, que pour son peuple.

Le feu d'artifice a été très-bien exécuté ; mais on n'avoit encore jamais rien vu d'égal à l'illumination de tout le parc.

Le jour du bal, l'affluence fut si grande, que Sa Majesté fit faire place elle-même ; mais avec tant de bonté, et d'un air si satisfait, qu'elle répandit la gaîté parmi toutes les personnes qui composoient cette brillante assemblée. Notre Dauphine y dansa avec tant de grâce, qu'elle fixa sur elle tous les regards. On dit que le lendemain, ou surlendemain, elle entra dans la chambre du roi à huit heures du matin ; que Sa Majesté, surprise de la voir de si bonne heure, lui demanda ce qui l'amenoit ? Deux choses : la première, pour m'informer de la santé de Votre Majesté, et la se-

conde, pour la prier de me permettre de ne plus l'appeler Sire, mais Papa. Le roi, qui entendit à merveille ce qu'elle vouloit dire, l'embrassa tendrement en l'appelant sa chère fille. Il y eut, avant l'ouverture du bal, une petite altercation au sujet de Madame de Lorraine. Les ducs lui disputoient la prééminence au bal, et de l'honneur du pas le frivole avantage. *Le roi termina le différend par la lettre suivante* (1). Au banquet royal, tout

---

(1) *Lettre du Roi aux Ducs.*

20 mai 1770.

L'Ambassadeur de l'Empereur et de l'Impératrice Reine, dans une audience qu'il a eue de moi, m'a demandé de la part de ses maîtres (je suis obligé d'ajouter foi à tout ce qu'il m'a dit) de vouloir marquer quelque distinction à mademoiselle de Lorraine à l'occasion présente du mariage de mon petit-fils avec l'archi-duchesse; la danse au bal étant la seule chose qui ne peut tirer à conséquence, puisque le choix des danseurs et danseuses ne dépend que de ma volonté, sans distinction de places, rangs ou dignités (exceptant les Princes et Princesses de mon sang, qui ne peuvent être comparés ni mis en rang avec aucun autre Français), et ne voulant d'ailleurs changer ni rien innover à ce qui se pratique à ma cour, je compte que les grands et la noblesse de mon royaume ne se départant point de la fidélité, soumission, attachement et même amitié qu'ils m'ont toujours marqués et à mes prédécesseurs, n'occasionneront jamais rien qui puisse me déplaire, surtout dans cette occurrence-ci, où je desire marquer à l'Impératrice la reconnaissance du présent qu'elle m'a fait, qui, j'espère, ainsi que vous fera le bonheur du reste de mes jours.

le monde, indistinctement, eut l'avantage de jouir de ce spectacle aussi somptueux qu'intéressant. Nulle confusion, nul désordre, aucun accident, n'ont troublé la joie universelle qu'inspiroient ces fêtes; cependant, les filoux y ont assez bien fait leurs affaires. L'un d'eux fut surpris volant la montre d'une dame de condition; on lui promit sa grâce, s'il vouloit dénoncer ses associés; ce qu'il fit, et l'on en arrêta un grand nombre sur les signalemens qu'il en donna. Plusieurs d'entre eux firent une gentillesse de leur métier; comme l'avenue étoit remplie d'une infinité d'équipages assez mal gardés par les cochers, qui étoient allés boire, ils prirent des habits de livrée, détachèrent plusieurs chevaux des carrosses, sous prétexte de les mettre à couvert, et les emmenèrent sans obstacle (1).

---

(1) M. Favart avoit conservé une copie de la lettre adressée au dauphin, son gendre, par l'Impératrice Marie-Thérèse : quoique cette pièce ait pu être publiée, nous l'insérons ici comme monument historique.

(Note des Éditeurs.)

Lettre de l'Impératrice-Reine à Monseigneur le Dauphin.

Votre épouse, mon cher Dauphin, vient de se séparer de moi. Comme elle faisoit mes délices, j'espère qu'elle fera votre bonheur; je l'ai élevée en conséquence, parce que depuis long-temps je prévoyois qu'elle devoit partager votre destinée; je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs

Un autre événement, qui n'est guère plus considérable, mérite cependant de vous être rapporté, parce que Votre Excellence connoît le personnage dont je vais parler. Corbi, attaché particulièrement à M. le duc de Choiseul, et mari de la femme de chambre de Madame la duchesse de Grammont, se présenta à la porte du spectacle, le premier jour de la représentation de *Persée*, avec plusieurs dames de sa compagnie, qu'il voulut faire entrer, de préférence à une autre compagnie de dames, conduite par un seigneur étranger de la plus haute distinction.

---

envers vous, un tendre attachement, l'attention à imaginer et mettre en pratique les moyens de vous plaire. Je lui ai toujours recommandé une tendre dévotion envers le maître des Rois, persuadée que l'on fait mal le bonheur des peuples qui nous sont confiés, quand on manque à celui qui brise les sceptres et renverse les trônes quand il lui plaît; aimez donc vos devoirs envers Dieu; je vous le dis, mon cher Dauphin, et le dis à ma fille. Aimez le bien d'un peuple sur lequel vous régnerez toujours trop tôt; aimez le roi votre aïeul, inspirez ou renouvelez ses attachemens à ma fille; soyez bon comme lui; rendez-vous accessible aux malheureux. Il est impossible qu'en vous conduisant ainsi vous n'ayiez le bonheur en partage; ma fille vous aimera, j'en suis sûre, parce que je la connais; plus je réponds de son amour et de ses soins, plus je vous recommande de lui vouer le plus tendre attachement. Adieu, mon cher Dauphin, soyez heureux, je suis baignée de larmes.

Donné le 15 *mai* 1770 *à M. le Dauphin.*

Pour prix de son obstination, Corbi fut traité sans ménagement par ce seigneur, qui le menaça de lui faire donner des coups de canne. Soit que cette aventure ait causé une révolution subite dans les fibres délicates du cerveau de Corbi, ou que ses idées de grandeur mal entendues lui eussent déjà fait perdre la tête, dès ce moment il est devenu fou, et à tel point, que M. le duc de Choiseul, malgré les faveurs dont il le combloit, s'est cru obligé de le faire mettre à Charenton. Là, Corbi très-content, prend sa cage pour un palais, se croyant contrôleur-général, et ministre d'état chargé de négociations secrètes pour la Russie.

Il s'en faut de beaucoup que nos fêtes parisiennes ayent eu l'agrément de celles de Versailles; autant les premières ont été brillantes, autant les secondes ont paru tristes. Une longue file de petites boutiques mesquines occupoit, par intervalles, un côté des boulevards, depuis la place Louis XV jusqu'à la porte Saint-Antoine. La grande allée du milieu étoit éclairée par des *rabicaux* réverbérés de nouvelle invention; chaque réverbère étoit placé, non au milieu, mais à l'extrémité d'une corde qui traversoit l'allée, de façon que la lumière, disposée en zig-zag, ne produisoit pas un bon effet. Un petit lampion à chaque arbre rendoit cette illumination plus ridicule. Il sembloit, de loin, que c'étoit un grand convoi funèbre arrêté. La décoration du feu d'artifice, élevée entre la statue du roi et la colonnade,

ressembloit plutôt à un catafalque qu'à un temple de l'hymen, quoique l'architecture en fût très-bien ordonnée. Loin d'annoncer la gaîté, tout sembloit, au contraire, présager les événemens sinistres qui sont arrivés le même jour. Dans la rue Royale, qui fait face à la statue équestre, et qui sépare les deux colonnades, il y avoit à main gauche, en entrant par la rue Saint-Honoré, trois petits fossés ou ruisseaux, longs environ de deux toises, depuis le mur jusqu'à la chaussée, larges de deux pieds tout au plus, et de huit à dix pouces de profondeur. Ces malheureuses rigoles, que l'on n'avoit point observées, et qui cependant méritoient l'attention d'un magistrat éclairé, ont coûté la vie à un grand nombre de citoyens : on avoit négligé d'établir un ordre pour les équipages. Dès que le feu fut tiré, les carrosses abondèrent de toutes parts dans la place. Le peuple, pour éviter d'être écrasé, se précipita dans les débouchés qu'il trouvoit, et malheureusement il n'y en avoit que deux du côté de la rue Saint-Honoré, où l'affluence étoit plus grande. Pour comble de malheur, on avoit fermé le pont tournant des Tuileries, de sorte que toute la foule, se portant principalement dans la rue Royale, et croyant trouver un terrein uni, rencontra ces petits fossés, qui servirent de tombeau à plus de six cents personnes. Un homme tomboit, un autre le suivoit, et successivement comme les capucins de carte. La multitude s'étouffoit et s'écrasoit. Dans cette

confusion, plusieurs personnes de marque coururent un danger imminent. M. le maréchal de Biron manqua d'y perdre la vie ; il cria, à moi, les gardes Françaises ! quatre soldats de ce corps le tirèrent du péril. M. le duc de Richelieu se trouva dans cette mêlée ; mais comme le bonheur l'a toujours accompagné, il ne lui est rien arrivé ; et il a dit, qu'en cette occasion, il avoit fait face personnellement à plus de dix mille hommes, et que dans toutes les circonstances périlleuses où il s'étoit trouvé, il n'avoit jamais tant risqué. M. le comte de Clermont, prince, s'est comporté dans cette bagarre, avec un zèle pour l'humanité, qui fait honneur à ses sentimens ; il fit arrêter son équipage, et permit à tous ceux qui se trouvoient autour de sa voiture, de monter derrière, devant, sur l'impériale et sur les chevaux même. Un de mes amis, M. Chupin, conseiller au parlement, sauta à la botte du carrosse de ce prince, en criant miséricorde. Le comte de Clermont lui prit la main en lui disant : je ne peux pas vous recevoir dans mon équipage, il est rempli ; mais tenez-vous à la portière, je réponds de vous. Après s'être débarrassé de la foule, il eut la bonté de reconduire lui-même, dans leurs logis, toutes les personnes qu'il avoit accueillies, et quoiqu'il fût déjà très-tard, il ne voulut pas quitter M. Chupin qu'il ne l'eut remené chez lui.

On n'a pas vu ces marques de sensibilité dans tous ces messieurs, que le peuple appelle gens

à équipage. Un d'entr'eux excitoit son cocher à fendre la presse, plusieurs personnes qui étoient en péril sautèrent à la bride des chevaux. L'impatient monsieur descend l'épée à la main pour écarter la populace; à l'instant on le désarme, il est percé de sa propre épée, et sa femme, qui étoit avec lui, en fut quitte pour ses oreilles qu'on lui arracha avec les boucles et pendeloques. Un autre petit seigneur, dont on ne sait pas le nom, heureusement pour lui, commanda à son cocher de se faire jour à travers la populace. Un abbé monta à sa portière, le saisit au collet en lui disant, arrête malheureux! songe à ce que tu vas faire. Quel est donc cet homme là, répond le monsieur? Oui, je suis un homme, et toi tu n'en as que la figure, tu es un monstre. Cet abbé, par sa fermeté, empêcha que le désordre ne fût encore plus considérable.

Un autre carrosse eut l'impériale enfoncée par la quantité de monde qui étoit dessus. Trois chevaux furent étouffés après s'être relevés trois à quatre fois; combien de personnes n'ont ils pas blessées en se débattantes!

Une madame de Granville fut étouffée dans son équipage, et son cocher mis au nombre des morts. M. d'Argental eut l'épaule démise, le ministre de l'Avoyer de Bâle a été transporté chez lui mourant, ayant perdu sa canne, sa montre, et un diamant d'un assez grand prix qu'il avoit au doigt. Les filoux, au nombre de plus de trois

cents, aidèrent à cet affreux désastre; deux d'entr'eux, qui furent étouffés, se trouvèrent chargés de plusieurs montres et autres bijoux. On exposa le soir même, dans le cimetière de la Madeleine, cent trente-trois personnes, parmi lesquelles il y avoit quatre-vingt-trois femmes, dont plusieurs enceintes, quatre chevaliers de Saint-Louis, et cinq religieux de différens ordres. A propos de religieux, un filou déguisé en récollet s'introduisit dans le cimetière (au rapport de M. le comte de Clermont), sous prétexte de chercher son père et sa mère. Après avoir promené ses regards sur les cadavres, il s'arrêta à deux qui lui paroissoient les mieux vêtus et les plus étoffés; il s'écria, en se précipitant sur eux, ah! mon père, ah! ma mère! et pendant ce tems il s'emparoit de ce qu'ils avoient dans leurs poches. Un garde lui dit, mon révérend père, que faites-vous donc? A quoi l'autre répliqua : c'est mon père, c'est ma mère, je suis leur héritier, et se retira sans qu'on songeât à l'arrêter.

La femme d'un boulanger ayant reconnu le corps de son mari, courut comme une forcenée se précipiter dans un puits. Un homme du peuple considérant tous ces morts étalés, se mit à dire, les larmes aux yeux, et se croisant les bras : Vous voilà donc, messieurs les b., messieurs les j. f., vous voilà donc morts, vous voilà bien avancés : voilà ce que c'est que d'être curieux;

eh bien, je parie que si l'on donnoit encore demain une pareille fête, vous seriez les premiers à y revenir. Je ne finirois point si je voulois continuer l'extrait de ces malheurs; on fait monter le nombre des morts et des blessés à près de douze cents. Le Parlement s'est assemblé extraordinairement à cette occasion.

M. le Dauphin, très-sensible à cette calamité, a écrit à M. de Sartines, lieutenant de police, la lettre suivante (*), où il exprime ses regrets et l'intention où il est de réparer par sa bienfaisance les désastres de cette journée.

Madame la Dauphine a donné les mêmes témoignages d'attendrissement, et a envoyé quatre mille francs. Le roi a donné aussi des ordres

---

(*) « J'ai appris lemalheur arrivé à Paris à mon occa-
» sion : j'en suis pénétré. On m'a apporté ce que le roi
» m'envoie tous les mois pour mes menus plaisirs (1), je ne
» peux disposer que de cela, je vous l'envoie : secourez
» les plus malheureux. J'ai, Monsieur, beaucoup d'es-
» time pour vous. »

(*Signé*) Louis-Auguste.

A Versailles, le 1er juin 1770.

Madame la Dauphine a suivi l'exemple de son auguste époux en envoyant sa bourse à M. de Sartines. Mesdames et les princes du sang en ont fait autant. Plusieurs particuliers et même les fermiers généraux ont envoyé des secours considérables.

(1) Cette somme se montoit à deux mille écus.

pour le soulagement des malheureux. On dit que M. le duc de Biron et M. de Sartines avoient offert de renforcer les gardes de la ville, mais que le prévôt des marchands, croyant sa troupe suffisante, avoit rejeté leur proposition; le petit nombre des archers de ville, presque tous ivres, n'étoit pas capable de remédier au désordre, aussi vient-on d'ôter à cette troupe d'apparat le droit d'exercer ses fonctions dans de pareilles fêtes. Cependant il est à présumer que M. le prévôt des marchands n'est point si fautif, puisque sa majesté vient de le continuer pour trois ans, et qu'elle accorde à M. Bignon, son fils, conseiller au Parlement, la survivance de la place de premier bibliothécaire.

Le corps des marchands ayant été requis de fournir un contingent pour les fêtes de la ville, répondit : Jusqu'à présent quand nous avons contribué, on n'a pas fait mention de nous, et le corps de ville seul s'est fait un mérite de ce que nous avons donné. Aujourd'hui nous témoignerons notre zèle particulièrement. Ils l'ont prouvé ce zèle de la façon la plus honorable.

Mardi 5 juin il s'est élevé un orage; le tonnerre est tombé au quartier Saint-Roch, entre deux et trois heures après midi, dans une maison où il y avoit une douzaine de personnes à table; il n'a fait d'autre dommage que de percer une caraffe dans trois endroits sans la briser entiè-

rement ; mais un coup de vent a été si impétueux qu'il a renversé, dans la place de Louis XV, toute la charpente de ce maudit feu.

On a rétabli le pilori de la Halle ; tout le monde croyoit que c'étoit en faveur de M. Billard dont j'ai parlé dans ma dernière lettre ; mais son jugement n'est point encore prononcé ; et comme il appartient à des personnes très-respectables, on prétend que sa peine sera commuée à trois ans de bannissement, et l'abbé Griselle à neuf années de prison. C'est ce même abbé Griselle qui a opéré la conversion de mademoiselle Hunor, petite bonne amie de M. le duc de la Valière. Ce digne abbé lui avoit persuadé qu'il falloit qu'elle se retirât dans un couvent pour le bien de son âme, et qu'elle remît entre ses mains tout l'argent, les ajustemens, bijoux et pierreries qu'elle avoit reçus du Duc, ce qu'elle exécuta très-fidèlement. Il lui fit une dot très-modique et garda le reste pour lui.

FIN DE LA CORRESPONDANCE DE M. FAVARD AVEC M. DURAZZO.

CORRESPONDANCES

DIVERSES.

CORRESPONDANCES DIVERSES.

M. Dancourt (*) à M. Favart.

1762, Vienne, 25 avril.

MONSIEUR,

J'ai déjà éprouvé une partie des agrémens que vos bons témoignages devoient me procurer. On ne peut être reçu avec plus de caresses que je l'ai été de M. le comte Durazzo. Il a bien voulu répéter à l'empereur une partie des bonnes choses que vous lui avez dites sur mon compte, et mon début a été reçu avec une indulgence dont vous devez tirer vanité.

J'ai fait une églogue lyrique que j'ai remise à Son Excellence ; elle l'a d'abord envoyée au sieur Gluck. C'est unmusicien fort estimé de nos messieurs, et particulièrement de nos

(*) M. Dancourt, auteur et acteur, est la personne déjà désignée sous le nom de l'*Arlequin de Berlin*, dans les lettres de M. Favart au comte de Durazzo.

(Note des Éditeurs.)

chanteurs. Leur témoignage m'est cependant suspect ; j'ai toutes les peines du monde à m'imaginer qu'un allemand chante bien en français ; permettez-moi de ne vous en rien dire jusqu'à ce que je l'aye entendu. Nous avons ici nombre de virtuoses, le célèbre Hazze a fait hier répéter un opéra de sa composition : c'est le *Poème de famille* de Mostalazio. L'orchestre m'a paru sublime ; j'ai fait de mon mieux pour trouver le chant admirable, pour être de l'avis général ; mais ni mes oreilles, ni mon cœur ne veulent en convenir : on m'a fourni, sans le vouloir, un argument contre le chant brodé, c'est qu'on m'a parlé ici avec enthousiasme de l'air de M. Duny : *Je suis un pauvre misérable*. On ne fait pas le même cas du rôle de Spauderille, quant à la musique, j'entends. Un autre virtuose, nommé *Scarlati*, s'est ici placé aux dépens de Gluck, à qui l'on n'a reproché d'autre défaut que d'être asssez riche pour devoir abandonner la plume à un Italien qui ne l'est pas. Au reste, on m'a dit aussi beaucoup de bien de ce Scarlati. J'ai eu une conversation sur vos pièces de *Soliman* et de *Lubin* ; l'embarras est d'avoir une *Sultane* et une *Annette*.

Le comte a la physionomie de madame Favart et ses talens dans la tête, en sorte qu'il ne peut se persuader que, sans elle, vos deux pièces feraient effet ; c'est vouloir déterminément ne pas les jouer : où trouvera-t-il ce qu'il cherche ?

Nous avons une dame Eydoux qu'il pourroit charger des deux rôles : elle n'est ni jeune, ni jolie, j'en conviens, mais elle a la plus belle voix et beaucoup de talent. Le comte prétend que ce seroit faire tort aux deux pièces, parce que, dit-il, notre public ne juge que par les yeux. Eh bien, Monsieur, lui ai-je dit, pourquoi caressez-vous ce défaut là ? Il faut l'instruire à juger avec son âme. Toutes ces raisons ont blanchi ; il nous faut une *Annette* : faites-nous en une.

En passant à Strasbourg, j'ai été deux fois chez M. Eysentoot, que je n'ai point trouvé ; j'ai eu l'honneur de voir madame son épouse qui m'a reçu avec toute la politesse qui devoit résulter d'une recommandation comme la vôtre.

J'envoie par cet ordinaire une lettre-de-change à mon beau-frère, que je charge de vous porter les 100 liv. que vous avez bien voulu me prêter : il ne vous fera jamais autant de remercîments que ma reconnoissance lui en impose. Les indifférents ne payent jamais bien leurs dettes ; mais mon cœur est honnête-homme, il ne s'en croira jamais quitte envers vous à si bon marché.

J'ai débuté avec un rhume épidémique dont toute la ville est attaquée ; j'ai cependant été fort applaudi. On a été fort sensible à la nouvelle de la Martinique ; on se flatte que la flotte combinée nous vengera sur la Jamaïque ; on se flatte

encore que les Russes changeront d'avis ; ils avoient ordre de se retirer : on prétend qu'un courier arrivé il y a deux jours a fait suspendre.

Mes très-humbles respects, je vous prie, à Madame ; recommandez-lui de jouer moins bien à l'avenir, si elle veut que ses pièces et les vôtres soient représentées ici.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. Dancourt à M. Favart.

1763, Vienne, 13 mars.

Monsieur et cher ami,

Vos intérêts me tiennent éveillé, et j'aurois fait beau bruit sur la lettre que vous m'avez écrite, par laquelle vous m'apprenez que votre correspondance avec M. Durazzo ne vous a rien produit encore, sans ce maudit intérêt personnel.

L'Impératrice croit que vous êtes payé pour cela au moins 5 ou 600 florins par an; ainsi il s'en faut quinze cents francs par an depuis que vous correspondez avec l'excellent, que vous ne soyiez payé du fruit de vos peines.

M. Gontier, chargé ici de la censure des livres et de la gazette, homme plein de goût, de littérature, et d'esprit, et qui a l'honneur de contribuer à l'éducation en partie de la famille impériale par de petits ouvrages de morale en prose et en vers, s'est acquis à très-juste titre la confiance de Sa Majesté.

La régie de M. le comte Durazzo étant devenue suspecte, il a eu le désagrément que ses comptes ont été donnés à vérifier à M. Gontier.

Celui-ci a trouvé à les désenfler prodigieusement, et depuis ce tems le comte n'est rien moins qu'un homme considéré de leurs majestés. Des considérations très-étrangères au spectacle le tiennent en place, mais sa majesté se fait donner par M. Gontier des mémoires sur la régie, qui problablement en vont bientôt changer la forme.

M. Gontier m'a fait là dessus des ouvertures dont il ne me convient pas d'abuser; mais comme dans la révolution à venir il pourroit arriver que le passé ne vous auroit rien produit et le futur *idem*, je me suis consulté avec M. Gontier dont l'intention est que vous soyiez payé du passé, et de faire en sorte de vous faire assigner une pension fixe pour votre correspondance. Que M. Durazzo reste ou non, la pension étant assignée une fois, il faudroit que votre quittance justifiât de la recette.

Quoique M. Durazzo n'ait encore rien fait pour vous, il n'en a cependant pas moins cherché un autre correspondant, qui n'a pas voulu se charger de la besogne. Il connoissoit l'homme apparemment. Je tiens encore cette anecdote de M. Gontier.

Mais comme dans tout ceci l'intérêt personnel ne veut pas que je paroisse en rien, je suis convenu avec M. Gontier de vous envoyer le modèle de lettre ci-joint que vous lui adresserez. Dès

que la lettre sera dans ses mains, comptez qu'elle sera dans celles de l'impératrice, et qu'il en résultera pour vous de l'honneur et du profit.

MODÈLE.

MONSIEUR,

Il est bien flatteur pour moi d'entrer en correspondance avec vous. Je vous enverrai le plutôt possible les livres que vous desirez. L'infirmité de ma vue ne me permet plus guère d'autres plaisirs que ceux du cœur et de l'esprit, et c'en est un bien sensible pour moi que l'honneur de la connoissance d'un homme comme vous.

C'en seroit encore un bien vif pour moi si j'apprenois que leurs majestés impériales se fussent amusées de la lecture ou de la représentation de quelques-uns de mes ouvrages. Je regarderois cette gloire comme la récompense la plus flatteuse des soins que je me donne depuis...... ans, pour que ma correspondance avec M. le comte de Durazzo soit utile à la régie de son spectacle.

Je ne doute pas qu'un homme de mérite comme vous n'ait beaucoup de crédit sur l'esprit de Son Excellence, et ne puisse l'engager à me procurer cette satisfaction.

Je respecte et j'admire les scrupules de sa majesté l'impératrice. Je sais qu'elle destine le théâtre à l'éducation de son auguste famille; au

moyen de quoi des pièces faites avec complaisance pour tout le monde ne sont pas celles qu'on doit affecter de produire à de jeunes princes. Mais ma comédie des *Trois Sultanes* est assurément au dessus de tout reproche, et je crois qu'elle pouvoit être représentée sans danger devant l'auguste cour impériale. Peut-être me trompé-je. Je m'en rapporte à vous, Monsieur. Si vous pensez de cette pièce assez favorablement pour qu'elle puisse être jouée devant Leurs Majestés, faites-moi la grâce d'engager M. le comte de Durazzo à le permettre.

Il ne refusera pas cette faveur aux sollicitations d'un homme de lettres aussi distingué que vous; je n'ai pas osé le lui demander moi-même pour ne pas avoir l'air d'un homme qui cherchoit le prix de ses peines. Depuis... ans que j'ai rempli avec autant de zèle que d'empressement les commissions de Son Excellence, *je n'ai rien demandé ni reçu*, et je me borne au plaisir d'amuser un moment Leurs Majestés. Vous savez que la gloire est la pâture des gens de lettres. Ma très-petite fortune prouve assez que j'ai toujours mieux estimé les applaudissemens que les rentes.

Je suis, etc.

P. S. Vous trouverez bien à dire au style de cette lettre : corrigez ce qu'il vous plaira ; songez

cependant que j'ai réglé mes expressions sur l'état des choses. L'adresse de M. Gontier est

A Monsieur Gontier, censeur de la librairie, et auteur de la Gazette Impériale à Vienne.

Vous m'avez annoncé que vous alliez lire mes pièces à la Comédie Italienne. Sans doute l'affaire est faite; et comme vous ne m'avez rien écrit, je présume qu'elles n'auront pas été reçues; j'en enrage déjà à moitié; j'attends que vous me l'ayiez marqué pour en enrager tout à fait. Je présente mes devoirs à Madame, et vous prie de me croire avec autant d'estime que d'amitié, et d'attachement à vos intérêts,

Monsieur et cher ami,

Votre très-humble serviteur et sincère ami Dancourt.

Ne nous enverrez-vous pas vos deux pièces pour la paix, que vous nous avez annoncées? Ayez donc pitié de nous, méchant homme?

M. Favart à M. Dancourt.

1763, 4 avril.

Mon cher ami,

Vous me rendez bien glorieux, votre façon d'agir envers moi justifie mon instinct, et le tact que j'ai pour connoître les honnêtes gens. Dès le premier moment que j'ai eu le bonheur de vous voir, mon cœur m'a dit : Voilà un de ces hommes capables d'une amitié solide, et mon cœur ne m'a pas trompé. Que cette amitié pour moi ne vous égare point; je crains que vous ne risquiez en voulant me servir. Quels reproches n'aurois-je pas à me faire, si j'étois cause qu'un ami perdît pour moi le moindre de ses avantages! j'aimerois mieux renoncer à tous les miens. Je ne suis pas riche, mais cette fierté qui caractérise aujourd'hui tous les gens de lettres, m'instruit à me contenter de peu. Nous autres petits nous jouissons du spectacle de voir que ceux qu'on appelle grands, sont quelquefois plus petits que nous. N'en disons mot.

O toi! mon cher Dancourt, comédien infâme,
Ne fixe point ici des yeux observateurs;
Les faiblesses des grands ont élevé ton âme;

Laissons les biens, la gloire à tous ces hauts seigneurs,
Contentons-nous d'avoir des mœurs.

Ma critique ou cette réflexion ne porte sur aucun objet en particulier. Je sais qu'il est parmi des grands, des hommes essentiels qui doivent leur gloire à eux-mêmes plutôt qu'à leurs titres. J'en connois beaucoup de ce nombre, et ce sont les effets qui nous les font distinguer.

Votre lettre m'a paru charmante, et je l'adopte. Voici l'histoire de ma correspondance: elle m'a été proposée sur la fin de 1759. J'ai demandé des renseignemens sur les spectacles de Vienne, pour lesquels on vouloit m'employer, j'espérois que l'on me donneroit des détails qui m'auroient mis à portée de me rendre utile. Je n'en ai pas reçu, et par cette raison je n'ai pas eu le bonheur de voir exécuter un ouvrage composé pour les noces de l'auguste archiduc; il avoit pour titre l'*Amour piqué par une abeille*. Dans mon drame étoient encadrés quelques autres tableaux agréables de l'antiquité grecque, tels que l'*Amour perdu et retrouvé*, *Vénus blessée par son fils*, et l'*Amour corrigé par Vénus*. J'avois tâché de rendre tous ces objets analogues, et sous une allégorie détournée, je me flattois d'avoir pu amener des louanges sans fadeur; mais je ne savois pour qui je travaillois, on ne m'avoit pas fait connoître les sujets. J'ai fait une pièce au hasard, d'un genre mixte, entre l'opéra et l'opéra-comique. Je croyois

avoir donné une forme nouvelle, susceptible d'un récitatif qui pouvoit se rapprocher de la façon naturelle de débiter, étant rendu par des comédiens qui, avec un filet de voix, m'auroient suffi, en donnant plus à l'action qu'au chant. On m'a marqué qu'il ne s'étoit trouvé personne pour exécuter ce que j'avois fait, c'étoit peut-être une façon polie pour me dire que mon ouvrage ne valoit rien. Cependant des amis sûrs et éclairés m'avoient encouragé. Si cet ouvrage vous tombe entre les mains, vous verrez si j'ai tort ou raison, et je passerai condamnation sur ce que vous prononcerez, parce que je suis convaincu que vous ne connoissez point l'art de flatter. J'avois accompagné cette espèce d'idylle dramatique d'un plan de divertissement historié, divisé en quatre actes, intitulé *les Albanes*. On m'a écrit que l'on avoit tiré parti de cette idée, et qu'elle avoit réussi. J'aime à le croire; quoi qu'il en soit, j'avouerai que j'ai été fâché que l'*Amour piqué par une abeille* n'ait pas été représenté. Ce n'est point par vanité d'auteur, mais par le regret que j'ai ressenti que mon zèle le plus ardent ne produisît rien. Entre nous, mon cher ami, j'ai la foiblesse d'etre fier quoique cela ne me convienne pas. J'ai écrit tout de suite à M. le comte de Durazzo que mes talens n'ayant point répondu à ce qu'il espéroit de moi, il n'étoit pas juste de recevoir les quinze cents livres d'honoraires que l'on

m'accordoit par an, et que je lui faisois telle remise qu'il jugeoit à propos. Il me fit l'honneur de me prendre au mot. Je ne peux trop le remercier de m'avoir rendu justice. Je fis remise d'un quartier, je n'exigeai rien pour l'avenir, et depuis ce tems-là j'ai servi gratis. Je le priai seulement de vouloir bien me continuer l'honneur de sa correspondance. Il m'a fait la grâce d'accepter mes offres. Je n'ai point à m'en plaindre, j'ai reçu de son Excellence les lettres les plus obligeantes; je puis me glorifier de quelque chose, c'est d'être en commerce de lettres avec monseigneur le comte de Durazzo, dont les talens sont connus en tous genres, à Paris comme à Vienne. J'ai été payé des envois que j'ai faits. Il est vrai que je n'ai porté en compte que les livres que j'ai achetés; ceux dont on m'a fait présent, j'en ai fait présent de même; il est encore vrai que je n'ai point fait un état de tous les frais, tant pour les ports de lettres, les correspondances des provinces, les courses journalières, les recherches, les frais de copistes, avances, déboursés, qu'autres menus détails qui ne laissent pas que de se monter à une somme assez considérable pour moi; mais je pense que monseigneur le comte de Durazzo est trop équitable pour ne pas m'indemniser. Au reste il fera ce qu'il voudra, cela ne m'empêchera pas de lui consacrer mes soins.

Venons à vous. J'ai proposé vos pièces, on

n'a pas encore eu le tems d'en faire la lecture. Je les ai examinées, elles m'ont fait beaucoup de plaisir; mais elles ont besoin de quelques corrections. Il ne m'appartient pas d'y toucher, je vous communiquerai mes observations auxquelles je ne prétends point vous assujétir, vous vous jugerez vous-même. J'ai invité nos meilleurs musiciens à se marier avec vous, ils sont tous retenus. J'attends l'arrivée de M. Gluck que vous m'avez annoncé, j'en raisonnerai avec lui. Ne croyez point que je néglige vos intérêts, quand je ne serois pas obligé de vous servir par reconnoissance, j'y serois contraint par la justice que l'on doit à vos talens.

Adieu, mon cher Dancourt, je vous le répète, ménagez-vous en voulant me servir.

Apprends, comédien qui brigues la faveur,
  Que du devoir prescrit si tu t'écartes
  Auprès des grands ton mérite est usé;
Nous sommes tous pour eux ainsi qu'un jeu de cartes
  Qu'on jète au feu dès qu'on s'est amusé.

Votre serviteur, et mille fois plus encore votre ami.

Nota. J'ai fait tirer douze exemplaires de l'Anglois à Bordeaux. J'en ai donné six à la famille royale. J'en envoie quatre à Vienne; le premier pour l'impératrice, le second pour M. le comte de Durazzo, le troisième pour M. Gontier, et

le quatrième pour vous. Je vous l'envoie, vous en ferez l'usage que vous voudrez, en votre nom, ou au mien, je vous en laisse le maître. Vous pouvez vous vanter d'être absolument le seul particulier qui ait un exemplaire de cette comédie. Si sa lecture peut engager à la mettre au théâtre, chargez-vous du rôle de Sudmer, joué par Préville; en donnant l'accent anglois, cet acteur inimitable en a fait un rôle transcendant.

M. Dancourt à M. Favart.

1763, Vienne, 16 avril.

Je vais me marier, mon cher procureur, car il faut bien se marier une fois en sa vie. Si donc mes pièces étoient reçues, jouées et accueillies, que je vous aurois d'obligation d'avoir mis le public dans le cas de me faire un présent de noces! Il me siéroit bien en vérité, car il faut tant de drogues dans un ménage! Je vous conserverois une reconnoissance éternelle du service important que vous me rendriez à cet égard. Faites-moi la grâce de me répondre au moins sur cet article.

Le chevalier Gluck est à Bologne, et ne tardera pas à en partir pour Paris.

Je suis, etc.

M. Dancourt à M. Favart.

1763, Vienne, 5 juillet.

Mon cher procureur,

Vous ne verrez point le chevalier Gluck; il est de retour ici. Il mettoit le pied dans sa chaise de poste à Bologne, et partoit pour Paris, lorsqu'il a reçu une lettre du Comte qui le rappeloit à Vienne, parce qu'ayant appris que l'opéra étoit brûlé, le voyage du chevalier devenoit inutile selon lui; il est donc de retour ici, et par conséquent voilà mes pièces sans leur tailleur qui leur auroit fait un habit à la mode de Paris et de tous les amateurs de bonne musique. Si dans la capitale vous ne trouvez point de musicien qui veuille se charger de cette besogne, le maître de chapelle de monseigneur le prince Charles à Bruxelles pourroit fort bien la faire. Il se nomme M. Wikstum. On en dit un bien infini dans ce pays; il a paru desirer que je lui envoyasse quelques-unes de mes productions, et si mes pièces sont lues, reçues, corrigées de votre main, et approuvées à la police, je vous prierois, sauf votre meilleur avis, de lui en envoyer copie étant plus à portée. Il pren-

droit de vous les informations nécessaires sur la qualité des voix, et la capacité des sujets auxquels vous destineriez les rôles. Pardon, mille fois pardon de l'abus que je fais de votre amitié, etc.

M. Dancourt à M. Favart.

1763, Vienne, 30 juillet.

Mon cher procureur,

Je sors de chez M. Gontier, qui est on ne peut pas plus content de vous. Je ne puis vous exprimer son zèle; il a déjà remis la lettre en question à une dame, favorite de l'impératrice, et tous deux attendent le bon moment pour la lui remettre, en sorte quelle puisse produire tout l'effet que vous devez en attendre. Vous serez bien servi, je vous assure. J'ai montré la mienne aussi. On ne doute point que l'impératrice ne soit indignée de la manière dont on en a agi avec vous. Cette auguste princesse ignore absolument que vous ayiez fait quelque chose pour elle : elle a coutume de récompenser très-généreusement jusqu'aux plus vains efforts, lorsqu'ils ont pour but de lui témoigner du zèle. Jugez combien elle sera de bonne humeur en apprenant que vous avez travaillé pour elle, et que votre ouvrage est resté dans le porte-feuille de M. le comte !... Je suis bien fâché de ne vous avoir pas marqué d'en envoyer une copie à M. Gontier ou à moi; car personne n'en verra jamais rien, si vous ne prenez ce parti. Quant aux Albanes dont vous savez qu'on a profité, ce n'est pas

vous qui avez eu cette idée, mais bien M. le Comte qui a tout imaginé, à ce qu'il dit. Il a gâté le plan des *Forges de Lemnos* par quatre ou cinq mauvais couplets de vaudevilles de la composition du sieur Drouin, jadis célèbre comédien, aujourd'hui seigneur de village, qui a été très-bien payé de son effort de génie.

M. Gontier est piqué de ce que vous avez été généreux vis-à-vis de quelqu'un qui l'est si peu, et compte bien que les choses tourneront à votre avantage. Il m'a demandé *les trois Sultanes* pour les faire lire à l'impératrice; laissez-le faire, tout ira bien.

C'est à moi maintenant à vous chanter pouilles. Comment, vous me demandez la permission de corriger mes pièces! Je ne pardonnerai cette injure qu'après que vous l'aurez commise, puisque vous êtes assez méchant pour vouloir que c'en soit une. Allez, travaillez, rognez, coupez. Un chirurgien habile ménage-t-il un malade auquel il veut sauver la vie? Si c'est vous demander trop que de vous prier de corriger mes pièces, jetez-les au feu, car je ne les croirai dignes du public qu'après qu'elles auront passé par vos mains, et je ferai retentir les journaux des témoignages de ma reconnoissance. Votre gloire m'est trop chère pour m'appliquer votre mérite; c'est le comble de l'ingratitude de ne pas célébrer au moins la capacité du médecin qui nous guérit. Je suis, etc.

M. Favart à M. Dancourt.

1766.

Mon cher ami, je n'ai aucune part aux changemens, additions et retranchemens de votre pièce; ce sont les personnes à qui vous l'avez confiée qui ont pris ce soin. On l'a mise au théâtre avec succès; elle a eu huit fortes représentations, la neuvième n'a pas été si nombreuse, mais elle n'a pas été moins applaudie. On a retiré *Esope* (*) pour faire place à plusieurs débutantes; les comédiens sont dans l'intention de le reprendre lorsqu'on y aura ajouté des scènes nouvelles. Le libraire n'a offert que trois cents livres pour l'impression, apparemment que l'on n'a pas voulu lui abandonner ce manuscrit pour un prix si modique; mais le même libraire qui est M. Guy, pour Madame Duchesne, promet quatre cents livres si on lui donne les scènes promises. J'ai toujours été à la campagne, je n'ai pu voir qu'une seule représentation d'Esope. Cet ouvrage m'a fait plaisir, mais m'a paru entière-

(*) *Ésope à Cythère*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, par M. Dancourt, représentée à la comédie italienne en 1766. (Note des Éditeurs.)

ment différent de ce qu'il étoit lorsque vous avez eu la bonté de me le montrer. Voici l'état des scènes qui composent la pièce.

Monologue d'Esope ; Esope et l'Amour ; Esope et Philariste qui se plaint de l'inconstance d'une maîtresse; ensuite une jeune fille qui se plaint de l'infidélité de son amant; après, la scène du paysan jaloux sans le savoir ; et puis une scène très-piquante et très-vive, entre l'Opéra et Thalie ; une débutante survient, l'Amour reparoît, et la pièce finit. Je n'entre dans aucun détail parce que les papiers publics ont fait l'analyse de cette pièce. Je vous dirai seulement qu'elle a eu autant d'ennemis que d'approbateurs. Les partisans de l'opéra ont été fort scandalisés qu'on ait osé plaisanter sur la majesté du théâtre lyrique. Mais la critique fine et légère qui règne dans cet ouvrage, a réduit les mécontens au silence.

J'aurois voulu, mon cher ami, vous être de quelque utilité ; mais je ne vous aurois pas si bien servi que les personnes que vous avez chargées de vos intérêts.

Je suis avec la plus parfaite considération, mon cher ami, votre etc.

Ma femme vous fait mille et mille complimens, ainsi qu'à la chère petite pouponne que j'embrasse aussi de tout mon cœur.

M. de Saint-Aubin à M. Favart.

1749, 6 août.

Monsieur,

Sans doute j'ai manqué aux lois de l'amitié, en ne me hâtant pas de répondre à la vôtre, cher ami; j'en dis bonnement ma coulpe, mes affaires ne sont pas de si longue haleine, et je cours si peu les jolis minois, et ce qu'on appelle bonne fortune, que j'ai du loisir de reste pour mes amis. Une partie de mon tems s'est cependant passé assez sérieusement. Le besoin et les visites réitérées de Messieurs Purgon et Clistorel, m'ont fait sentir tout le prix de la santé, et de la bonne compagnie; m'en voilà quitte, vivat.

Je ne sais pourquoi vous appuyez si fort sur la rencontre d'une Angélique, dont je ferois l'héroïne d'une nouvelle espagnole. Sachez, Monsieur l'impertinent, que je hais les Angéliques, et que je ne fais point de roman. Je vous l'ai dit mille fois, tous les plaisirs sont de mon ressort, je les cours, je les galope, à peine les ai-je rencontrés que je les plante-là. Par exemple je m'étois fort intéressé au procès de Madame de la Hure, contre laquelle son mari plaide en séparation, pour défaut de conformation; elle est

dans le cas de Néadarné ; il lui reproche de manquer de ce que l'on trouve trop vaste au reste des femmes. La cause est neuve, et bien soutenue. On ne l'entendoit plaider que par amis, et en robe; j'en avois, j'y suis entré, m'en voilà rassasié. (*) Tout Paris court un nommé Béche, haute-contre, qu'on commence par mettre au dessus de tous les Geliotte et les Poirier du monde; Dieu sait par où on finira. Pour moi, qui l'ai entendu hier au motet de Notre-Dame, je lui trouve un beau timbre de voix, d'aussi grands sons qu'il a la bouche (notez qu'elle finit aux oreilles) ; mais une grande négligence, point de goût, des cadences foibles, enfin un sujet à faire.

Une autre espèce de gens font autant parler d'eux que feu le rhinocéros, ce sont Messieurs les auteurs ; il est sorti de leur plume une si grande quantité de romans, anecdotes, etc., que pour en arrêter la fougue, on en vient de mettre une douzaine ou deux à la bastille. Le malheur n'est peut-être pas pour les plus coupables ; de pauvres grimauds de collége, pour avoir transcrit les folies de quelques opulens visionnaires, portent la folle-enchere de leur misère. Une bro-

---

(*) A l'époque où cette lettre fut écrite, M. Favart étoit obligé de vivre caché dans un petit village d'Alsace.

(Note des Éditeurs.)

chure, entre autres, qui a fait du bruit, est la traduction d'un *Traité de la lumière*, par l'aveugle Sindersonn, à l'usage de ceux qui croyent voir clair. Diderot a fouré là dedans quelques traits sur le ministère, qui n'ont pas également plu; on l'a compris dans la capture, ainsi qu'un abbé qui faisoit courir des lambeaux de vers contre le Roi. *Le château de Belle-vue, la Paix, le peuple aboyant à la lune*, etc. On voit toutes ces choses, peu de gens les copient; ce sont des billets au porteur, dont on n'est point curieux de se trouver nanti, surtout à présent qu'on arrête les gens sur un mot hasardé; mais qu'est-ce en comparaison de la Sacro-Sainte Inquisition?

Toutes nos petites filles prennent parti où elles peuvent; je les vois disparoître petit à petit, la scène se renouvelle. Mademoiselle Prota, vieille, laide comme vous la connoissez, a donné un exemple à ses compagnes de ne jamais désespérer de la fortune. Elle a accroché, avec sacrement, un vieux magot assez riche; ils vont sans doute travailler à quelques petits ours, heureux s'ils en viennent à bout. Tous nos amis sont les mêmes, aucun n'a donné de scène nouvelle au public; sitôt qu'il en éclora, je vous en ferai part; peut-être en serai-je le héros, qui sait! l'homme est si fou... Adieu, je voulais vous faire une bonne, grande, longue, drôle de lettre, c'est une raison pour ne pas réussir. Adieu, j'ai rassemblé ce que j'ai pu, je vous l'envoie ci-

joint. Je suis toujours, de tout mon cœur, votre ami,

DE SAINT-AUBIN (*).

Nous ne nous quitterons pas sans dire un mot des théâtres. Les Français en sont à la septième représentation *des Amazones*. Cette pièce est de l'auteur *des Lettres Péruviennes*; le succès en est chancelant. Les Italiens ont remis les débuts qui plaisent généralement. L'opéra donne *les Caractères de l'Amour*, par M. de Blamont.

AIR : *de Naïs*, chanté par Géliot.

Je ne suis plus ce Dieu volage,
Aussi léger que les Zéphirs;
Le charme vainqueur qui m'engage
Est un penchant plus vif, plus doux,
Plus doux que les desirs. (*bis*.)
J'aime ma langueur, mes soupirs,
Et j'adore mon esclavage;
Les feux dont j'ai brûlé sont à peine l'image
De ma flamme et de mes plaisirs. (*bis*.)

Je n'ai pu avoir l'air de l'opéra *de Cadmus*.

(*) M. de Saint-Aubin est auteur de *la Lingère ou la Bégueule; le Parisien Déplacé; les Tracasseries de Village*, comédies.

(Extrait de la France litt.)

M. Beauchamp à M. Favart.

1761, 10 avril.

MONSIEUR,

Au milieu de ces applaudissemens universels, de ces acclamations publiques, si flatteuses pour un auteur, souffrez que la voix de l'amitié se fasse entendre. Enchanté des beautés sans nombre de votre pièce, et du talent supérieur de la charmante Roxelane, qu'il étoit doux pour moi d'entendre dans un coin du parterre les éloges qui vous étoient si justement prodigués, d'être témoin de la satisfaction et de la joie répandues sur tous les visages! Pourquoi suis-je retenu dans un bureau! Que ne puis-je vous aller rendre compte moi-même d'une aventure singulière, et qui m'a fort réjoui!

J'étois auprès d'un homme simplement vêtu, et dont l'extérieur n'annonçoit rien de distingué; sa tête en avant, sa bouche béante pendant toute la pièce, des éclats de rire interrompus par une prompte attention, attiroient de tems en tems mes regards de son côté. La pièce finie, il a enfin rompu le silence qu'il avoit gardé jusque-là, pour me dire d'un ton brusque et en me serrant le bras : *Monsieur, quest-c'-qu'a fait çà?* Charmé de son enthousiasme, je vous ai nommé. *Morbleu! j'voudrois tenir c't'homme-*

là, m'a-t-il répondu, *je le baiserois jusqu'à lui enlever la peau des joues.*

Cet épanchement de cœur, dans une espèce de paysan, m'a paru délicieux. Ce n'est pas un conte que je vous fais, Monsieur; je vous donne ses expressions à la lettre.

Que l'on est heureux, lorsque l'on est à portée d'applaudir souvent des pièces aussi charmantes que les vôtres! C'est le seul but que je m'étois proposé, en présentant aux Italiens la petite pièce en question.

J'allois entrer au temple de Thalie,
Dont vous faites tout l'ornement;
Je m'en flattois au moins, et c'étoit ma folie;
De plaisir mon âme ravie
Goûtoit d'avance un bonheur si charmant.......
De quels regrets mon attente est suivie!
Ce vain espoir n'a duré qu'un moment.
Déjà de ce palais j'avois passé les gardes.......
J'avois *la clef*..... encore un pas
J'allois être heureux, mais hélas!
De la serrure on a changé les gardes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BEAUCHAMP (*).

Mille remercîmens du billet que M. Lourdet m'a fait tenir de votre part.

(*) Traducteur du roman grec d'Eustatius, intitulé: *Ismène et Isménias*, auteur des *Recherches sur les théâtres de France*, et de diverses comédies et opéras-comiques. (Note des Éditeurs.)

Madame de Beausire à M. Favart.

1761, Trianon, 26 janvier.

Vous avez cru être défait de moi, Monsieur, et cela devroit être, après la perte que nous avons faite, qui devroit fermer le cœur et l'esprit à tous amusemens possibles. Cependant ce qui nous reste mérite nos hommages et notre tendresse, et ces choses là ne se prouvent que par des faits. Allons donc en avant sur les faits; moi par le cœur et la volonté seulement, et vous par toutes les facultés possibles; faites quelque chose pour ces précieux enfans. Vous êtes capable de tout ce que voulez : instruisez-les en les divertissant (*), nobles fonctions et dont vous êtes bien digne. Monseigneur le duc de Berri est sérieux; il s'amuse peu des choses qui lui sont présentées: il faut qu'elles soient d'une gaîté un peu saillante et cependant sensée. Vous écrirez, madame Favart et M. Carlin diront, et tout sera enchanteur. Vous verrez, dans les deux derniers petits princes, les plus aimables créatures que Dieu ait

(*) D'après la demande que contient cette lettre, M. Favart fit en société avec M. Delagarde, une petite comédie, impromptu, intitulée, *la Cour de Marbre*, qui fut représentée à Trianon. (Note des Éditeurs.)

faites, l'âme sur la physionomie, et exprimant des sentimens intéressans dans tout ce qu'ils disent. Ils m'ont fait l'honneur de venir collationner chez moi avant-hier; toutes leurs maisons s'étoient réunies, leur cour étoit grosse. Monseigneur le duc de Berri y est venu de Marly : on avoit imaginé qu'il y auroit quelque chose pour les amuser; et pour tout bien je n'avois, après le goûter, qu'un misérable petit fort en artifice, que j'ai fait tirer en plein jour dans un petit bosquet, que j'avois fait à peu près clore. J'ai été d'une honte épouvantable de l'idée que j'ai vu qu'avoient les autres, en arrivant, et de ma nullité. Cette honte dure encore, et durera jusqu'à ce que vous m'ayiez réhabilitée. Vous voyez bien qu'il y va de l'honneur pour moi, et de l'immortalité pour vous, ou d'une célébrité continuée ou augmentée, parce qu'il ne faut pas chanter si haut pour notre petite fête; mais ce sera au moins pour vous la besogne la plus intéressante. Je connois votre façon de penser, et la disposition avec laquelle vos productions seront reçues. Le lieu de la scène ne pourra être que le petit bosquet au petit artifice, dans un petit jardin qui ne peut que le contenir, et qui sera tout entier la salle de spectacle. Il faudra bien que vous veniez voir cela d'avance, pour ordonner vos distributions. Je crois que vous serez vu avec bien de l'empressement; que vous ferez grand plaisir, et qu'on saura à vous, et

à l'aimable madame Favart, tout le gré possible d'avoir déféré à mon empressement, pour des objets aussi respectables et aussi intéressans. Mais rien n'égalera l'inviolable reconnoissance que je vous voue à tous les deux. Gardez le secret jusqu'au jour, où je ne dirai encore que ce qu'il faudra, pour que vous ayiez, dans la cour de nos princes, de dignes spectateurs; et laissons d'ailleurs tout le plaisir de la surprise, qui ajoute toujours au mérite de la chose, s'il est possible d'ajouter. N'en parlez qu'à qui il sera nécessaire d'en parler, et exigez la même réserve sans exception. Prenez tout le tems qu'il vous faudra; ayez seulement la bonté de m'écrire, pour que je sache vos dispositions. Je connois trop la bonté de votre cœur et la facilité de votre esprit, vrai, sage et gai, pour en douter. J'embrasse de tout mon cœur madame Favart, et je lui dis tout ce qu'on lui peut dire.

J'ai l'honneur de vous assurer, Monsieur, de toute ma reconnoissance, et de la plus parfaite estime, avec laquelle je suis votre très-humble et très-obéissante servante,

De Beau-Sire.

Toujours l'adresse à Versailles, hôtel de Ventadour, place d'armes.

M. l'abbé Boudot à M. Favart.

1777, 4 mai.

J'ai senti tout le prix de la marque d'amitié que vous m'avez donnée hier, mon cher ami ; et j'ai passé quelques momens bien agréables. Donnez moi de ces momens quelquefois ; et venez voir ma petite galerie ornée par l'amitié ; venez y placer votre portrait à côté de celui de madame Favart, que je tiens de vous, par le don qu'elle m'en a fait. C'est un vide qu'il faut remplir ; car depuis long-tems mon amour pour la symétrie en est blessé, et je me suis promis bien souvent de vous demander cette galanterie. Le faste de mon habitation l'exige : son ameublement est d'une espèce rare ; mais surtout précieux. Ce sont des présens, ou des ouvrages, ou des portraits de ceux que j'aime bien ; rien d'étranger à ces caractères n'en dépare et l'assemblage et le choix ; et le plus beau Wandick du monde n'y déplaceroit pas le trait d'un ami dessiné par un élève ; jugez du poids de la préférence, si ce trait est du burin fini de notre inimitable ami, le célèbre Cochin. Donnez-moi donc votre portrait, j'en fais monter actuellement quelques-uns qui manquoient à ma suite. J'attends encore celui de la Place, à qui j'écrirois, si je n'avois pas oublié sa

demeure ; faites la moi dire par la petite poste. Adieu, mon cher ami, j'avois l'impatience de vous remercier, et c'est la première chose que je fais en me levant. Parlez de moi à madame Favart, je n'oublierai jamais son amitié. Assurez-la de mon respect, et de l'attachement inviolable que vous a voué à tous deux votre pauvre petit abbé

Boudot (*).

Dites quelque chose pour moi à M. l'abbé de Voisenon.

(*) M. l'abbé Boudot, étoit censeur royal ; on lui doit un *Essai historique sur l'Aquitaine*. et plusieurs autres ouvrages. (Note des Éditeurs.)

M. Charles à M. Favart.

1777, Rouen, 13 juillet.

Monsieur,

J'ai reçu de votre part un exemplaire de *l'Anglois à Bordeaux*. Il m'est plus facile de vous en marquer toute ma reconnoissance, que d'entreprendre l'éloge de cette pièce charmante, où les mœurs des deux nations rivales sont si bien peintes. Chaque année, je passe la fin d'octobre et les premiers jours de novembre chez un de nos présidens, avec hommes et femmes de robe. Nous y employons le reste du loisir que les vacances nous procurent à quelques représentations de comédie. Nous jouerons cette année *l'Anglois à Bordeaux*, et peut-être vos *Sultanes*. Thémis se trouvera assise à côté d'Apollon, et vous serez notre premier président. Je me flatterois de réussir dans le rôle de Milord, s'il suffisoit de lire vos ouvrages avec enthousiasme, et d'être persuadé des sentimens de respect et

de reconnoissance, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

CHARLES (*).

(*) Substitut du Procureur-général au parlement de Rouen; on lui doit un ouvrage, intitulé : *Compte des Constitutions et de la Doctrine de la Société se disant de Jésus*.

(Note des Éditeurs.)

M. l'abbé de Schosne à M. Favart.

1777, 18 mars.

Monsieur,

On m'a dit un bien de votre nouvel ouvrage, qui m'a causé plus de joie que de surprise. Vos succès littéraires ont toujours été si constans, qu'ils ne peuvent étonner vos admirateurs. Les yeux de vos rivaux en sont seulement frappés : vous les éblouissez en les éclairant. Vos amis, dont vous échauffez le cœur par vos aimables écrits, vous doivent assurer qu'ils ne se refroidiront jamais dans les témoignages de respect et d'attachement qu'il vous rendent. Je puis vous dire ce qu'ils pensent ; car j'ose me mettre de leur nombre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé de Schosne (*).

Vous mettez si fort la foule à la grille de la co-

(*) On doit à M. l'abbé de Schosne une foule d'ouvrages ; il est auteur de *l'Assemblée*, comédie ; *Thalie*

médie, qu'il faut se battre pour vous aller applaudir. Hélas ! mon sacré caractère ne me permet pas de faire le coup de poing avec personne, quelque bonne volonté que j'en aye !

---

corrigée; *Melezinde*, et autres opéras-comiques; *des Dangers de l'Amour*; *de l'Harmonie*, poèmes.

(Note des Éditeurs.)

M. Collé à M. Favart.

Paris, 13 mai.

Je vous somme de votre parole, Monsieur. MM. de la Bouexière ont une grande envie de faire connoissance avec vous, et vous prient de leur faire l'honneur de dîner chez eux mercredi prochain, 15 du courant; j'aurai celui de vous aller prendre chez vous à une heure précise.

Si vous ne pouviez pas pour mercredi, faites-moi la grâce de me le faire savoir : si vous ne dites mot, je prendrai votre silence pour un consentement, et c'est ce dernier parti que je souhaite vivement que vous preniez, ayant la plus grande envie de faire avec vous, Monsieur, une connoissance et une liaison plus intimes.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Collé.

M. Collé à M. Favart.

1763.

Vous avez ranimé une pauvre malade, mon cher ami. J'ai lu votre pièce à ma femme, qui l'a trouvée charmante, et qui, de son lit, où elle est gîtée, me charge de vous en faire mille complimens, et des remercîmens de votre complaisance. Elle aura le plus grand succès; nous voudrions, pourtant, que vous eussiez trouvé le moyen d'établir et de fonder davantage le caractère de la marquise; nous y avons aussi trouvé quelques longueurs, dans différens endroits; notamment *dans celui de la paix*. Je sais bien que vous avez vos ordres là-dessus; mais ceux qui vous les donnent, ne porteront pas l'improbation pour vous. Vous avez, d'un autre côté, fait, à notre avis, un retranchement qui est nécessaire à l'intelligence du dénouement; ce sont ces vers que Sudmer dit:

J'entends en pareil cas,
Cela ne se dit point, jamais; cela se pense;
Mon rival doit au fond avoir la préférence.

Il est de toute nécessité de rétablir ce dernier vers, sans quoi, vous courez risque de n'être point entendu, du moins à ce que je crois. Re-

commandez bien, au reste, aux répétitions, à l'acteur qui sera chargé du rôle de Milord, *de l'adoucir* le plus qu'il lui sera possible, *bien loin de le pousser où il peut aller.* Je pense qu'il seroit d'une dureté insoutenable et révoltante. Qu'il ne manque pas de jouer, *en plaisanterie sérieuse,* tous les endroits qui en seront susceptibles.

Au surplus, c'est amitié; ce n'est point amour-propre qui me fait vous donner ce conseil, que je crois la vérité; mais ce ne l'est peut-être pas. Ce n'est qu' un maître comme vous, et à un galant homme comme vous êtes, que l'on peut parler franc; et c'est la plus grande marque d'estime que puisse vous donner un serviteur et un ami comme moi.

COLLÉ.

M. l'abbé Cosson (*) à M. Favart.

1761, 25 avril.

THALIE

A L'AUTEUR DE SOLIMAN,

PARODIE.

Favart, j'ai vu ton esprit et ton âme :
De ton génie heureux j'ai vu tous les ressorts.
Il est grand, il est fier, et le vrai seul l'enflamme.
Tant de talens excitent mes transports.
Je veux te les faire connoître :
Je te cède mes droits; tu l'as bien mérité.
Ordonne-moi, commande en toute liberté :
Mon élève autrefois, sois aujourd'hui mon maître.
Ton Soliman à trop flatté ma vanité.

(*) M[e] ès arts de l'Université de Paris, professeur de rhétorique au collège royal de la Flèche, et enfin professeur de seconde au collège Mazarin, dont les talens et l'amabilité sont encore chers à ses élèves.

M. Cosson s'étoit distingué dès sa jeunesse; il avoit remporté plusieurs prix académiques; il est en outre connu par un éloge de Bayard, morceau d'éloquence fort estimé.

On n'y voit rien que le goût n'autorise.
Tu sais garder les lois qu'on ne doit point trahir.
D'en couronner l'auteur je n'ai point à rougir :
Tu verras dans Thalie une muse soumise.

Votre triomphe est double en partageant le sien,
Vous sa compagne, ô vous que j'aime !
Les talens d'un époux deviennent votre bien ;
Et sa gloire est la vôtre même.

C***.

M. l'abbé Cosson à M. Favart.

1761; Paris, 13 mai.

O toi qui sais embellir la raison
Par les attraits d'une sage folie!
Répandre dans les ris et les jeux de Thalie
Un précepte sublime, une utile leçon;
Louant nos bons aïeux, et leur *vieille méthode*,
Censurer avec art, dans un couplet saillant,
L'étiquette du jour et les airs *à la mode*;
Poète ingénieux, philosophe amusant,
Favart, tu vois tes lauriers et ta gloire
Fleurir et croître tous les jours:
Ta muse vole au temple de mémoire
Sur le char léger des amours.

Quelle beauté nouvelle orne ton nouveau drame!
Le père du plaisir, l'intérêt, en est l'âme.
De ce joli roman, dans tes mains animé,
Un fil imperceptible enchaîne les parties.
Sous son coloris propre on voit tout exprimé;
Le génie étincelle à travers les saillies.
Quelle douce langueur et quelle volupté
Dans les soupirs de la tendresse!
Dans le ton de la liberté,
Quelle grandeur! quelle mâle noblesse!
Dans le propos léger de la frivolité,
Quel sourire malin! quelle délicatesse!
Les muses, les vertus, les grâces et l'amour
T'ont remis leur pinceau, t'ont guidé tour à tour.

Que j'aime à voir ce despote suprême,
Le vainqueur de l'Asie, un sultan orgueilleux
Déposer du croissant le faste ambitieux!
Ce fier tyran des cœurs reconnoître lui-même
Le prix du sentiment et de l'égalité,
Et chercher la félicité
Dans les plaisirs de l'innocence;
Et non dans la brutalité
D'une grossière jouissance,
Au milieu d'un sérail, temple de la licence,
Des ennuis dévorans triste et sombre séjour,
Qui rassemble un troupeau de belles
Aussi peu tendres que cruelles;
Et qui ne vit jamais les autels de l'amour!

Fière Espagnole, aimable Elmire,
Tes attraits touchans, ta fraîcheur,
Et ton langage séducteur
Sur une âme sensible ont un puissant empire.
Dans tes fers, Soliman soupire;
Aux yeux de l'amant plein d'ardeur
Déjà l'amante est sans égale:
Mais je vois sa rivale.

La jeune Roxelane, en sa vive gaîté,
Légère avec raison, frivole avec sagesse,
Esclave avec grandeur, et fière avec tendresse,
Aimant par sentiment, et non par vanité,
Plait d'abord, intéresse,
Et bientôt subjuguant l'Empire et l'Empereur,
Fait pencher la balance;
Et du prince incertain fixe enfin l'inconstance
Sur son trône avec elle en plaçant le bonheur.

Du beau sexe français la sultane est la gloire;
Et vous avez senti, belles, votre victoire;
Et de là, ce concours, ces applaudissemens
Donnés avec transport à la muse adorable,
Dont l'art inimitable
De son heureux époux seconde les talens,
Et sait prêter encor de nouveaux agrémens
A son esprit aimable.
Pouvait-elle manquer de mettre dans son jeu
Du vrai, du naturel, et de l'âme et du feu?
Dans Roxelane elle voit son image,
Son caractère et tendre et genéreux,
Son esprit délicat, son léger badinage,
Sa franchise surtout, et son cœur vertueux.

Le poète avec avantage
Se prépare un succès flatteur
Lorsque ses écrits sont l'ouvrage,
Moins de l'art que du cœur.
Qu'il trace ses portraits sur l'objet de sa flamme,
Ou qu'il peint dans ses vers ses vertus et son âme.

Favart, ainsi ton triomphe est complet.
En vain ta noble modestie
Veut renvoyer tout l'honneur du sujet
A l'auteur qui le dut à son fécond génie.
Marmontel est trop grand pour vouloir l'accepter,
Pour ôter un rameau, d'une main envieuse,
Au laurier qu'a cueilli la muse ingénieuse.
Qui passe son modèle auroit pu l'inventer.

Tel ce peintre divin, cet artiste sublime,
Le célèbre Vanloo, s'il voit un beau dessin,

Qui décèle à ses yeux le crayon du Poussin,
Son génie échauffé le saisit et l'anime ;
D'un brillant coloris et d'un hardi pinceau
Déployant aussitôt la force et la magie,
Sa main sait lui donner une nouvelle vie :
Il devient créateur ; c'est à lui le tableau.

C***.

M. Cosson à M. Favart.

Paris, 12 juillet 1761.

Monsieur,

J'ai lu la *Wasperie*, ou plutôt, je ne l'ai fait que parcourir, et c'est encore trop. Je croyois m'amuser; j'ai été bien trompé. Il en coûte, quand on n'est pas méchant, de rechercher des plaisirs cruels.

Tel accourt quelquefois un nombreux voisinage
D'un combat singulier pour contempler la rage;
Le sang coule, et bientôt la tendre humanité
Arrache au cœur sensible un soupir et des larmes;
Et faisant détester le duel et les armes,
Punit par les regrets la curiosité.

C'est la peinture de ce que j'ai éprouvé en lisant cet ouvrage. S'il faut juger d'un livre, suivant la Julie de Rousseau, sur les impressions qu'a faites sa lecture, cette règle n'est point favorable à celui-ci, et le sentiment ne dépose point pour lui. Si vous ne l'avez point encore lu, félicitez-vous : je m'empresse à vous prévenir de vous épargner les déplaisirs d'une pareille lecture.

Ce monstrueux écrit
Plein d'une sombre flamme,

Sans sourire à l'esprit,
Affligeroit ton âme.

Effectivement, c'est un montre enfanté par le délire de l'amour-propre lésé et furieux, qui ne peut qu'effrayer l'imagination d'un lecteur sage, ou contrister son cœur. L'auteur appèle l'*Année Littéraire*, *cacata charta*. Si je voulois caractériser son livre, je l'appèlerois *vomita charta*. Quand on se venge aussi grossièrement, on justifie le peu de ménagement de la critique. S'il eût fait son Ode uniquement pour intéresser la générosité d'un grand homme, en faveur d'un nom cher aux Français et aux lettres, cette douce satisfaction, cette volupté pure, *mens conscia recti*, qui naît d'une action louable, auroit dû absorber le sentiment de l'amour-propre. On soupçonnoit qu'il étoit au moins de moitié avec le cœur, dans cet hommage rendu aux mânes du grand Corneille. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage dont il est question, ne fera jamais une réputation honorable à l'auteur. Je suis charmé de n'y avoir point vu votre nom, parmi ceux de tant de gens de lettres qu'on y trouve, et que vous n'y entriez, ni pour l'éloge, ni pour la satire (car l'un ne vaut pas mieux que l'autre). Vous méritiez cette distinction à tous égards. Je souhaite, pour l'honneur de l'humanité et des lettres, que cette production, pleine de la bile la plus noire, soit bientôt ensevelie dans l'oubli. Rien de plus capable de les avilir et ceux qui les cultivent, que ces sortes

d'écrits. Esprits sublimes, génies créateurs, poètes, muses, vantez la noblesse de votre condition et de votre origine; vantez le feu de Prométhée qui vous anime, l'*épaisse opulence* et l'ignorant; spectateurs de vos combats honteux, vous demanderont avec une ironie sanglante :

Tantæne animis cœlestibus iræ.

Tant de fiel entre-t-il dans des âmes divines.

Rien de plus capable encore d'effrayer les talens naissans.

En voyant les gens de lettres se déchirer ainsi, de la manière la plus impitoyable et la plus indécente, le jeune auteur se demande à lui-même : Sont-ce là les fruits du commerce des Muses ? Est-ce là la politesse, l'aménité qu'elles répandent dans les mœurs ? Ha ! les sauvages sont moins barbares ! Au milieu de ces réflexions, son imagination s'effarouche et se trouble : il croit entendre une voix qui lui crie; va, fuis cette terre cruelle qui dévore ses habitans !

Heu ! fuge crudeles terras ! fuge littus avarum !

Sur le point d'entrer dans la carrière, il s'échappe, et va s'enterrer dans les forêts avec le citoyen de Genève.

Ne seroit-ce pas pour nous peindre la douceur et l'urbanité qui doit régner parmi ceux qui cultivent les lettres, que la fable nous représente la

cour d'Apollon composée des Neuf Soeurs ; c'est-à-dire, de personnages unis par des nœuds sacrés, et tirés tous de ce sexe aimable et tendre, ami de la paix et de l'innocence? J'aime à me le persuader, quand je vois ces vertus, chez vous, embellir les talens.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COSSON.

M. l'abbé Cosson à Madame Favart.

1761, Paris, 9 octobre.

Madame,

Ce n'est point un anonyme; je suis bien aise de vous en prévenir d'abord pour l'honneur de ma lettre. Je serois au désespoir que vous la soupçonnassiez seulement un instant d'être encore une ennuyeuse et méchante harangue de quelques partisans obscurs et jaloux de Mademoiselle Victoire. Je ne saurois songer aux impertinences de l'*inconnu*, sans me faire connoître sur-le-champ. Je ne voudrois pas lui ressembler, seulement par l'écriture; vous ne méritez pas, assurément, par la bonté de votre cœur et de votre caractère, d'avoir des ennemis, et des ennemis cachés. Mais un auteur, esclave lui-même de l'envie, a très-bien dit, en parlant de ce monstre:

L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie.
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'orgueil il craint de se montrer;
Le mérite étranger est un poids qui l'accable.

Par bonheur vous ne craignez rien; vous êtes

au-dessus de la satire, et des satiriques de cette espèce.

Il faut être Psyché pour censurer Vénus.

Je ne prétends pas me faire honneur de ce beau vers de Voltaire; je n'ai que le mérite de la justesse de l'application. Mais insensiblement entraîné par le plaisir de vous dire, à mon aise, des vérités obligeantes, je perds de vue le sujet pour lequel je vous écrivois. Revenons donc.

Vous vous souvenez bien, Madame, de vous être vantée devant moi d'avoir le plus de tête et le plus de fermeté de la maison. Je n'ai pas laissé tomber cela. C'est pourquoi je m'adresse à vous directement. Ce n'est pas pour vous le reprocher, je ne conviens pas du fait; mais donnez-en une preuve aujourd'hui; renvoyez Favart au collége. Je me suis bien douté qu'il ne viendroit point hier : cet enfant, *on se l'arrache; c'est à qui l'aura.* Mais raillerie à part, il est important qu'il ne reste pas davantage sans revenir. L'amitié dont vous m'honorez ne me permet pas de vous le dissimuler; ses condisciples n'ont déjà que trop d'avance sur lui, sans qu'il leur en donne encore; les momens sont précieux; il faut qu'il se hâte de les saisir. Il ne lui est pas permis d'être un écolier médiocre; l'esprit et les talens de ceux qui lui ont donné le jour, en font attendre beaucoup de choses; il porte un nom cher aux Muses; il doit s'en montrer le digne héritier. Voilà assez de tems

qu'il ne fait rien chez vous. Cependant, je ne regrette pas tout celui qu'il y a passé. Si ses études en ont souffert, s'il y a perdu du côté de l'esprit, il y a gagné du côté du coeur, sans doute. En effet, j'ai peu vu de maisons comme la vôtre, où il y ait tant à profiter à cet égard. Tout y respire ces vertus précieuses qui sont le noeud et la douceur de la société; la sagesse, la franchise, l'amitié, la sensibilité. Je n'en sors jamais sans remporter dans mon âme quelques-unes de ces impressions délicieuses. Si je croyois que ce fût la tendresse filiale qui retînt Favart, je n'oserois le rappeler. L'exercice d'une vertu est préférable à toutes les connoissances de l'esprit. Mais à cet amour qui est bien dans son coeur, on peut soupçonner prudemment qu'il se mêle un peu de paresse qui est dans son âge; et l'alliage n'en vaut rien. Ainsi, je conclus toujours à le renvoyer promptement, et je réclame votre fermeté. Encore un coup, les momens sont précieux; le tems s'envole.

Come rapida si vede
Onda in fiume, in aria strale,
Fugge il tempo: e mai non riede
Per levie che già passò.

Il n'y a que pour vous, Madame, qu'il n'a point d'ailes, quoique vos ennemis veuillent lui en donner d'infiniment rapides. Il ne seroit pas sans doute aussi galant avec le fils qu'avec la mère. Ainsi il faut qu'il en saisisse tous les instans. Je ne presse

de l'avoir ici que pour le lui faire mettre à profit. Je vous imiterai, j'aurai de la *fermeté*. J'ai molli l'an passé, parce que j'avois affaire à un convalescent, à qui je craignois de faire faire de la bile. Mais actuellement qu'il est fort et robuste, nous agirons avec plus de vigueur; pourvu que vous me secondiez quelquefois, et que vous ne gâtiez pas l'ouvrage, lorsqu'on viendra à la maison. Au reste, je prétends absolument n'être payé de mes soins, que par la continuation de l'amitié que vous m'avez accordée, vous et M. Favart, et dont je suis infiniment jaloux, parce qu'elle est vraie. Ce salaire seul est digne de vous, et j'ose dire de moi.

Je suis avec respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COSSON.

J'ai l'honneur de saluer M. Favart; j'embrasse mon petit paresseux. Je l'attends demain, ou dimanche au plus tard.

M. l'abbé Cosson à M. Favart.

1762, Paris, 22 janvier.

MONSIEUR,

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'avois promis de vous écrire quelques jours après; mais je n'ai pu le faire plus tôt. Vous savez que la commission dont j'étois chargé étoit extrêmement délicate. Il falloit beaucoup d'adresse et de circonspection dans les procédés. Il s'agissoit de sonder une plaie qui demandoit une main légère. Il falloit ménager un de ces momens de tendresse où le cœur s'épanche dans le sein de l'amitié, et parler sans contrainte et sans art. Or cette opération demandoit du tems, surtout pour un entremetteur qui faisoit son apprentissage. D'ailleurs le titre de maître ne nuisoit pas peu au rôle de confident que je voulois jouer. Enfin, un soir, au coin du feu, j'ai commencé les attaques; j'ai ouvert la tranchée, et j'ai tâché, en serpentant dans les lignes, de me loger dans le chemin couvert, et de gagner le corps de la place. Dans les premières décharges, mes batteries tiraient en l'air pour tromper l'ennemi sur la véritable attaque, ou, pour finir l'allégorie,

je me mets à parler de choses indifférentes, avec un ton de bonne amitié. Insensiblement nous faisons du chemin; nous allons à la comédie, nous voyons un ballet; j'admire les danseuses; j'en apperçois une petite, je la trouve charmante; je me récrie sur ces grâces ingénues, sur cette pudeur enfantine qui l'embellit surtout, et doit lui gagner tous les cœurs sensibles. Je demande ce qu'on en pense. On me répond avec froideur qu'elle est aimable. Elle est peut-être aimée, répliquai-je en souriant. Sur-le-champ, avec une froideur plus marquée, on ajoute qu'on n'y prend pas plus d'intérêt qu'aux autres.—Allons, dis-je, pourquoi dissimuler? Mettez-nous de la confidence. Je vaux bien *Lépine*.—Monsieur, vous vous moquez.— Point du tout, je suis bon devin. *Ha ha ha, faut pas être grand sorcier pour cela là là.* — Eh bien, vous ne valez pas le gros Colas; car c'est une histoire que j'ai faite à M. Chevalier, qui l'a redite. — Mauvaise défaite. J'ai vu de ces lettres anonymes, dans lesquelles on avertit votre papa de cette intrigue, qui fait la nouvelle du jour au foyer. Votre ami M. Chevalier a eu la prudence de cacher ces lettres à votre papa. — Des lettres anonymes, s'écrie-t-on, ah ciel! Suit un torrent de larmes et une déclamation terrible sur la méchanceté des hommes. Quoi! j'existe à peine, et déjà je suis en butte aux traits de la noire calomnie! Si j'avois un poignard!.... Si je connoissois.... ces traîtres!... pourquoi ne

m'en vengerois-je pas ?... Ils m'enlèvent un bien plus cher que la vie, l'honneur. Je ne tiens plus à cette vie que par mon père. Oui, j'irai le trouver demain; je veux qu'il lise ces lettres; parce que je ne crains rien. Je suis son fils; voilà ma justification et mes preuves. Mais il y a autant de maladresse que de noirceur dans les interprétations. Peut-on accuser de pareilles choses un enfant de douze ans ? Voilà exactement les termes dans lesquels son innocence outragée exhala sa douleur. Il se mit ensuite au lit fort animé, et s'endormit en soupirant. Le lendemain il se lève assez tranquille. Eh bien ! lui dis-je en riant, allez-vous partir ? Ah ! monsieur, avouez-moi la vérité, vous m'avez trompé hier ? Je lui répondis toujours en riant qu'il verrait ces lettres en question. Il fut content de mon air, me devina et partit pour la classe. Depuis ce tems je n'en parle plus; ce sont de ces scènes qui sont trop violentes pour être répétées. D'ailleurs elles forceroient un enfant à réfléchir à des choses dont on doit leur dérober la connoissance aussi longtemps quil est possible.

Actuellement je vais vous rendre compte d'une scène plus douce, et qui ne vous touchera pas moins. Vous savez que j'ai pris chez vous les *Idylles de Gessner*, que j'ai trouvées charmantes, comme vous m'aviez dit. Dernièrement un de nos messieurs se chauffoit chez moi. Favart étoit entre nous deux. Nous badinions,

il folâtrait. Par hasard je porte la main sur ma table et je prends ce livre; je prie la personne qui étoit avec nous d'écouter la lecture d'un morceau. Je ne dis pas à Favart d'écouter, je ne fais pas semblant de faire attention à lui. C'est là votre manière, et c'est la bonne, d'instruire les enfans. Je choisis l'*Idylle de Myrtil*, où ce berger trouve son vieux père endormi, le contemple avec volupté, et se livre aux transports de sa tendresse. Je commence à lire. Favart se tait d'abord par politesse; bientôt les choses fixent son attention; l'intérêt croît toujours; et à l'endroit où ce vieillard dit que ses regards obscurcis n'ont pas encore long-temps à parcourir ses compagnes chéries, notre petit auditeur donne la leçon à ses maîtres et fond en larmes. M. Gessner et son traducteur seront flattés de ce suffrage. Mais le sentiment est de tous les âges comme de tous les pays. La vue de cet attendrissement a produit dans mon âme une force d'enthousiasme. Sur-le-champ j'ai tenté de mettre en vers français ce morceau. J'ai consulté mon disciple pour les vers de sentiment. Son cœur et son oreille ont été ma pierre de touche, et je m'en suis bien trouvé. Je suis presque sûr des endroits qui lui ont souri. Vous en jugerez. Je vous envoie la pièce. Si cet essai méritait votre suffrage, et par conséquent celui du public, peut-être oserois-je tenter de traduire ainsi tout l'ouvrage; et si j'étois assez heureux

pour le conduire à sa perfection, mon épître dédicatoire seroit à mon disciple. On n'auroit pas de peine à approuver la dédicace, quand on en sauroit la cause. J'oubliois de vous dire que quand je lisois à mon petit critique une tirade qui lui plaisoit; il s'écrioit : Oh! monsieur, que je vous aime quand vous faites des vers comme ceux-là ! Il a répété cent fois celui-ci :

Mon père, après les Dieux, oui, c'est toi que j'adore.

J'aurai peut-être le plaisir de vous voir demain. Bien des respects à madame. M. Chevalier lira mille complimens pour lui. Favart ne peut pas écrire. Il a le pouce en écharpe. Il s'est fait une coupure; elle se guérit. Il est en classe.

Je suis avec amitié (ce mot m'a échappé) votre très-humble et très-obéissant serviteur

COSSON.

M. l'abbé Cosson à Madame Favart.

1762, Paris, 16 février.

Madame,

On vous dira sans doute des choses infiniment plus jolies, mais j'ose me flatter qu'on ne vous en dira pas de plus sincères; et si vous faites plus de cas des sentimens du cœur que des saillies de l'esprit, vous distinguerez toujours parmi la foule des complimenteurs élégans, l'auteur sans prétention de ces faibles couplets. Si j'avois voulu mettre long-temps mon Apollon à la torture, peut-être aurois-je pu trouver quelques traits plus ingénieux; mais j'ai mieux aimé faire moins bien et faire plus tôt, et que mon compliment tout simple eût au moins l'avantage de prévenir les autres.

Si vous aviez quelques billets de reste pour la seconde ou troisième représentation, je vous en débarrasserois, car je n'en veux qu'à cette condition là. Je vous prie de ne point vous gêner. Je suis même fâché actuellement de vous avoir fait cette demande, de peur que vous ne l'accordiez trop vite.

Bien des respects pour l'abbé. Je n'en dis plus pour M. Favart; actuellement je l'embrasse net.

Je remercie M. Chevalier du petit service qu'il m'a rendu aujourd'hui. Je ne vous parle pas du petit Lubin ; il vous écrit en même tems que moi. J'ai voulu lui faire accroire que la pièce était tombée à plat ; le petit coquin a prétendu que cela n'étoit pas possible. Il est plus brave que vous, comme vous voyez. Il n'a peur ni avant ni après la bataille.

Je suis avec respect,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur COSSON.

A MADAME FAVART,

AUTEUR D'ANNETTE ET LUBIN,

ET JOUANT LE RÔLE D'ANNETTE.

AIR : *Vous amans que j'intéresse*, etc.

ANNETTE, voyez nos larmes,
Triomphez de nos alarmes.
Annette, voyez nos larmes.
Quels éloges moins trompeurs?
L'innocence de vos charmes
A transporté tous les cœurs.

C'est la naïve peinture
De l'amitié la plus pure :
C'est la voix de la nature.
Peut-on mieux saisir son ton?
Non, non.
Annette, voyez nos larmes, etc.

Le sentiment vous inspire;
Et c'est lui qui nous attire.
Du vrai beau tel est l'empire :
Il fait dire à l'unisson :
bon, bon.
Annette, voyez nos larmes, etc.

La cabale en vain chagrine
Contre Annette se mutine.
Cet enfant, cette orpheline
Va lui dire pour jamais :
Paix, paix.
Annette voyez nos larmes, etc.

Par le Magister du village, qui montre à lire au petit Lubin.

M. l'abbé Cosson à Madame Favart.

1762, Paris, 9 mars.

Madame,

Je vais, sauf votre bon plaisir,
Vous rappeler un souvenir.
Vous m'avez dit un beau matin
Que vous nous feriez voir Lubin :
A cet effet je vous écris
Par la p'titt' poste de Paris.

Gardez-nous donc pour vendredi
Votre billet ou pour mardi.
Comme vous n'êtes point gascon,
Nous irons dîner sans façon,
Si vous confirmez cet avis
Par la p'titt' poste de Paris.

Vous recevrez des bonnes gens,
Qui ne sont rien moins que friands;
Il leur faut qu'un peu de bœuf,
Et pour moi seulement un œuf;
Ainsi nous viendrons en amis
Par la p'titt' poste de Paris.

Le plaisir de voir Apollon
Et la reine de l'Hélicon,
Sera le mêts le plus flatteur;
Pour en savourer la douceur,
On volerait en tout pays
Par la p'titt' poste de Paris.

Ma mère avec ma jeune sœur
S'en font une fête de cœur;
Elles verront l'humanité,
Et plus encor que je n'en dis
Par la p'titt' poste de Paris.

Instruisez moi de la santé
De ce petit enfant gâté;
S'il néglige de travailler,
Il ne deviendra, sans railler,
Que porteur de billets écrits
Par la p'titt' poste de Paris.

Sans compliment, comme sans fard,
J'embrasse ce papa Favart;
J'ose avec la même amitié
Embrasser sa chère moitié;
Cela peut être bien permis
Par la p'titt' poste de Paris.

Pardonnez cette liberté
Et cette naïve gaîté;
Si je pouvois avoir demain
L'honneur d'un mot de votre main,
Ah ! je sentirois tout le prix
De la p'titt' poste de Paris.

Je suis avec respect,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

COSSON.

COUPLETS A MADAME FAVART.

Air : *Annette à l'âge de quinze ans*, etc.

Quand je dirais que vos attraits
De l'amour ne sont que les traits,
Que vous êtes ce même amour ;
C'est chansonnette
Qu'on vous répète
De jour en jour.

Irai-je, nouveau (*) Taconnet,
Pour vous assortir un bouquet,
Desirer d'être le zéphir.
C'est vain langage;
Sot persifflage
N'est point desir.

Si, sur la lyre de (**) Guerin,
Promenant une faible main,

(*) Ce Taconnet, aussi mauvais poète que mauvais baladin, a commencé par jouer des farces aux foires et sur les boulevards, et a fini par faire de fades Almanachs chantans, dans lesquels il adresse des vers à une fée, connue sous le nom de madame Favart. Depuis la suppression de l'Opéra-Comique, où il était souffleur, je ne sais ce qu'il est devenu. (Note de M. Cosson.)

(**) M. Guerin, auteur ingénieux *des Jumeaux*, parodie *des Ensorcelés*, en société avec vous et M. Henry de Guerville, et des *Bagatelles Galantes*, où il vous adresse des vers sur une respectueuse gardée la veille. (Note de M. Cosson.)

J'essaye à former quelques sons ;
Soudain je pense
Que l'imprudence
Fit les chansons.

Comment donc faire en pareil cas ?
Il faut songer à vos appas ;
D'eux seuls je veux suivre la loi.
Je vois Justine ;
Muse badine,
Inspirez-moi.

Je vais dire tout simplement
Qu'on est poète en vous voyant,
Qu'on est amant auprès de vous.
Suis-je le vôtre ?....
Dieux.... l'un et l'autre
Est votre (*) époux.

(*) On reconnoît bien l'amant dans l'auteur d'*Annette et Lubin*, et le poète dans celui de *Soliman* ; 2°. et [malgré le sentiment d'un tas de faquins qui ont la manie de vouloir se connoître en style, en disant que celui de ces deux pièces est à l'abbé de Voisenon] l'auteur de l'une et de l'autre est M. Favart. (Note de M. Cosson.)

M. l'abbé Cosson à Madame Favart.

MADAME,

J'ai trop d'intérêt à la satisfaction de M. Favart, pour ne pas lui témoigner, qu'après un long examen, dans le créateur *d'Hippolyte et Aricie*, à qui le plus grand poète de l'Europe a donné ses suffrages, *de Raton et Rosette*, *des Amours champêtres*, *de Ninette et des Nymphes de Diane*, j'ai reconnu celui de *Soliman et d'Annette*. *Raton et Rosette* est calqué sur le plan d'Annette et Lubin, avant peut-être que l'estimable Marmontel l'eût inventé, excepté, pourtant, la grossesse d'Annette.

J'ai l'honneur d'être avec respect, ainsi qu'à Monsieur votre époux,

MADAME,

Votre très-humble serviteur,

COSSON.

Mon état qui ne me permet pas de faire de vers, est la seule raison qui m'empêche de signer mon nom tout au long. Sans une certaine considération, due aux préjugés, je me serois déjà fait

connoître à vous, en vous les présentant moi-même. Mais il est de règle qu'un fils de marchand est fait pour travailler dans une boutique, sans s'amuser à faire des vers.

Auri sacra fames !

Maudite soif de l'or que ne fais-tu pas faire !

CHANSON

SUR L'AIR DU MENUET D'EXAUDET,

Faite à la Comédie Italienne pour Mme Favart.

1762, Paris, 29 août.

Que d'attraits !
Qu'ils sont vrais !
Que de grâces
Dans cet objet enchanteur.....
Je vois l'amour vainqueur
Folâtrer sur ses traces.

Dans ses yeux
Pleins de feux,
Que de charmes !
A ce minois séduisant,
Chacun à l'instant rend
Les armes.
Mais c'est Justine elle-même;
J'apperçois le stratagême.
Ses appas
Dans ses lacs
Vont nous prendre.
Nous nous défendrons en vain;
Hélas ! il faut enfin
Nous rendre.

Pour l'amour
En ce jour
Quelle étrenne !
Qu'a-t-il besoin de ses traits ?
De cent nouveaux sujets
Déjà sa cour est pleine.

Un bel œil
Est l'écueil
De nos âmes ;
Aussi c'est dans ces yeux là
Que l'amour alluma
Ses flammes.

ENVOI.

Si Guerin (*) a pu vous chanter,
Pourquoi n'oserois-je le faire?
Beauran (**) sans être téméraire
Jadis osa bien le tenter.
Comme eux votre beauté m'enchante,
Comme eux j'admire vos talens.
Si ce n'est pas le même encens;
Le même cœur vous le présente.

(*) M. Guerin de Fremicour, auteur *des Bagatelles Galantes*, *des Jumeaux*, etc.

(**) Beauran, auteur *de la Servante Maitresse*, fait votre éloge en quatre vers charmans qui sont à la tête de sa pièce.

M. l'abbé Cosson à M. Favart.

1763, Château-Tierry, 6 novembre.

Mon cher Monsieur Favart, je ne puis m'empêcher de vous écrire deux mots. Je suis dans la patrie de Lafontaine, ce grand homme me fait ressouvenir de vous. La naïveté de son esprit me rappelle les grâces simples et naturelles du vôtre ; mais surtout l'ingénuité de son âme, me rappelle la bonté de votre cœur. En appercevant la ville qui donna le jour à un des plus beaux génies de la France, je me suis écrié avec enthousiasme :

Ma muse te salue, ô divin La Fontaine ;
Ta naissance à ces lieux donne un lustre nouveau ;
Ta patrie à bon droit est orgueilleuse et vaine.
Le trône de Thierry ne vaut pas ton berceau.

J'écrirois à Madame Favart, si je ne la croyois à Fontainebleau : embrassez-là pour moi à son retour : Je lui écrirai à mon arrivée, si je ne puis la voir auparavant. Bien des respect à M. l'abbé, à qui j'aurai l'honneur d'écrire aussi. Bon jour au signor Cavaliero ; bon soir à mon petit Favart. S'il n'est point au collége, qu'il y entre au plutôt pour l'amour de moi. Je me couche après vous avoir parlé, ma nuit sera délicieuse.

Cosson.

M. l'abbé Cosson à M. Favart.

1762, Metz, 17 décembre.

Mon cher Monsieur Favart, pour mettre tout d'abord mon cœur à l'aise, je commence par vous embrasser. Je voudrois bien pouvoir vous écrire aussi souvent que je vous voyois à Paris, ou plutôt j'aimerois bien mieux vous revoir que de vous écrire. Jouissons de ce dernier avantage, puisque l'autre nous est ravi. Je m'empresse de vous féliciter de l'espèce de succès que votre pièce a déjà eu aux Français. C'est l'avant-coureur sans doute de la gloire qui vous attend. Vous en êtes bien digne; vous êtes bien fait pour célébrer un événement aussi heureux que la paix, et pour donner aux nations, sur la scène, des leçons d'humanité. Je vous félicite encore de l'honneur que l'Académie vient de faire à votre ami, et qui vous flatte autant que que si elle l'avoit fait à vous même. Je vous envoie le compliment que je lui adresse. Si vous le trouvez supportable, vous le lui ferez passer. Je ne serois pas surpris qu'il ne valût rien; je ne saurois plus faire un vers ici, *suspendimus organa*, ou du moins je ne me sens plus de goût que pour la poésie élégiaque. J'éprouve quelquefois des momens d'une mélancolie que j'ai

peine à dissiper. Je suis loin de ce que j'ai de plus cher au monde. La nature et l'amitié offrent également à mon âme des sujets de tristesse et de regrets. Faut-il que la fortune, douce et cruelle à la fois, nous verse des faveurs d'une main, et nous enlève de l'autre ces avantages, dont la privation empoisonne tous ses bienfaits !

Je cesse de me plaindre ; mes plaintes affligeroient votre cœur sensible et vous avez besoin de toute votre gaîté. Je voudrois-bien aussi en faire provision, mais mon chagrin ne se dissipera qu'à mesure que le tems de vous revoir approchera davantage. Tout le monde veut me retenir ici pour les vacances. Tous les environs de Metz sont pleins de jolies maisons de campagne; les vendanges y sont brillantes, mais j'aime mieux aller voir Belleville que tout cela. Toute nos belles dames de Metz ne valent pas Annette. Elles veulent faire de l'esprit et en faire faire aux autres, et moi tout justement je n'en ai point. Je leur sais pourtant gré d'avoir appris par cœur Lubin, quoique cette pièce ait été fort maltraitée sur leur théâtre, qui est superbe. Plusieurs personnes sont déjà venues voir chez moi le portrait de l'auteur et de son épouse, que je conserve très-précieusement. Il y a un de mes écoliers qui ressemble à mon petit Favarot ; je l'aime beaucoup à cause de cela, et il n'en sait pas la raison. J'ai peut-être tort de pousser

l'amitié pour mon ancien disciple, jusqu'à aimer son image. La mienne est déjà effacée de son cœur. Il m'oublie, seroit-il ingrat? Non, je n'ose le penser. Il est étourdi; s'il ne m'a pas écrit jusqu'à présent, je dois m'en prendre plutôt à la légèreté de sa tête, qu'à l'insensibilité de son âme. Je l'embrasse de tout mon cœur et son papa et sa maman tout à la fois, pour imiter le groupe charmant que jai eu le plaisir de leur voir faire si souvent.

COSSON.

J'invite M. le chevalier à venir boire ici du vin de Moselle. Je me recommande à lui pour me répondre, ou à Madame Favart. Bien des choses aux berloques de M. de Montigni; j'irai peut-être dans son pays, à Lunéville, pendant ces fêtes. J'embrasse Mademoiselle Mousques, je la mènerai ce soir à la comédie si elle veut.

M. Cosson à M. l'abbé de Voisenon.

1763, Metz, 7 février.

Monsieur,

M. le marquis d'Armentières, commandant pour le roi dans cette province, et arrivé à Metz depuis peu de jours, m'a envoyé aujourd'hui votre discours pour le lire ; je l'ai lu et relu avec avidité. Cette lecture réitérée m'a fait le plus grand plaisir. Je ne puis m'empêcher de vous le témoigner sur-le-champ, moins pour vous complimenter que pour vous remercier ; car on doit des remercîmens à ceux qui nous procurent des sensations aussi délicates. Vous avez fait plus que jeter des fleurs sur le tombeau de Crébillon ; vous avez célébré tragiquement la mémoire du plus terrible des poètes tragiques. Votre discours n'en est point un ; c'est un drame, c'est un spectacle, une pompe funèbre. L'imagination de Slotz, dans ses catafalques, n'a jamais rien enfanté de si grand. Quel mausolée si, au lieu d'un simple buste, on exécutoit cette idée sublime, si le ciseau de Pigale rendoit les traits de votre plume! Je voudrois voir Melpomène abattue, penchée sur l'urne de Corneille et de Racine ; Crébillon

ramassant à ses pieds son poignard avec enthousiasme. Le marbre parleroit, les yeux feroient entendre aux oreilles ce cri du génie : *O muse, ranime toi, je vais te rendre ta splendeur.* Mais ce monument matériel écrouleroit enfin sous les coups du tems. Celui que vous venez d'ériger est d'un autre ordre : il subsistera autant que la gloire du héros ; c'est la poésie elle-même qui l'a tracé. Comme votre prédécesseur ne parloit jamais que son langage ; qu'il l'avoit même employé dans son remercîment académique, il étoit juste qu'elle fît les frais de son éloge. Je ne parle pas de vos deux temples de la gloire. Quelle architecture magnifique ! M. Louis doit être bien content de ce double plan. Il ne se doutoit pas que vous étiez son rival. Quand on vous imitera, Monsieur, le public ne se plaindra plus de la fadeur ni de la monotonie des complimens académiques. Le jour de la réception est un jour critique pour la gloire du récipiendaire le plus célèbre. C'est un port où l'on veut faire aborder son vaisseau, chargé des richesses des deux mondes ; mais souvent en y entrant il échoue, après la navigation la plus heureuse. Nous avons des exemples récens de ces naufrages littéraires. Vous avez eu l'adresse, Monsieur, d'éviter ce dangereux écueil. Ce moment, fatal pour quelques autres, sera pour vous une époque brillante. Je présume que vous avez dû enchanter tout le monde. Comment un ouvrage ne plairoit-il pas,

quand il est dicté par le génie et le goût, l'imagination et le sentiment ? Le vôtre est le fruit de ces qualités réunies, et surtout de la sagesse et de la raison. Jugez si j'ai été fâché d'être obligé de rendre aussitôt à M. d'Armentières l'exemplaire qu'il m'avoit fait l'honneur de me prêter. Mes regrets sont sincères; *c'est le cri du cœur, qui reconnoît son bien.* J'espère que vous voudrez bien m'en dédommager ; j'attends cette faveur de l'amitié dont vous voulez bien m'honorer. Ce suffrage d'un pauvre provincial, relégué dans le fond de l'Austrasie, ne flattera pas beaucoup votre esprit ; mais votre âme n'y sera peut-être pas insensible.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

COSSON.

J'embrasse de tout mon cœur la petite nièce et son cher mari.

M. Cosson à Madame Favart.

1763, Metz, 7 févier.

En écrivant au petit oncle, je ne saurois m'empêcher de mettre un petit mot pour la petite nièce. Elle ne m'écrit cependant pas ; j'ai cessé de le faire aussi, parce que j'ai craint de lui déplaire. Je ne puis me persuader que j'aye perdu son amitié. Je connois la bonté de son cœur ; elle doit connoître la sincérité du mien. D'où vient donc son silence? M'auroit-elle déjà oublié? Que l'absence est terrible ! c'est l'image de la mort. A-t-elle peur d'avoir trop d'amis ? Mais le petit oncle l'a dit : *l'amitié est un trésor qui s'augmente à mesure qu'on le partage*. Quoi qu'il en soit, pour faire voir qu'elle n'est point fâchée contre nous, elle aura la bonté d'accepter une douzaine de boîtes de mirabelles, qui arriveront lundi. Je les aurois envoyées plus tôt, sans la gelée qui les auroit gâtées. Je souhaite qu'on les mange avec autant de plaisir que j'en ai eu à boire la liqueur dont on m'a fait présent en partant. Si on les trouve bonnes, moins parce qu'elles sont de Metz, que parce qu'elles viennent de moi, j'en ferai encore un petit envoi, à condition qu'on m'enverra le discours du petit oncle, sous l'enveloppe de

M. de Choiseul. Je ne perdrai pas au change ; j'aurai des fruits et des fleurs.

J'embrasse trois fois M. Favart. Je lui écrirai demain. J'ai écrit au petit garçon. Je baise la main droite de la petite nièce, afin qu'elle prenne la plume. Je ne veux cependant pas la gêner, si elle est occupée. Je sacrifie volontiers le plaisir de recevoir de ses nouvelles, pour l'exempter de la peine de m'en donner.

Adieu donc, petite Annette.

Cosson.

M. Cosson à M. Favart.

1763, Metz, 8 février.

Il est des hommes aimables et charmans auxquels on aime à faire visite, quoi qu'ils ne les rendent jamais; il en est aussi auxquels on aime à écrire, quoiqu'ils ne répondent jamais. Vous êtes de ce nombre, Monsieur Favart; vous seriez dix ans sans me répondre, que je ne me lasserois pas de vous écrire. Ce n'est pas ma faute, j'y trouve du plaisir. J'en trouverois bien aussi dans vos réponses; mais il faut se contenter de ce que l'on a. Ne vous en prenez pas à M. Chevalier, qui n'écrit point, ni M. Chevalier à vous, qui ne dictez point. Je ne vous fais pas de reproches, pourvu que vous ne vous plaigniez pas du nombre, ni de la longueur de mes lettres. Vous répondrez quand vous voudrez; laissez-moi toujours vous écrire. Je me fais illusion agréablement; je crois être avec vous, je cause, je m'amuse. Je vous dirai donc, pour entrer en conversation, que je viens de voir *Soliman* sur le théâtre de Metz. Les comédiens l'ont donné pour régaler M. le marquis d'Armentières, arrivé ici *novissime*. Cette représentation m'a beaucoup diverti. Ce n'étoit pas une comédie, c'étoit une pa-

rodie, une parade. Il y avoit grand monde; la salle est magnifique, beaucoup au dessus de celle des Italiens. Le costume turc étoit parfaitement bien observé. Le salon du grand seigneur ressembloit au presbytère d'un curé de village. Soliman et les officiers du sérail étoient habillés en husssards; les sultanes étoient mises, moitié comme les Cauchoises, moitié comme les Allemandes. Le sultan étoit un grand homme froid et précieux. Il disoit si joliment et si tendrement à la Circassiennne: *Levez vous, et chantez*. Il appelloit les noirs, les muets, les bostangis, comme une petite maîtresse appelle ses petits chiens. J'ai bien ri de le voir fumer avec une pipe longue de deux pouces; je crois que c'étoit le brûle-gueule du grenadier en sentinelle sur le théâtre. Osmin ne faisoit pas mal, excepté qu'il se donnoit les airs de changer quelques expressions; par exemple: au lieu d'une *taille*, il a cru qu'il valoit mieux dire une *gorge élégante et légère, qui s'arrondit sans le secours de l'art*. Cela sonne mieux pour des oreilles allemandes. Les lazzis de la bouteille ont été assez bien rendus. Elmire étoit une grande personne avec une belle tête, qui rioit toujours; elle ne pouvoit dire deux mots au sultan, sans lui prendre les mains. Elle ne savoit pas danser: on a soufflé la danse. Délia ne chantoit pas mal, mais sans âme; c'étoit un petit minois glacé, qui ne paroissoit pas beaucoup desirer de devenir sultane favorite. Vous attendez après Roxelane;

la voici qui lève brusquement la portière, et dit, *c'est moi*. Il faut bien qu'elle le dise; car on ne s'en douteroit pas. C'est une jeune personne de quarante-cinq ans, qui a une figure de soixante; c'est la sultane douairière. Malgré cela, elle a de la vivacité et du feu, et même un peu trop. Il faut la voir arracher la pipe, faire voler les carreaux, verser à boire. On a peur tout de bon; c'est une poissarde qui met à la raison un soldat aux gardes. Elle ne joue pas de la harpe, comme bien vous pensez : elle fait semblant de jouer du dessus de viole; elle s'accompagne d'une voix rauque, à peu près comme on chante à la courtille. Après la pièce, ainsi plaisamment exécutée, est venu le divertissement, qui a encore été nouveau pour moi. Il a commencé par une marche des grenadiers de la garnison avec leurs grands bonnets, qui représentoient assez bien les janissaires, comme vous voyez. Ensuite a paru le mufti, qu'on auroit pris pour le rabin des Juifs. Il a entonné d'une voix terrible, d'une voix de synagogue, *Mahomet*, *prends soin*, *etc.* Il a ajouté deux couplets de sa fabrique, que je n'ai pu retenir, parce qu'il n'y avoit ni rime ni raison. On a fini par crier à force : *Vivio, vivio Sultana, vivio Roxelana* ! il n'y avoit rien de si comique que d'entendre tous ces officiers allemands faire chorus; ils trouvoient ces derniers vers là admirables. M. d'Armentières étouffoit de rire, et moi

aussi; nous étions peut-être les seuls qui eussions vu la pièce à Paris, et qui jouissions du plaisir de la comparaison. Mais la toile tombe; tout disparoît; parlons d'autres choses. Je viens d'écrire à M. l'abbé; j'ai lu son discours, M. d'Armentières me l'a communiqué. J'ai été enchanté. Je veux l'avoir; j'en donnerai des morceaux à mes rhétoriciens. A propos, on dit que Panard est mort. Je souhaite que la nouvelle soit fausse. Si elle l'est effectivement, je vous prie de lui demander pour moi un exemplaire de ses œuvres. Vous le remettriez à Savoye, libraire, rue Saint-Jacques, pour le faire tenir à Bouchard, libraire à Metz, où je le retirerois. Quand les vôtres paroîtront, vous ne m'oublierez pas.

Vous recevrez, lundi quatorze du courant, un paquet de ma part, que j'ai mis au carrosse le sept. Si on ne vous l'apporte pas, vous aurez la bonté d'envoyer le retirer avec cette lettre d'avis, au bureau des voitures de Metz, à l'hôtel de Pomponne, rue de la Verrerie. Il consiste en douze boîtes de mirabelles; il n'y a point de port à payer. Il est à l'adresse de madame Favart. Je l'embrasse de tout mon cœur, quoiqu'elle ne m'écrive pas plus que vous. Je la prie d'accepter cette bagatelle, si je suis encore de ses amis.

Le petit Favart m'a écrit une lettre pleine de sentiment. Je n'ai pas manqué de lui faire ré-

ponse ; je l'ai engagé à m'écrire. Je prie M. Chevalier de distribuer des complimens à tous ceux qui se souviennent de moi ; à MM. Louis, Lourdet, Guérin, Cailleau, etc. ; et d'en garder une bonne partie pour lui. *Cura ut valeas, et me ama.*

COSSON.

M. Cosson à M. Favart.

1765, Metz, 7 avril.

Sur l'air du *Vaudeville de la Paix.*

Voici le jour de l'allégresse,
Le plus beau de tous les jours :
A t'applaudir chacun s'empresse;
Quel plus brillant concours !
Tout le parterre, avec ivresse,
Répète ce cri si flatteur :
L'auteur, l'auteur;
L'auteur, l'auteur.

Louis, qui rend la France heureuse,
En lui donnant la paix;
Veut voir la muse ingénieuse
Qui chante ses bienfaits :
Charmé de ce drame enchanteur,
Louis demande avec ardeur :
L'auteur, etc.

Apprends comme je m'intéresse
A l'Anglois à Bordeaux.
Trois fois j'ai pleuré de tendresse
Sur tes lauriers nouveaux.
Je te le dis avec simplesse,
J'aime toujours de tout mon cœur
L'auteur, l'auteur, etc.

M. Favart est trop modeste, ou je ne suis pas assez de ses amis, pour qu'il m'instruise de ses succès; mais ils me toucheront toujours infiniment de quelque part que je les apprenne; et cela ne m'empêchera point de lui faire mon compliment avec la plus vive sincérité. M. de Montigny, en retournant à Lunéville, est passé par Metz contre son attente. Il m'a fait le plaisir de me venir voir. Nous avons soupé hier ensemble. Il m'a raconté votre triomphe. J'ai été transporté. Ma sœur ne m'en avoit écrit qu'une petite partie. Le pauvre garçon n'a pas eu le tems de manger. Je n'ai cessé de le questionner sur tous ces détails. Je voulois qu'il me répétât toute la pièce. Je meurs d'impatience d'en avoir un exemplaire. M. d'Armentières se félicite de retourner dans peu à Paris pour la voir. Il m'a chargé de bien des choses pour M. l'abbé de Voisenon. En m'acquittant de cette commission, j'ose en même-temps l'assurer de mon respect. Une personne de beaucoup d'esprit, de cette ville, m'a prié de vous faire passer l'analyse ci-jointe. Si jamais vous me faites la grâce de m'écrire, vous voudrez bien me dire votre avis. J'attends toujours ce que je vous ai demandé. Je n'ose rien dire pour madame Favart, elle ne sauroit plus de qui on lui parleroit. Il y a si long-tems que je l'ai quittée! Si je savois cependant qu'elle eût trouvé bonnes les mirabelles de Metz, je la prierois de me permettre de lui en envoyer de nouvelles.

tout gros de sentimens pour vous; je vous embrasse de toutes mes forces; je vous fais les plus sincères complimens sur tous vos succès brillans, sur l'accueil que le roi vous a fait, sur la manière dont il a récompensé vos talens. Je vous remercie mille fois du présent honorable que vous avez bien voulu me faire. Je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes en apprenant l'épigraphe de sentiment que la main de l'amitié a tracé sur le frontispice. Vous voulez bien me donner le titre de votre meilleur ami. Permettez-moi de m'arrêter un instant.... En vérité mes yeux n'y tiennent plus.... Je me hâte d'aller vous témoigner de vive voix ma sensibilité. Je suis assez bien rétabli de ma maladie; mes jambes sont encore foibles, mais je ne ferai pas le chemin à pied. Je compte partir d'ici le 8. Je prends ma route par mon pays, où je m'arrêterai quelques jours. Je tâcherai d'être à Paris vers la fin du mois. On donne les vacances plus tard dans ce pays, mais on rentre aussi plus tard, c'est-à-dire, après la Toussaint, parce que dans le mois d'octobre toutes les familles se transportent dans leurs métairies sur les côteaux de la Moselle, pour faire les vendanges.

L'Anglais à Bordeaux fait fortune ici chez le libraire, mais non sur le théâtre. On l'a joué deux ou trois fois très-mal; les acteurs n'entendent pas la pièce; les nuances sont trop délicates pour eux; ils n'ont pas le tact assez fin

pour les sentir. Clarice est d'une fadeur insoutenable, la marquise n'est point mal ; elle a du feu et de la gaîté ; milord n'a guère l'âme angloise ; il prononce en minaudant les vers sombres et admirables de la pendule. Sudmer est un imbécille. Le français file assez bien son rôle. C'est un acteur que vous avez eu dans votre troupe de Flandre, nommé Cressan. Robison est charmant, il est ici le successeur de Préville, et presque son rival.

Je vous envoie un petit morceau de poésie de ma façon que messieurs les Messins ont bien voulu goûter. Je vous ferai voir une mienne épître au comte de Lauraguais qui est prisonnier dans notre citadelle pour avoir écrit, comme vous le savez, sur l'inoculation, et la réponse originale de ce poète chimiste.

Je vous prie de dire bien des choses pour moi à M. l'abbé de Voisenon. Je me fais une fête de le revoir. J'embrasse Favart. C'est sans doute pour me punir de ce que je n'écrivois pas à son papa, qu'il ne m'a point écrit non plus. Je vais joindre ici un petit billet pour rappaiser sa maman qui probablement a aussi des reproches à me faire. Tout plein de choses à M. Ch., s'il est encore de ce monde. Adieu, mon cher monsieur, adieu jusqu'à ce que j'aye la satisfaction de vous voir.

Cosson.

M. Cosson à M. l'abbé de Voisenon.

1764, Paris, 7 octobre.

MONSIEUR,

J'ai appris, un instant après votre départ, que M. le duc de Choiseul, à qui mon nom, avec celui d'un de mes amis, a été envoyé en conséquence du concours dont j'ai eu l'honneur de vous parler, s'étoit informé de nous aux députés du Parlement de Metz, où il savoit que nous avions été professeurs, et que nous avions eu quelques difficultés avec l'évêque. Ces députés ont rendu de nous tous, et de moi en particulier, les témoignages les plus honorables et les plus flatteurs. Ce ministre a paru extrêmement satisfait, et jaloux de nous employer à son nouvel établissement. Comme j'ai l'honneur d'être connu de vous, j'ose vous prier, monsieur, de vouloir bien venir encore à l'appui de ces témoignages. Le recteur, qui auroit voulu avoir la nomination des places de la Flèche, et qui n'étoit pas d'avis qu'on concourût, a négligé d'en rendre un compte exact au ministre, de dire le droit que je pouvois avoir à la place dont il est question, préférablement à tous mes concurrens, soit par

dix-huit mois d'exercice avec succès à Metz, soit par les différens prix que j'ai remportés; surtout il a négligé d'envoyer mon certificat. Je le joins ici, afin que, si vous avez la bonté de vous employer pour moi, vous puissiez partir d'après une pièce légale qui répond aux mauvais propos. Si M. le duc de Choiseul me faisoit l'honneur de me choisir pour la chaire d'éloquence! Je crois qu'il feroit encore un meilleur choix s'il nommoit à la place de seconde M. Dumas, qui a été aussi professeur de troisième à Metz, qui a concouru avec moi pour la rhétorique, et qui vaut infiniment mieux que tous ceux qui se sont présentés pour la classe suivante.

Comme cette nomination sera infiniment honorable, je vous supplie, monsieur, de faire agir votre recommandation le plus tôt qu'il vous sera possible. Le tems presse; les brevets doivent être expédiés dans la semaine. Si je dois être nommé, je serois fâché de l'être avant que vous eussiez parlé en ma faveur. Je vous ai déjà des obligations infinies, je serois charmé d'y ajouter encore celle là. Comme vous ne mettez point de bornes à vos bienfaits, je n'en mettrai point non plus à ma reconnaissance. Quoiqu'elle n'éclate pas comme celle des autres, soyez persuadé de toute sa vérité. Je ne fais pas consister ce devoir, comme une jolie femme, dans les petits soins et les propos précieux : démonstrations frivoles qui ne sont point dans la franchise de mon

caractère. La reconnoissance est chez moi un sentiment profond qui remplit toute mon âme, la pénètre du plus vif attachement, et d'une sorte de vénération pour l'objet dont elle a éprouvé la générosité.

Si je vas à la Flèche, vous voudrez bien me charger de vos commissions pour M. votre neveu, ou du moins d'une lettre qui lui annonce tout l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à ce qui me regarde. Vous voudrez bien aussi me faire repasser mon certificat, qui pourroit toujours me servir en cas que l'affaire vînt à manquer.

Tout le monde se porte bien. La petite nièce est à la comédie.

Je suis avec respect, monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

Cosson.

M. Cosson à M. l'abbé de Voisenon.

1765, au collége royal de la Flèche, 6 janvier.

Monsieur,

Je suis dans un pays où le cérémonial de la nouvelle année est presque aussi ennuyant qu'à la cour, et c'est beaucoup dire. Ce n'est qu'en vous écrivant que j'éprouve toute la douceur de la coutume. J'éprouve actuellement en vous présentant mes souhaits, qu'il est des usages triviaux, qui ne cessent jamais d'être intéressans pour les cœurs.

Je n'ai pas eu l'avantage de trouver ici Monsieur votre neveu; il est sans doute détaché ailleurs.

J'écris à votre petite nièce qui doit être surprise de ne point entendre parler de moi. Je lui explique les raisons de mon silence qu'elle trouvera bonnes parce qu'elle a un bon esprit, un cœur encore meilleur. J'écrirois aussi volontiers en même-tems à M. Favart, s'il ne s'obstinoit pas toujours à vouloir être aveugle. Ses meilleurs amis ne peuvent lui écrire, puisqu'il ne veut ni les lire, ni leur répondre. Pour moi je crois que l'envie de lire moi-même une de ses lettres, me feroit recouvrer la vue, si je l'avois

perdue. Vous voudrez bien lui dire combien je lui suis vivement attaché. Je ne me rappelle pas sans émotion les derniers tems que j'ai passés avec lui.

Je suis avec respect,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

COSSON.

Je ne sais qu'est devenu M. de Chamfort, je n'en ai point de nouvelles. Il doit cependant m'écrire pour affaire. La musique de M. de la B..... l'a peut-être rendu paralytique.

M. Cosson à M. de Voisenon.

1765, La Flèche, 16 juin.

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre que votre petite nièce *Pardine*, vouloit bien me faire l'amitié de se fâcher contre moi, parce que je n'écris point. Voudrez-vous bien me faire celle de me raccommoder avec elle en lui remettant ma lettre. C'est s'adresser au dieu de l'harmonie pour fléchir les grâces courroucées : on est sûr de réussir ; en revanche je vous donnerai des nouvelles qui vous feront plaisir. J'ai eu l'honneur de voir dernièrement Monsieur votre neveu à Angers. Il est en très-bonne santé ; les exercices militaires le fortifient et lui donnent un tempérament robuste, qu'il devroit bien partager avec son cher oncle. Il monte tous les jours à cheval, et les Bucéphales du manège des carabiniers, s'apperçoivent bien que tous les Alexandres ne sont pas chez eux.

L'avantage d'avoir salué M. de Fusée, et de pouvoir vous en donner des nouvelles, m'a payé de mon petit voyage dans la capitale de l'Anjou.

La ville n'est pas fort curieuse ; j'y étais allé, attiré aussi en partie par la fameuse cérémonie

qu'on appelle ici *Save*, ou autrement pour le français procession *de la Fête Dieu*. C'est un spectacle très-ridicule pour ne rien dire de plus. On porte à cette pieuse parade, qui fait accourir en foule tous les Angevins, tous les Bretons, voire même les Normands, on porte dis-je, une douzaine de petits théâtres, où sont représentées par des figures de cire, presque de grandeur naturelle, différentes scènes, tant de l'ancien que du nouveau Testament. C'est une image des mystères que l'on jouoit dans le onzième siècle. C'est une chose comique de voir comme le costume y est gardé. L'illustre prisonnière du Fort-l'Evêque (*) qui se vante de l'avoir introduit partout, entreroit à cette vue dans un transport tragique, dont je n'ai pu me défendre moi-même. Par exemple, n'est-ce pas une chose affreuse de voir les demoiselles juives en mantelet, en coiffure à la grecque, en rubans *à la calaisienne* (car j'imagine que la dernière mode doit porter ce nom là). Les sujets sont aussi plaisans que les acteurs ; jugez-en par celui-ci. Le premier de ces théâtres ambulans que j'ai pu considérer à mon aise, représentoit David, âgé de soixante-quinze ans, qui recevoit dans sa couche royale la jeune Sunamite, par le conseil du prophéte : ainsi du reste. Vous voyez qu'après l'histoire du cantique des cantiques, on ne pouvoit pas mieux choisir pour l'édification des jeunes

(*) Mademoiselle Clairon.

et des vieux. Je ne sais si cela est de l'invention des chanoines.

Si vous êtes curieux de savoir les nouvelles militaires du pays, je vous apprendrai que M. le duc d'Estissac a conduit ici dernièrement M. le duc de Liancourt son fils, pour l'enrôler dans le corps des Carabiniers. Ce jeune seigneur a monté ces jours passés sa première garde. A cette occasion M. de Poyanne a régalé d'un exercice mesdames les comtesses de la Suze et de Surgère, et la marquise de Châtre; et ensuite, en général français qui sait son métier, il les a fait danser sur le champ de bataille, qui étoit notre parc, au son des trompettes et des clairons. Voilà ce qui s'appelle faire la guerre. Quelques Anglois qui étoient dans la foule, rioient sous cape en se rappelant la danse de Minden, où ils donnèrent les violons, et firent sauter si haut nos galans carabiniers. Malheureusement ils vont quitter la Flèche pour aller à Saumur; et cette ville qu'ils animoient et qu'ils embellissoient, va devenir plus ennuyeuse pour moi. Aussi si je trouvois, par votre moyen, l'occasion de m'en tirer, je la saisirois volontiers, pour me rapprocher d'une personne à qui je dois beaucoup.

Je suis avec respect, Monsieur,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,

Cosson.

M. Cosson à Madame Favart.

1765, La Flèche, 8 septembre.

Madame Gertrude veut-elle bien recevoir mon compliment? Je viens d'apprendre par les papiers publics et par des lettres particulières, ses nouveaux succès. Je dis ses succès, car je lui en attribue tout l'honneur; c'est-elle sans doute qui a obligé notre Sylphe de Belleville de quitter un moment sa pipe pour reprendre sa musette et son luth, endormi depuis si long-tems. Je ne sais pas encore comment pense Paris; mais je vous réponds de la province; elle vous sait un gré infini d'avoir fait un coup comme celui là. On attend avec empressement des exemplaires de la pièce nouvelle. Toutes les demoiselles de ce pays-ci, qui sont un peu musiciennes, brûlent de chanter les ariettes, parce qu'elles soupçonnent la musique aussi jolie que les paroles. Dans leur enthousiasme, je crois qu'elles ont envie de me députer pour aller remercier le charmant auteur des plaisirs délicats qu'il leur procure de nouveau, et pour voir la métamorphose d'Annette en la personne de Madame Gertrude, et leur raconter le goût et les grâces qu'elle met dans ce nouveau rôle. A la première propo-

sition qu'elles me feront d'une pareille députation, je vous assure que je les prends au mot; je m'offre même de faire tous les frais de l'ambassade. Veus devinez mon but; c'est afin d'avoir un caractère auprès de vous, et un titre pour vous faire ma cour plus assiduement. Celui d'ambassadeur des Nymphes de la Loire, est assez galant, comme vous voyez. Mais dès ma première audience je crois que j'oublierois bientôt les puissances aimables qui m'auroient envoyé, pour ne plus m'occuper que de la reine, plus aimable encore, à qui je présenterois mes lettres de créance.

Mes tendres complimens à M. Favart; j'embrasse votre cher fils, qui doit être actuellement un homme. Mes respects à l'abbé de V.... Je crois que son cher neveu va venir ici avec son détachement remplacer les Carabiniers qui en sont partis il y a huit jours. Pendant son séjour dans cette ville, je tâcherai de lui prouver combien je suis attaché à son cher oncle. Mille choses à M. Lourdet; des amitiés tout plein à M. Guérin; bonjour à Chevalier.

Pour vous, Madame Gertrude, vous connoissez tous les sentimens avec lesquels je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COSSON.

Mademoiselle Cosson à Madame Favart.

Paris, 18 octobre.

CHARLOTTE COSSON (*)

A la très-aimable, très-gracieuse, très-enjouée, très-moqueuse, très-fameuse, très-généreuse, très-séduisante, très-piquante, très-excellente Madame Favart,

SALUT.

Je me hâte, Madame, de répondre à l'invitation que vous m'avez faite de vous écrire, dans l'espoir que ma lettre me procurera deux ou trois mots de votre jolie main, qui m'apprendront des nouvelles de votre santé et de vos amusemens. Vous avez sans doute été recueillir les applaudissemens de la cour, et visiter le charmant anachorète des environs. Sa solitude lui aura paru bien riante, s'il a pu vous y posséder quelques jours. Pourquoi n'ai-je pas aussi une petite ca-

(*) Mademoiselle Cosson étoit connue dans la littérature par plusieurs pièces de poésies fugitives, honorablement mentionnées dans les journaux et recueils du temps.
(Note des Éditeurs.)

bane sur la route de Fontainebleau, avec six poules et deux brebis ? Je vous aurois préparé un petit soupé champêtre ; je vous aurois composé un lit avec de la fougère, des fleurs et des peaux d'agneaux. J'aurois été vous attendre sur le chemin pour vous prier de venir voir mes dieux lares, et vous y seriez venue, parce qu'on ne se refuse point aux instances de l'amitié. Je vous aurois allumé un fagot sec pour vous réchauffer, et pour vous peindre ma joie, nous aurions soupé gaîment ; et quand vous auriez été bien endormie, j'aurois appelé mes voisins. Venez, leur aurois-je dit, venez voir une nymphe qui s'est égarée dans nos bois ; elle repose chez nous, venez la contempler pendant qu'elle dort. Le jeune berger vous eût prise pour la mère des amours ; le jardinier pour Flore ; le laboureur pour Cérès ; le bûcheron pour une Dryade. Chacun vous eût reclamée pour sa divinité.

Ma chère mère vous fait mille et mille complimens.

M. Favart à M. Crebillon père.

1765, Paris, 7 avril.

Cher confrère,

Je vous envoie la charmante épître de notre cher Dorat, avec une copie que j'ai fait faire pour vous, selon ma promesse. Rendez-lui son original, et faites souvenir à cet aimable libertin du Parnasse qu'il s'est engagé à venir chez moi à Belleville vendredi prochain avec vous le grandissime Crébillon, et le bon ami Danchet.

Il n'y a pas long-temps que je lisois Catulle, et je disois en moi-même : pourquoi meurt-on ? pourquoi ce poète agréable ne peut-il pas revivre ? que j'aurois de plaisir à le voir, et à l'entendre !

J'ai vu, j'ai entendu notre Dorat : je n'ai plus rien desiré ; il m'a fait croire à la résurrection.

Je suis, avec tous les sentimens d'amitié et d'estime,

Votre confrère, etc.

Je m'adresse à vous parce que je ne sais point l'adresse de M. Dorat. A vendredi prochain. Je ne pouvois choisir un meilleur jour pour recevoir notre Dorat ; c'est celui de Vénus.

M. Crébillon fils à M. Favart fils.

1772, 23 avril.

Quoique je ne vous croie pas, mon cher Favart, moins vivement affligé que votre pauvre père, c'est à vous que j'écris de préférence pour vous témoigner toute la part que je prends à votre commune douleur. Si je n'osois pas me flatter que l'on sauvât ma pauvre petite sœur, je croyois du moins qu'on nous la conserveroit plus long-temps. Je n'aurois certainement pas manqué de lui aller rendre les derniers devoirs, si la triste invitation que j'ai reçue, ne m'eût pas été rendue si tard ; mais il étoit plus de sept heures quand on me l'a remise, et je n'étois pas en habit décent. Adieu, mon cher Favart, je n'ai pas besoin de vous recommander votre pauvre père ; mais je vous prie de vouloir bien lui dire combien je partage ses peines, et que j'irai le lui dire moi-même, quand je saurai qu'il peut voir ses amis et recevoir leurs consolations. Adieu, mon cher Favart, je vous embrasse tous deux de toute mon âme.

CRÉBILLON.

M. Feuillet, procureur du roi en la Maîtrise des eaux et forêts de la Ferté, à M. Favart.

1758, 15 mars.

Monsieur et cher ami,

L'extrême envie que j'ai toujours eue de profiter du commerce de lettres dont vous m'avez flatté étant à Paris, m'a engagé depuis mon départ de vous en écrire plusieurs, auxquelles je n'ai point reçu de réponse, et notamment une, il y a deux mois et demi, pour les vœux de la nouvelle année. J'avois joint à ces lettres quelques petites pièces de vers, pour vous engager à me faire part de vos aimables productions, et me donner de tems en tems de vos nouvelles, et de celles de la république littéraire; mais point du tout; soit que je n'aye pas mis exactement votre adresse, ou que vos affaires vous ayent empêché de m'écrire de votre côté, j'ai été privé du plaisir qui m'étoit le plus cher, je veux dire de celui d'entretenir commerce de lettres avec vous; c'est pour cela que je m'adresse aujourd'hui à M. Dorville, notre ami commun, pour le prier de vous rendre en main propre la présente; j'espère que vous voudrez

bien vous persuader de la vérité de ce que je vous marque. A la place des petites nouvelles dont j'ai prié M. d'Orville de vous faire part, trouvez bon que je vous envoie une petite fable de ma composition. La voici.

LE SINGE ET LA MÉDAILLE.

Un singe vieux de malice fourré
Chez un graveur s'amusoit d'ordinaire,
Le maître absent, à tenir inventaire
De la maison, contrôlant à son gré.
Vous l'eussiez cru tout des plus affairé,
Voire un sujet de science profonde.
Notre docteur un jour faisant sa ronde,
Une médaille entre autres dans un coin
S'offre à sa vue; il la prend avec soin,
Bref, l'examine; une tête de femme,
Jeune et gentille en étoit l'agrément.
D'aise long-temps le singe dans son âme
Reste ébaubi; mais quel étonnement,
Quand tout à coup revirant l'autre face,
Il apperçoit la hideuse grimace
D'un vieux démon! Oh, dit-il, est-ce un sort?
Si j'ai bons yeux, cette figure est double.
Le drôle alors saisi d'un nouveau trouble,
La jette à bas, s'enfuit et court encor.
Combien de gens, ainsi que la médaille,
Sont ambigus! L'on en est enchanté;
En eux souvent tout brille d'un côté,
Tournez la pièce, on n'y voit rien qui vaille.

Pardon, Monsieur, de l'ennui que ma fable

vous aura causé ; assurez, je vous prie, de mes civilités Madame votre mère et Mademoiselle votre sœur, et me croyez très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble, et très-obéissant serviteur et ami,

FEUILLET.

Madame Duny (*), femme du compositeur, à Madame Favart.

1762, 9 octobre.

Je m'adresse à vous, ma commère, après avoir félicité M. Favart pour mettre sa *plaideresse* en état d'être remise. Vous savez mieux que moi les moyens et les personnes qui peuvent le déterminer à faire ces petits changemens ; employez l'un et l'autre, je vous prie ; mais, quoi que vous en disiez, vous pouvez seule faire faire ce petit travail. Les femmes ont bien du pouvoir sur l'esprit de leurs maris. Mettez donc l'empressement nécessaire pour finir cela. Nous n'avons jamais mérité la façon dont M. Favart nous a fait attendre ; voilà le tems arrivé où l'on peut remettre cette pièce. Nos intérêts et les vôtres sont réunis dans cet objet. Parlez, priez, enfin faites tout pour que cela finisse. Adieu, ma commère, je suis avec toute la considération possible, votre affectionnée servante,

Femme Duny.

(*) La bonne Madame Duny dévoilant ici les secrets de l'empire que son sexe exerce si bien sur le nôtre, nous avons cru que cette lettre pourroit servir d'avis au lecteur.

(Note des Éditeurs.)

M. Feutry, traducteur de *Robinson*, à M. Favart.

Feutry aurait bien voulu pouvoir aujourd'hui faire lui-même hommage de son pauvre *Robinson* à madame Favart. On broche les *Choix d'Histoires* (4 parties), et ses *Mémoires d'Auguste* (6 parties), qu'il aura l'honneur de lui porter la semaine prochaine. Un bel esprit du jour n'eût pas manqué de dire à cette occasion à madame Favart quelque jolie antithèse; il eût pu dire que pour une rose il donnait des opiates......; mais heureusement le papier de ces brochures est très-doux. Feutry est enchanté de M. et de madame Favart, de M. l'abbé de Voisenon, et les assure de son respect et de sa reconnoissance; il donneroit sa prose, ses vers, sa musique, ses canons, enfin tout ce qu'il possède pour obtenir l'assurance de pouvoir quelquefois jouir d'une si charmante société.

Dans *Robinson*, il faut surtout lire le *post-scriptum* de la dédicace.

M. Feutry à M. Favart.

1774, 7 janvier.

Feutry prie instamment monsieur Favart de vouloir bien lui faire l'honneur de venir dîner chez lui le 12 de ce mois, mercredi, à deux heures et demie précises; il y trouvera bonne compagnie, entre autres MM. les jeunes Puységur, M. de Villemaison fils, M. Duvaucet fils, Querlon, Fréron, Conom de l'Académie des Sciences, et plusieurs amis; ce dîner est pour remercier le médecin de Feutry, le docte Guilbert, qui n'a pas voulu prendre d'honoraires, pour une maladie qu'il vient de lui guérir, et Feutry aurait eu l'honneur d'aller lui-même prier M. Favart de lui faire cette grâce, mais il lui est défendu de prendre l'air de sitôt; il ose compter sur lui et sur un mot de réponse pour en être assuré.

Lettre de M. Fréron à M. Lebrun.

1763, 2 mars.

J'étois sorti ce matin à neuf heures ; je suis rentré à midi. Mon domestique m'a dit qu'un valet de pied de Son Altesse Sérénissme Monseigneur le prince de Conti étoit venu de sa part pour *affaires sérieuses*. J'ai couru sur-le-champ au temple. J'ai parlé à M. Morin, qui a de l'amitié pour moi, et qui a eu la bonté d'aller dire au prince que je m'étois rendu à ses ordres. Son Altesse a répondu qu'elle ne savoit ce que cela vouloit dire, et qu'elle ne m'avoit point envoyé chercher. M. Morin, qui connoît M. le Brun, a soupçonné que le message pourroit venir de lui ; mais que c'étoit toujours abuser du nom du prince. Quoi qu'il en soit, la conjecture de M. Morin s'est trouvée juste, puisque ce soir, en rentrant, on m'a remis un petit billet conçu en ces termes : *M. le Brun est venu pour donner quelque chose à M. Fréron.* Je suis très-sensible à l'attention de M. le Brun ; il peut être bien persuadé qu'il n'obligera pas un ingrat. Je pense trop bien pour ne pas lui rendre au centuple tout ce qu'il pourra me donner. Comme j'aime à publier ses bienfaits, j'écris tout ceci à M. Morin; mais comme je suis très-occupé, M. le Brun peut

se dispenser de me faire des présens chez moi. Je sors presque tous les jours entre midi et une heure; sa munificence aura plus d'éclat lorsqu'on en verra l'effet dans le public.

Je suis, avec tous les sentimens dûs aux talens poétiques de M. le Brun (*), son très-humble serviteur.

FRÉRON.

(*) L'Ode de M. Lebrun à Voltaire au sujet de ses procédés généreux envers la nièce du grand Corneille, avoit été critiquée par M. Fréron. M. Lebrun s'en vengea, en publiant, peu de temps après, la *Wasperie*, ouvrage dirigé contre Fréron.

M. Favart rapporte ces faits dans sa correspondance avec M. le comte de Durazzo; quoique cette lettre n'ait point été adressée à M. Favart, comme elle tend à faire connoître le caractère de deux hommes célèbres, nous avons pensé qu'elle ne seroit point déplacée ici.

(Note des Éditeurs.)

M. Fréron à M. Favart,

1765, 15 février.

MONSIEUR,

Peut-être savez vous déjà l'indigne tracasserie que l'on me fait, au sujet d'un article de mes feuilles, où l'on prétend que j'ai voulu peindre la demoiselle Clairon. Elle et ses camarades ont porté des plaintes à M. le maréchal de Richelieu et à M. le duc de Duras, qui ont demandé et obtenu un ordre du roi pour me conduire au Fort-Lévêque. Cet ordre m'a été signifié ; mais comme je suis malade, j'ai représenté qu'il y auroit de l'inhumanité à m'arracher de mon lit, et j'ai donné ma parole de me rendre au Fort-Lévêque, aussitôt que mon médecin décideroit que je pourrois m'y transporter sans risque pour ma santé. On m'a assuré que vous étiez lié avec M. le maréchal de Richelieu et M. le duc de Duras ; s'il est vrai qu'ils soient de vos amis, je vous prie en grâce, Monsieur, de leur faire sentir combien il est affreux de sacrifier un citoyen, un homme de lettres, un honnête homme, un père de famille, au ressentiment d'une vile comédienne. Vous pouvez leur dire hardiment, Monsieur, qu'il y a un cri général de tous les

honnêtes gens ; non contre eux , dont on connoît les lumières et l'intégrité ; mais contre ceux qui leur ont fait un faux exposé de mon prétendu délit, ou qui ont empoisonné, dans leur esprit, des traits vagues et généraux, qui ne conviennent pas plus à la demoiselle Clairon, qu'à cent mille autres. D'ailleurs je ne l'ai pas nommée, et je proteste que je ne l'ai pas eue en vue ; mais, je suppose, pour un moment, que j'aye voulu la désigner en effet, serais-je donc si coupable ? Quoi ! l'on a permis, et l'on permet encore aux comédiens de jouer *l'Ecossaise*, dans laquelle ils disent que je suis représenté sous le nom de *Wasp*, et il me sera fait un crime d'indiquer vaguement, dans un écrit approuvé par un censeur, une comédienne dont j'ai lieu d'être mécontent personnellement ! Je n'ai pas porté de plaintes contre *l'Ecossoise*, parceque je n'y suis point nommé, que je ne m'y suis point reconnu, et que tous ceux qui m'ont suivi depuis mon enfance n'y ont point vu le moindre trait qui pût me convenir. Ainsi j'ai pris le parti de mépriser cette satire maussade et brutale ; mais si je suis puni pour avoir désigné en termes généraux une comédienne, je demande à mon tour qu'on punisse les comédiens, qui disent que c'est moi qu'ils jouent dans *l'Ecossoise*. La partie n'est pas même égale entre nous, attendu qu'une pièce de théâtre a plus de publicité et plus d'éclat qu'une brochure imprimée ; que d'ailleurs on affecte de redonner souvent

cette mauvaise farce, au lieu que je ne puis répéter dans chaque feuille ce qu'on m'accuse d'avoir dit de la demoiselle Clairon. La persécution que j'éprouve est bien étrange, Monsieur. Si la demoiselle Clairon ressemble en effet au portrait que j'ai tracé, comment ose-t-on protéger une créature aussi infâme que celle que je dépeins? Si ce portrait n'est pas le sien, comment a-t-on l'injustice de me punir? Je ne vous dis rien, Monsieur, de la maladresse des partisans de cette comédienne, de vouloir absolument que ce soit elle, elle-même, elle seule qui soit peinte dans l'article en question de mes feuilles; cette bêtise ne me regarde pas. Je ne dois être sensible qu'à l'iniquité. Je vous serai bien obligé, Monsieur, si vous pouvez la faire cesser, et obtenir par vous même, ou par vos amis, la révocation d'un ordre surpris à la justice et à la bonté du ministre.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus respectueux et le plus inviolable attachement,

Monsieur,

Votre, etc.

FRÉRON.

Mémoires secrets, tome 2, pag. 179.

14 février 1765.

Mademoiselle Clairon s'est parfaitement reconnue dans son portrait, tracé d'après nature par Fréron; elle est

allée trouver les gentilshommes de la chambre, et a menacé de se retirer si l'on ne faisoit pas justice de ce vil journaliste. Elle a obtenu un ordre du roi pour le faire mettre au fort l'Évêque; heureusement pour lui il a la goutte, etc.

Pag. 180. 16 dudit.

Le démêlé de Fréron avec mademoiselle Clairon fait grand bruit. M. l'abbé de Voisenon, ayant écrit, à la sollicitation des amis du premier, une lettre très-pathétique à M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, celui-ci a répondu à l'abbé qu'il aime beaucoup, que c'étoit la seule chose qu'il croyoit devoir lui refuser, que cette grâce ne s'accorderoit qu'à mademoiselle Clairon seule. Fréron dit comme le philosophe grec : Aux carrières plutôt.

21 dudit.

Fréron avoit si bien fait mouvoir ses amis, que la reine avoit ordonné qu'il eût sa grâce. Mademoiselle Clairon ne s'est pas trouvée satisfaite; elle a écrit de nouveau aux gentilshommes de la chambre une lettre très-pathétique, où elle témoignoit son regret de voir que ses talens n'étaient plus agréables au roi; qu'elle le présumoit, puisqu'on la laissoit avilir impunément; elle est allée ensuite chez M. de Choiseul, et lui a épanché son cœur. Réponse plaisante de ce ministre à la demoiselle Clairon, qui s'est retirée fort mécontente du persifflage. Réunion des comédiens français présidés par le duc de Duras. On fait craindre à M. de Saint-Florentin la désertion générale de la troupe. Fréron toujours en trames.

Pag. 185 26 dudit.

On a enfin engagé mademoiselle Clairon à souscrire aux volontés de la reine, et Fréron n'ira point en prison.

(Note des Éditeurs.)

M. Fréron à M. Favart.

17. . . ., 8 février.

Je souhaite le bon jour à M. Favart, et je le prie de me marquer s'il est vrai qu'il y ait une petite comédie de lui, intitulée *les Trois Nanettes*. Je serai bien aise de savoir, en même tems, où et quand elle a été jouée; je lui en serai sensiblement obligé. Je l'embrasse de tout mon cœur.

Fréron.

M. Favart à M. Fréron.

1759, 8 septembre.

L'été dernier, une personne, qui me dit se nommer M. de Boutigni, vint me trouver à Belleville, pour me prier de lui faire un divertissement, que l'on se proposoit de donner à madame de Segrais et deux autres dames, le jour de Sainte-Anne. Malgré mes occupations, et quoique je n'eusse pas l'honneur de connoître M. de Boutigni, je ne pus m'empêcher de céder à ses instances. Je ne sais point refuser. Je me mis à l'ouvrage, sans autre intérêt que le plaisir d'obliger gratuitement. Quelques jours après, je livrai un divertissement dialogué, qui avoit pour titre *les Trois Nanettes*. C'étoit une façon de pot-pourri, composé de vers, de prose, d'ariettes et de couplets amalgamés dans une espèce d'intrigue qui ne mérite pas le nom de comédie, non plus que celui de vaudeville, pas même celui de folie. Il n'y a guère plus d'un mois que j'ai appris indirectement que cette rapsodie avoit été exécutée le jour de Sainte-Anne. J'ignore si elle eut le bonheur de plaire. L'ouvrage livré, je n'ai plus entendu parler de M. de Boutigni. Il faut qu'il soit mort, ou qu'il lui soit arrivé quelqu'autre

accident. Il me paroissoit un fort galant homme, et je ne doute point qu'il ne m'eût donné de ses nouvelles, s'il eût été en puissance de le faire.

Je me propose d'avoir l'honneur de vous voir, pour vous donner l'éclaircissement que vous me demandez au sujet des *Trois Nanettes* (*).

(*) *Les Trois Nanettes*, comédie en un acte par un Pseudonyme, jouée à la campagne sur un théâtre de société. (Note des Anecd. dram.)

Cette petite pièce est de M. Favart. Un homme, dont nous tairons le nom, l'a fait jouer, et y a joué lui-même au château de S*******, chez madame de V***; il s'en disoit l'auteur, et en recevoit les complimens d'un air assuré.

M. Fréron à M. Favart.

1759, 8 septembre.

Vous m'avez fait le plaisir, Monsieur, de me promettre un détail de la fête donnée à Bagatelle par madame de Monconseil au roi de Pologne, avec les piéces de vers que vous avez faites à cette occasion; j'attends ce détail et ces pièces avec impatience; j'en rendrai compte avec d'autant plus de plaisir, que je ferai par là ma cour au roi Stanislas et à madame de Monconseil, et que j'aurai le plaisir de parler de vous et de vos talens. Je vous prie en grâce de me rendre ce service le plus promptement que vous pourrez. Je vous serai aussi bien obligé de m'envoyer un billet d'amphithéâtre pour samedi, pour voir les *Ensorcelés*, dont je parlerai, par la même occasion. Mille hommages, je vous prie, à madame Favart, à qui je suis entièrement dévoué ainsi qu'à vous. Je vous souhaite le bonsoir, et vous embrasse de tout mon cœur.

FRÉRON.

M. Delagarde à M. Favart.

1745, Paris, 30 mars.

Je parlai hier, Monsieur, à M. Berger, qui, sans déranger le système de mystère qu'on a soutenu constamment avec moi, me laisse entrevoir ses projets sur la direction ainsi que sur le directeur de l'Opéra-Comique, en se réservant, comme vous croyez bien, le droit de décider sur l'un et sur l'autre, indépendamment de mes amis, ou plutôt de mes représentations ; car je sais trop ce qu'on doit au décorum du despotisme. Comme je suis persuadé qu'on est disposé à ne faire sur cela et sur toute autre chose que ce que l'on voudra, je crois qu'il est sage de ne vouloir que ce que l'on fera ; ainsi, Monsieur, afin que cela me deviène totalement indifférent, ne comptez plus sur moi pour notre association de travail ; n'y trouvant pas les agrémens sur lesquels je comptois, il y auroit de la folie de m'asservir à un genre de vie qui ne m'a jamais plu, et qui est devenu encore plus ingrat et plus ridicule par les entraves dans lesquelles on vient de le réduire ; d'ailleurs, à en juger par le peu d'égards qu'on a eus pour moi, on a senti le peu de besoin qu'on en avoit. Je me rends trop de

justice pour ne pas souscrire à cette opinion ; mais, ne pouvant pas faire la loi, il me reste la liberté de ne la recevoir de personne ; si vous voulez même (et cela ne doit pas vous offenser), je vous avoue nettement que les arrangemens pris jusqu'à présent me paraissent les moins propres au succès du spectacle. Comme je ne prétends pas exiger qu'on se plie à mon avis, j'aime mieux franchement examiner de loin le sort de la barque, que de faire plongeon avec ceux qui se trouveront dedans, quoique je les honore beaucoup. Je vous prie de croire que ceci n'est point une fantaisie d'auteur, je n'en ai pas encore assez les talens pour en adopter les travers ; c'est un parti réfléchi que je crois qui aura les suffrages du public, que des amis respectables m'ont prescrit, et qui sera aussi stable que la tendre estime avec laquelle je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

l'abbé DELAGARDE.

Pour vous prouver cependant qu'il n'y a nulle humeur de ma part, je travaille actuellement avec M. Le Sueur à recompléter les *Jardins de l'Hymen*, afin de vous mettre en état d'ouvrir

la foire ; mais vous vous chargerez, si vous voulez bien, de son exécution en totalité ; et, à moins de vouloir me désobliger sensiblement, vous ne ferez aucun usage de l'*Age d'or*, pour lequel nous avons des vues différentes, renonçant aux lauriers comme aux sifflets de l'Opéra-Comique.

M. Delagarde à M. Favart.

1746, Paris, 18 mars.

Sans l'intempérie de l'air, Monsieur et très-cher ami, je serois allé ce matin chez vous pour vous dire que j'ai retenu un billet à votre intention pour le spectacle de Versailles, jeudi prochain; mais comme une des clauses de ce marché avec les gens qui me le procurent est que je les accompagne à Versailles dès demain matin, je ne pourrai avoir le plaisir de voyager avec vous si ce n'est dans le retour. Voici tout l'ordre de nos marches. Je pars demain matin mercredi avec M. Bachelier; le même jour partira M. Rebel, vers l'heure de midi, après une répétition qui se fera le matin sur le grand théâtre. Si vous vous déterminiez à coucher à Versailles, vous pourriez venir avec lui, en le lui faisant savoir le matin, afin qu'il vous réserve une place dans son carrosse. Si vous ne voulez arriver que le jeudi, je vous indique compagnie; savoir, M. Delormel d'une part, qui doit y venir certainement; d'une autre part, voyez l'ami Boucher, qui était dans l'intention d'y aller, à moins que sa volonté n'ait changé depuis quatre jours que je ne l'ai vu; et dans ce cas, nous reviendrions le jeudi

au soir avec M. Rebel, qui nous ramènerait. Enfin, vous pouvez compter sur un billet pour vous, j'en ai promis un aussi à Delormel qu'il aura : comme on ne les distribue qu'à Versailles je ne peux vous le faire tenir que le jeudi. Si je peux l'avoir le mercredi, je vous l'enverrai à Paris dès le même soir; sinon, que cela ne vous empêche pas de venir, parce que le jeudi vous me trouverez depuis onze heures jusqu'à midi et demi dans la galerie, et depuis ce tems, jusqu'à quatre heures chez M. Bachelier, dans la cour auprès de la chapelle; le premier venu vous en indiquera le logement, et je vous remettrais le billet. Si, pour avoir à causer dans la salle, vous voulez vous arranger avec Delormel, faites-lui savoir le plus tôt que cela se pourra. Voilà bien du bavardage, mais il doit vous prouver combien je desire que vous profitiez de cette occasion, et que vous vous procuriez ce plaisir, qui est digne de votre curiosité. D'ailleurs je m'étois flatté de vous avoir dans ce voyage, et vous savez combien l'espérance aggrave la perte d'un plaisir qu'elle avait promis. Adieu, car le ton précieux me gagne insensiblement, et ce ton n'est pas digne d'exprimer le sentiment simple et pur avec lequel je suis, de tout mon cœur, le plus fidèle de vos serviteurs et le plus tendre de vos amis.

DELAGARDE.

M. Delagarde à M. Favart.

1745, Paris, 12 avril.

Je me proposois, monsieur, d'avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui pour raisonner avec vous sur *les fêtes de l'Hymen*, qui ne me paroissent pas avoir assez gagné à la refonte pour résister à la position critique d'une ouverture de théâtre; elles ne sont pas entièrement finies encore, mais peu de tems en fera l'affaire. Je compte assez sur votre amitié et sur la pente naturelle que vous avez à obliger, pour espérer que vous nous ferez la grâce, si cela est possible, de sauver à cette pauvre Rose les mauvais vents d'un jour d'orage, ou que si cela ne se pouvoit pas absolument, vous représenterez qu'il faut dédommager les jardiniers en se chargeant des événemens. Songez surtout que je regarderai comme une obligation précieuse le plaisir de n'avoir affaire qu'à vous : je crois, par exemple, qu'il n'y auroit pas d'injustice de notre part à exiger pour cette pièce, en vous la remettant, que l'Opéra nous en payât une somme relative aux honoraires de vingt représentations, attendu que les risques ne doivent pas tomber sur nous.

Ce détail pécuniaire me deviendroit odieux

s'il s'agissoit d'un service personnel à votre égard, et je vous prie de croire, qu'en ce cas, je ne serois occupé qu'à vous prouver la vive amitié avec laquelle je ne cesserai jamais d'être, malgré les mauvais rapports,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

L'AB. DELAGARDE.

M. Favart à M. Delagarde.

1745, 15 avril.

Monsieur,

Tout ce que vous me marquez me paroît fort juste, et votre pièce mérite au moins les vingt représentations. Je me charge de vous en faire donner les rétributions que vous exigez, sans préjudice des autres représentations qui pourront excéder ce nombre. Vous me permettrez seulement de vous faire observer qu'il n'y a aucun risque d'ouvrir par *les jardins de l'Hymen*, la réputation de cette pièce est établie ; elle gagne à la refonte, qu'avez-vous à craindre? Ce jour d'orage ne menace point les auteurs ; soyez tranquille, je vous suis garant de tout : de plus, c'est moi personnellement qui vous prie de m'accorder votre pièce pour l'ouverture ; j'ai lieu de croire que vous ne me la refuserez pas, par les assurances que vous me donnez de votre amitié, et plus encore par la promesse que vous m'en avez faite de bouche et par écrit. Je ne vous cache point que cette pièce nous est absolument nécessaire dans le cas présent, et je vous crois trop de générosité pour en abuser, d'autant

plus que l'on auroit eu le tems de s'arranger différemment, si je n'avois pas compté sur votre parôle et sur celle de M. Lesueur. Au reste, vous serez le maître de tout ce qui me regarde particulièrement, et je ne laisserai échapper aucune occasion de vous en donner la preuve.

A l'égard des mauvais rapports, c'est un article que je n'entends point. Je vous estime trop pour ajouter foi à ceux que l'on me feroit de votre part, et que jai assez d'orgueil pour croire que je n'ai jamais donné lieu que l'on vous en fît de la mienne ; cependant comme un mot rapporté dans un mauvais sens peut semer la division entre deux amis, ne laissons point croupir le soupçon, mettons-nous vis-à-vis l'un de l'autre, nous sommes au-dessus des discours, une explication les détruira. Quand vous voudrez me connoître plus intimement, j'ose croire que vous serez flatté de m'avoir pour ami.

Votre très-humble, etc.

M. Delagarde à M. Favart.

1746.

Monsieur,

On assure ce soir que le roi arrive demain; ainsi donnez s'il vous plaît tous vos soins pour la répétition de demain matin, afin que tout le monde s'y trouve; de plus une proposition très-intéressante pour votre spectacle, et très-urgente, exige que vous vous donniez la peine d'être demain matin chez M. Berge, à neuf heures précises, pour conférer avec l'homme qui se propose; je suis chargé de vous conjurer de ne pas manquer d'une minute à ce rendez-vous. De la part de votre plus sincère ami,

Delagarde.

M. Delagarde à M. Favart.

M. Dourdet, monsieur et cher ami, demande la matinée de demain encore pour son ballet seulement ; ainsi je crois que l'on ne pourra faire de répétition générale que jeudi, d'autant que le petit théâtre sera occupé demain matin par les chœurs de l'Opéra, et l'après midi les deux théâtres seront aussi occupés ; ainsi ayez la bonté d'observer que nous ne pouvons répéter que les matinées, et sur le grand théâtre. Je viens de voir le ballet des *Cerceaux* qui sera la plus ingénieuse fête du monde, et la plus agréable. Je quitte M. Lesueur, avec lequel je compte me trouver demain matin chez vous pour y travailler toute la journée à une petite scène. Si l'idée qui nous est venue vous convient, je crois que cela pourroit être fait en deux jours, en ne perdant point de tems. Tout semble annoncer que le roi n'arrivera que lundi ; ce ne seroit que pour mercredi.

Si vous avez songé au petit ballet des *Grâces*, ayez la bonté de communiquer à M. Boismortier le programme.

Dourdet attend après pour y travailler. Les

demoiselles Verrière ne danseront point, mais il se servira de la petite Gobé et du petit Lyonnais.

Je suis, en attendant le plaisir de vous embrasser demain matin, le plus sincère de vos amis,

DELAGARDE.

M. Delagarde à M. Favart.

1748, Paris, 3 avril.

L'air de Flandres, Monsieur et cher ami, est silencieux; je n'entends point parler de vous, cela m'inquiète, par l'intérêt que je prends à vos affaires; j'ai l'impatience de savoir si notre innocente feinte a réussi; sans cela, je ne vous ferois point de reproches, quelque desir secret que j'en eusse, parce que je n'en ai pas encore acquis le droit. Je prévois le flot d'affaires qui vous entraîne; proportion gardée, pensez-vous que nous soyions bien plus libres ? Nous voici arrivés au moment critique, où le chaos va nécessairement se débrouiller et prendre des formes; mais quelles seront ces formes ? Voilà ce qui donne, comme vous pouvez l'imaginer, et bien des soins et bien des inquiétudes. La douceur de pouvoir me flatter que vous pensez quelquefois à un ami qui vous est tendrement attaché, me console et me soutient; dans les situations tristes, il semble que l'âme demande avec plus d'empressement les secours de l'amitié; elle est effrayée de sa solitude. Nous avons peu de nouvelles ici, agréables à apprendre; des édits qui paroissent successivement, dont on se plaindra pendant quelques jours, qu'on

exécutera ensuite sans s'en appercevoir, et que l'on finira par oublier. Le théâtre Français a fermé par une représentation de *Denis le Tyran;* cette pièce n'est point imprimée; vous aurez appris son succès : notre nouveauté (*Zaïs*) n'a pas eu la même fortune, cependant on compte la reprendre après Pâques. D'ailleurs, dans la littérature, une abondance de frivolités, la plus nouvelle desquelles a pour titre *Pamfiche*. Je n'ai pas eu l'honneur de faire connoissance avec lui ou avec elle, car je ne sais pas seulement le sexe. Il a paru dernièrement un petit ouvrage philosophique, intitulé, *les Mœurs*. L'édition en est des plus galantes, le style d'un feu singulier, et le fond du systême moral paroît être le déisme; quoique cet ouvrage ait l'air d'un livre de dévotion, il mérite la curiosité, et il la satisfait agréablement. L'auteur, dont le nom m'est échappé, n'avoit point encore écrit, au moins n'étoit-il pas connu. Notre ami Boucher doit avoir, dans quatre jours, les planches; il demande ce qu'il en doit faire, et s'il doit vous les envoyer, ou les remettre à Paris à quelqu'un? Nous n'entendons point parler d'une dame qui vous est chère, et à laquelle nous nous intéressons; j'ai entendu dire cependant qu'elle étoit restée à Paris. Est-ce par uniformité de conduite qu'elle néglige de faire savoir de ses nouvelles à ses amis? Monsieur et Madame Boucher vous font mille complimens; j'avois prié Madame ou Mademoiselle de Beaumenard de vouloir bien m'é-

crire de vos nouvelles en m'apprenant des leurs ; mais encore une fois, l'air de Bruxelles est trop silencieux, ou plutôt est peut-être si bruyant, qu'il étourdit de façon qu'on ne peut écrire ; au reste, il y a entre vous et moi une convention faite, dont je ne m'écarterai jamais : présent ou absent, s'écrivant ou ne s'écrivant pas, nous nous aimerons toujours ; ce sont les sentimens du plus tendre de vos amis.

DELAGARDE.

Faites-moi l'amitié de m'apprendre si Mademoiselle Beaumenard est arrivée à Bruxelles, si elle y a débuté, et si elle remplit l'idée que je vous ai donnée de ses talens.

M. Delagarde à M. Favart.

1760, 1er avril.

J'ai passé ce matin, Monsieur et cher ami, chez vous, pour vous faire part de mon désespoir; hier au soir, au lieu de trouver M. Pesselier, il m'avoit laissé le billet ci-joint, par lequel il fausse compagnie. Vous savez combien le tems est précieux, combien cela est essentiel à un malheureux qui attend de nous, dans ce moment peut-être, ce qui doit décider sa fortune; je sais aussi quelles occupations vous devez avoir, mais je vous implore réellement à genoux, pour me donner au moins deux ou trois heures, soit le jour, soit la nuit, si vous voulez, enfin, de tel lieu et de telle façon qu'il vous plaira. Je me charge de l'opéra; je tenterai d'achever les vers tragiques, mais au moins que je puisse vous consulter, et faites-nous la grâce de quelques couplets pour le rôle de l'opéra comique; je ferai les dialogues de liaison. Il y a encore le rôle de Scapin, pour lequel je voudrois bien vos lumières. De grâce, accordez à notre ancienne amitié avec Momat cette complaisance, et à l'attachement que j'ai pour vous. Vous ne pouvez jamais m'obliger dans une occasion où j'y sois plus sensible. J'irai chez vous de grand matin. Si j'avois le

malheur de ne vous pas trouver, laissez à quelqu'un, pour me remettre, quelque chose que vous aurez jetté sur le papier, ne fût-ce qu'esquisse ou idées sans ordre; et surtout le tome de Racine où est la tragédie de *Phèdre*, et quelques autres tomes pour la sortie de l'acteur tragique en fureur. Vous aurez sans doute quelques couplets de Prologue, tous faits pour l'opéra comique : tout ce qui abrégera sera toujours le meilleur.

Je vous aurai obligation de me laisser aussi les *Jardins de l'Hymen* et les *Fêtes publiques*.

Si je pouvois vous rencontrer chez vous, ce seroit le jour le plus heureux de la vie pour votre serviteur et ami.

DELAGARDE.

M. Delagarde à M. Favart.

1761, 23 août.

M. l'abbé de la Porte m'assure que vous voulez bien, Monsieur et cher ami, faire un extrait de votre pièce, pour mon article du *Mercure*; indépendamment de ce qu'il sera mieux, sans chicaner ici sur les complimens, ce sera pour vous une besogne plus prompte et plus facile qu'elle ne seroit pour moi.

Je suis rempli de l'impression agréable de l'ouvrage, et sans doute plus que vous; mais convenez que vous devez l'être de son ordonnance et de ses détails, bien plus qu'un écrivain qui n'y a que la part d'admiration publique. Je vous serai donc infiniment obligé de prendre ce soin. Mais je vous prie de considérer que l'imprimeur en est à l'article des spectacles, et qu'ainsi il faut que je vous demande ce plaisir pour samedi, sans aucun délai; vous savez comme moi ce que c'est que l'exigence de l'imprimerie, et encore, ajoutez y la considération du service public; celle aussi de M. Delaplace, mon confrère, qui m'imputeroit le retard du *Mercure*, et la perte de tems des ouvriers. Faites-moi la grâce de me répondre par la petite poste, aussi-

tôt ce billet, pour m'assurer de mon état, et d'adresser *à l'hôtel de Pompadour, faubourg Saint-Honoré;* adresse que je vous prie de prendre aussi pour le paquet de l'extrait, samedi.

Je ne crois pas devoir vous assurer de la constance et de la vivacité des sentimens d'une ancienne union, qui m'a été trop agréable, pour que je sois soupçonné d'en avoir oublié les liens. Je vous prie de renouveller à Madame Favart, mon respectueux attachement, et mon estime pour ses talens.

Je suis sans façon, mais d'autant plus sincèrement, votre ancien et bon ami,

DELAGARDE.

M. Delagarde à M. Favart.

1763, 15 mars.

Au milieu, Monsieur et très-cher ami, du triomphe très-mérité qu'on vous décerne, et sur lequel je ne puis satisfaire mon empressement qu'en vous écrivant, daignez, par grâce, prendre quelques soins pour des auteurs du *Mercure*, qui, par toutes sortes de raisons, manqueroient au public, en différant de rendre compte de votre pièce (*). Je vais à Versailles jusqu'à jeudi au soir; vous avez été cent fois témoin, et peut-être vous même auteur, des plaintes dont on nous accable sur les retards. Vous sentez combien il est différent pour le tems et pour le travail, de dicter vous-même, à quelqu'un, un extrait de votre pièce, où vous choisirez les détails que vous aimerez le mieux de communiquer. Vous savez tout cela, sans doute, mon très-cher Monsieur; mais permettez-moi de craindre encore ce qui m'est arrivé pour les *Sultanes*, que vous m'avez fait attendre jusqu'à la désolation. Pour Dieu, que la gloire vous

(*) L'*Anglois à Bordeaux*, représenté pour la première fois le 14 mars 1763.

convertisse. Effacez aujourd'hui ces reproches, dont gémissent tous ceux qui vous demandent quelque chose, en justifiant néanmoins très-fort votre volonté, par vos distractions; mais l'effet n'en est pas moins funeste. Si vous ne voulez ou ne pouvez prendre ce soin, je vous conjure de vouloir bien communiquer au plutôt votre pièce à M. l'abbé de la Porte, qui, de concert avec vous, nous rendra volontiers ce service; enfin, faites ensorte qu'on n'ait point à mêler de petits murmures dans le cri très-naturel et très-sincère de la félicitation. Quand on exprime si bien le sentiment pour le public, on contracte l'engagement de le pratiquer avec ses amis, ainsi je me flatte d'obtenir, sous quatre à cinq jours, la grâce que vous demande votre ancien ami, toujours nouvel admirateur de vos talens, et qui le sera sans doute aussi de votre exactitude à obliger.

Mille respects très-tendres, je vous prie, à Madame Favart, qui doit partager votre succès, et les complimens de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DELAGARDE.

M. Delagarde à M. Favart.

1763, Paris, 18 mars.

Ne voilà-t-il pas, mon très-cher et, très-paresseux confrère, le prétexte ordinaire de tous vos pareils ? Qu'est-il besoin, dans une analyse, de critique ou d'éloges ? Serois-je assez imprudent pour en faire la proposition ? Il n'y en a pas un mot dans tous les extraits que j'ai donnés jusqu'à présent. Il ne s'y agit jamais que du sujet, de la conduite d'une pièce, du fil des scènes, et de quelques détails cités, pour donner une idée du coloris. C'est particulièrement pour le choix de ceux-ci que l'auteur doit et peut-être consulté décemment. Il n'est pas fort agréable pour celui du Mercure de s'appercevoir qu'apparemment les autres ne daignent jamais le lire ; car ils sauroient que ces éloges ou cette censure, qu'il ne convient point de demander à ceux qui y sont intéressés, est l'objet de remarques, imprimées en petit romain, et détachées entièrement des *exraits*. J'avoue que je ne m'accoutume pas à voir des gens de lettres ; confondre l'extrait d'un ouvrage avec sa critique.

Quoi qu'il en soit, je ne vous demandois que

cela, mon cher frère, je me résigne donc doucement à la providence, qui ne m'a pas gâté sur les petits secours que l'on attend ordinairement de ses amis : mais je vous déclare qne l'on ne m'a remis ni que l'on ne me remettra point l'épreuve dont vous me parlez ; je l'ai demandée à votre commissionnaire, qui a dit n'être chargé de rien que de la lettre. Aiusi je n'en serai pas responsable ; ainsi faute de ce secours, j'imprimerai qu'on n'a pas jugé à propos de nous mettre en état de faire part à nos lecteurs des traits agréables et saillans répandus dans cette jolie comédie. Je suis au désespoir d'avoir été indiscrètement engagé à donner ma voiture hier, et par conséquent obligé de revenir de Versailles avant le spectacle, pour lequel, sans reproche, je m'étois donné quelques mouvemens ; jusqu'à demander à Madame de Pompadour, une pendule qu'elle eût volontiers prêtée, de quelque prix et de quelqu'importance qu'elle fût, si elle se fût trouvée convenable. Je ne doute pas du succès de la pièce à la cour, par la prévention juste et très-avantageuse qu'on en avait, et que dans mon coin, j'avois confirmée autant qu'il m'avoit été possible. J'espère que sans extroit de *l'Anglois à Bordeaux*, nous n'en dînerons pas moins agréablement chez vous dimanche. J'imagine que M. Saurin aura rétabli son estomach, ou renoncé à son rétablissement, et qu'ainsi il se rendra aux Dominicains, d'autant plus volon-

tiers qu'ils seront assemblés chez vous. Je compte, mon très-cher confrere, snr la constance et sur la verité de vos sentimens, comme vous devez compter sur ceux de votre très-humble et très-dévoué serviteur et ami,

DELAGARDE.

M. Delagarde à M. Favart.

1764, décembre.

J'ai lu, mon cher confrère, votre pièce avec le plaisir que ne peuvent manquer de faire les jolis détails dont elle est remplie. Je vais vous parler avec la plus exacte vérité. On ne peut être plus étranger que je le suis à ce genre de drame. On ne peut donc être plus embarrassé à en faire une critique juste et telle que l'amitié et la confiance la demandent. Je crois même qu'il y auroit une légèreté blâmable à en hasarder quelqu'une, dans une espèce d'ouvrage sur lequel je n'ai point d'expérience. Si l'on examinoit ces sortes de pièces sur les règnes du dramatique ordinaire, je crois que l'on risqueroit d'induire souvent un auteur à faire des pertes dangereuses et à substituer peut-être une constitution dans son poème, qui le rendroit froid et dénué de ses agrémens.

Par exemple, à juger par les vieux principes, les scènes d'exposition entre *Denis*, *André* et Madame *Gertrude*, me paroîtroient susceptibles de quelques retranchemens d'ariettes, quelques-unes d'entr'elles me semblent multipliées pour ne dire qu'un même fait ou qu'une même pensée qui pourroit être plus ressserrée, qui, à mon sens, en deviendroit plus vive et plus

brillante; mais je ne saurois trop le répéter, ne vous fiez pas à ce sens, assez médiocre en toute autre occasion, mais détestable en celle-ci. Je suis fort embarrassé de l'effet que produira la perpétuelle duplicité d'action et de scène entre Madame Gertrude d'une part, et de l'autre de *Denis*, ou seul ou avec Isabelle. Je ne conçois pas, je vous l'avoue, comment vous vous tirerez du double *site*, l'intérieur du pavillon et le jardin. Je conçois qu'on ne peut changer la décoration, puis qu'il faut en même-tems voir et entendre une partie des acteurs dans le haut de ce pavillon, et une autre en bas, dans le dehors.

Dans un drame régulier, je pense que l'épisode de la pensionnaire enlevée du couvent, pouvoit faire embarras dans le sujet; je conviens qu'au dénouement elle produit un trait moral, et que cette aventure judicieusement préparée par Madame *Furet* elle-même, devient la peine méritée de sa méchante bigoterie; mais il faut que l'auditeur rallie ces points épars, et chacun peu frappans. J'ai souvent vu qu'il les manquoit, et qu'ayant oublié à la fin ce qu'il y avoit de relatif au commencement, cela nuisoit beaucoup à la clarté du sujet principal. Je supprimerois surtout l'ariette du *papillon fidèle*; je craindrois trop que ce *chic choc* d'idées contradictoires, entre *papillon* et *fidèle*, ne fût critiqué par les honnêtes gens quoi qu'applaudi par le parterre; et notre ami Favart, n'est pas fait

pour se consoler des critiques de certaines gens par l'enthousiasme inconsidéré de la multitude pour certains morceaux de musique. Je me ressouviens encore d'une chose qui m'a paru inconséquente; c'est dans le moment que Madame *Furet* vient apprendre qu'une jeune fille s'est sauvée du couvent avec un jeune homme, qu'elle se vante d'y avoir mis de bonne heure la sienne, comme dans un lieu sûr, et qu'elle reproche à Madame *Gertrude* de ne pas prendre cette précaution. S'il est dans le caractère de Madame Furet, de faire et de dire des inconséquences, je crois qu'il seroit à propos que les autres interlocuteurs les lui fissent remarquer, surtout dans le cas où ils ont intérêt de repousser les traits de sa critique. Enfin, mon très-cher ami, je vous réitère mon impéritie pour ce genre; elle va même jusqu'à douter s'il est possible de conjecturer l'effet d'une telle pièce, sans entendre ce que produit le mariage des ariettes en musique avec le dialogue ordinaire. Pour suppléer à mon insuffisance, j'ai remis votre copie à notre ami Crébillon, sans lui rien communiquer de ce que je vous écris. J'ai cru devoir le faire de votre part, et que vous ne me démentiriez pas; il m'a promis de vous la renvoyer demain, si je suis à la campagne.

Je vous donne avis que ce même demain, jeudi, on doit vendre beaucoup de vieux romans gothiques, dont quelques-uns manuscrits, entre au-

tres un *roman de la Rose*, in-f°. manuscrit gothique, maroq. citron, sans armes; il y a des vignettes antiques à ce manuscrit, qui sont assez singulières pour le rendre précieux. Je crois qu'il avoit coûté douze louis, et s'il vous convenoit, je présume que vous l'auriez à bon marché. Vous devriez venir faire un tour demain, après midi à cette vente; si vous y veniez un peu avant cinq heures, je vous procurerois le moyen de visiter à votre aise ces bijoux de bibliomanes.

Rappellez, je vous en conjure, dans le souvenir de Madame Favart, mon respectueux attachement, et n'oubliez jamais les liens de l'ancienne et véritable amitié de votre serviteur, votre confrère et votre très-sincère ami,

DELAGARDE.

Madame la Marquise de Monconseil, à M. Favart.

1763.

Écoutez, Monsieur, j'ai une chose essentielle à vous dire, intéressante pour vous, et conséquemment pour moi; c'est que la ville de Bordeaux veut donner une fête magnifique pour la paix, et qu'on a consulté M. de Moncrif, qui, sur-le-champ, a pensé à vous, non-seulement parce qu'elle ne sauroit être remplie par quelqu'un qui ait autant de talent que vous, mais aussi parce que le magistrat de Bordeaux, qui est ici, lui a dit que la ville se proposoit de donner une récompense très-honnête à celui qui en seroit chargé, soit par une somme, soit par une pension, ce qui a redoublé son ardeur pour vous en charger. Il est venu m'en instruire avec beaucoup de zèle, de sorte que si vous l'acceptez, comme je n'en doute pas, il faut, s'il vous plaît, que demain jeudi à une heure, vous alliez aux Tuileries chez M. de Moncrif, dans la cour des princes, par le grand escalier, au second.

Il vous attendra pour vous présenter tout de suite au magistrat de Bordeaux, avec qui vous tra-

vaillerez aux divers arrangemens que vous prendrez ; quoi qu'il en soit, vous ne sauriez trop remercier M. de Moncrif de la joie qu'il ressentoit de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable. Bonsoir monsieur, j'embrasse votre jolie femme, même quand elle seroit mal peignée.

Je suis, etc.

M. Favart à Madame la Marquise de Monconseil.

MADAME,

Je reçois à l'instant le paquet que vous me faites l'honneur de m'envoyer; vous me demandez des couplets pour une personne de considération qui se nomme Louis, et dont les talens militaires se sont distingués glorieusement dans plus d'une occasion; mais vous ne me dites point quelle est cette personne, et ne me donnez aucun renseignement sur toutes les actions d'éclat qu'elle a faites. Il faut que les couplets que l'on fait pour quelqu'un soient relatifs, autrement ce ne seroit que des lieux communs, et pour ainsi dire une selle à tous chevaux : cette expression n'est pas convenable, mais je suis obligé de m'en servir, parce que je n'en trouve pas d'autre. Je vous supplie donc, Madame, d'avoir la bonté de m'apprendre ce que je dois dire pour célébrer votre héros, et d'entrer même dans les détails qui pourroient fournir matière à son éloge. Je voudrois aussi être instruit des personnes qui composent la société, et de leurs anecdotes, en y comprenant le jardinier même.

J'attends cet éclaircissement pour me mettre à l'ouvrage, vous ne devez point douter de mon zèle, non plus que du profond respect avec lequel je suis,

MADAME, etc.

M. Favart à Madame la Marquise de Monconseil.

1774, 9 juin.

MADAME,

J'arrive de la campagne, on m'a dit que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je n'ai pas reçu votre lettre, et ce n'est que sur le rapport de mon fils, à qui elle a été remise, que j'ai sû ce qu'elle contient. Vous desirez des couplets pour madame de Polignac, je me mets sur-le-champ en devoir de vous satisfaire; en voici que je vous prie de regarder comme un impromptu, n'ayant pas eu le tems de les corriger, dans la crainte qu'ils n'arrivassent trop tard.

Je suis etc.

Couplets à Madame DE POLIGNAC.

Notre gaîté devient plus vive,
Ce jour augmente nos plaisirs;
Polignac en ces lieux arrive,
Elle est l'objet de nos desirs;
Pour lui témoigner notre zèle,

Il faudroit des vers, des couplets;
Mais après ceux que l'on a faits,
En est-il encor dignes d'elle;
En vain on creuse son cerveau,
On ne dira rien de nouveau.

Elle est la plus sincère amie,
Elle est la plus tendre des sœurs;
De tout le monde elle est chérie,
Son éloge est dans tous les cœurs.
Chez elle la philosophie
N'a jamais de sombres couleurs;
Elle nous fait cueillir des fleurs
Sur les épines de la vie;
Pour ajouter à ce tableau,
Que peut-on dire de nouveau?

Toujours agréable et saillante,
D'une heure elle fait un moment;
D'Aï la mousse pétillante
Invite moins à l'enjouement.
Sans avoir la vaine manie
De courir après les bons mots,
Elle ravit par ses propos
En éclairant par son génie;
Pour ajouter à ce tableau,
Que peut-on dire de nouveau?

Quand on nous dira que son âme
Jamais pour nous ne se dément;
Qu'à chaque instant elle s'enflamme
Aux doux rayons du sentiment;
C'est nous retracer la peinture

Des qualités que nous savons;
Depuis long-temps nous éprouvons
Que les vertus font sa parure;
Pour ajouter à ce tableau,
Que peut-on dire de nouveau?

En tout temps elle fut fidèle
Aux vrais sermens de l'amitié;
Le sentiment toujours en elle
Avec l'esprit fut de moitié.
Plaire, aimer, voilà sa devise;
Obliger, voilà son bonheur;
L'air de la cour et la grandeur
Ne nuisent point à sa franchise;
Pour ajouter à ce tableau,
Que peut-on dire de nouveau?

Si son cœur est toujours le même,
Son esprit sait se varier.
C'est avec une aisance extrême
Qu'il semble se multiplier.
Chez elle l'esprit de la veille
N'est pas l'esprit du lendemain.
Mais toujours plaire est son destin;
Par une étonnante merveille
Chaque instant change le tableau,
C'est un plaisir toujours nouveau.

M. Laffichard à M. Favart.

1741, 9 juillet.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je vous prie de lire cette pièce; je ne veux pas la présenter avant que vous m'en ayiez dit votre sentiment, vous connoîtrez aisément qu'elle est toute de moi. J'ai laissé plusieurs quatrains sans les timbrer, me reposant sur votre bon goût pour cela; si par aventure ma pièce n'exigeoit pas de grandes corrections, vous me feriez plaisir de la communiquer à notre ami Pontau, sinon vous auriez la bonté de me la remettre mardi à la foire. Ma femme vous souhaite le bonjour, et moi tout le succès que vous méritez dans vos travaux.

Il ne faut pas pour un orage,
Cher ami, se décourager :
Tant que l'on n'a point fait naufrage,
On doit se livrer au danger.
Oui le caprice seul condamne
Un ouvrage digne du jour;
Et je verrais les *Nymphes de Diane*
Faire bientôt ta gloire et mon amour.

Je suis, monsieur et cher ami, de tout mon cœur, tout à vous,

LAFFICHARD (*).

(*) Laffichard, souffleur, puis trésorier de la Comédie Italienne, a donné à ce théâtre plusieurs petites pièces, tant seul qu'en société, avec Pannard, Valois d'Orville et Gallot. (Note des Éditeurs.)

M. Delanoue, auteur de Mahomet, à M. Favart, pour lui demander la parodie de sa tragédie.

MONSIEUR,

Je suis acteur et directeur de la Comédie de Rouen; je voudrois y donner Moulinet, parodie de Mahomet, je ne sais où prendre le divertissement qui doit être fort bon, comme tout ce que vous faites. Je m'adresse à vous pour l'avoir; je vous prie donc, monsieur, ou de me l'envoyer sur-le-champ s'il est gravé, ou de le faire copier le plus tôt qu'il vous sera possible. Je voudrois donner cette pièce mardi prochain, dernière fête de la Pentecôte, après une représentation de la tragédie de Mahomet, dont vous savez que je suis l'auteur. Si vous connoissiez l'auteur de Moulinet vous me feriez un vrai plaisir de le remercier pour moi, de s'être donné la peine de travailler sur mon ouvrage, et l'avoir fait avec autant de politesse que d'esprit; il m'a fait plus d'honneur que je ne mérite, et je regarde comme une vraie récompense de mon travail le double compliment qui est au commencement et à la fin de son imprimé. Je vais

faire jouer ici sa parodie, et si je savois chanter j'y prendrois un rôle ; c'est pour lui prouver, je crois, que non-seulement sa parodie ne m'a point chagriné, mais encore que je la crois bonne pour divertir un public difficile, et que les mauvaises plaisanteries ne réjouissent point. Ayez s'il vous plaît égard à mon empressement, vous aurez la bonté de me mander le prix de ce que je demande, et vous recevrez l'argent à lettre vue.

J'ai l'honneur d'être etc.

M. Laus de Boissy (*), à M. Favart.

1774, Paris, 6 mars.

Plusieurs circonstances, Monsieur, que je crois inutile de vous détailler, m'ont déterminé à travailler à un opéra-comique, quoique sans talens pour bien m'en acquitter. Cependant je l'ai entrepris, et voilà ma besogne faite, tant bien que mal. Il s'agit à présent de la faire réussir. J'aurois grand besoin pour cela qu'un homme de lettres et de mérite voulût bien se donner la peine de la lire et de me gratifier de ses conseils. Pourrois-je, Monsieur, vous demander sans indiscrétion d'interrompre un moment vos intéressantes occupations pour vous prier de jeter les yeux sur mon petit ouvrage? J'aurai l'honneur de vous porter le manuscrit sitôt que j'en aurai reçu de vous la permission. Heureux encore si vous daignez y mettre la dernière main!

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération pour vos talens, monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,
DE LAUS-DE-BOISSY.

(*) Auteur de *l'Homme du Jour*, et d'un grand nombre d'autres comédies et opéras-comiques.
(Note des Éditeurs.)

M. Goldoni à M. Favart.

1768, Versailles, 18 avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai chargé mon neveu de vous présenter le dixième volume de mes Comédies, et le second des Pièces fugitives : une copie pour vous, une pour madame Favart, et plusieurs autres, en vous priant de les distribuer à nos anciens confrères Dominicaux. La commission n'a pas été exécutée, parce que mon neveu a eu d'abord beaucoup d'embarras, et ensuite il est tombé malade à l'Ecole Militaire, où il l'est encore. Ce retard m'a causé de la peine. J'aurais réparé du moins en partie cette lâche négligence qui m'éloigne de vous depuis long-temps ; vous auriez vu que je me ressouviens de mes amis et de mes devoirs. Enfin me voilà prévenu de votre estimable présent : je n'ai jamais voulu acheter *les Moissonneurs*, parce que je les attendois de vous, mais je les ai lus il y a long-temps, avec plaisir, admiration, et les larmes aux yeux. La pièce est faite pour attendrir toute âme sensible, et l'ami de l'auteur doit s'attendrir davantage. Le sentiment et l'amitié même fait pleurer à

l'envi. Votre imagination m'a enchanté, votre morale m'a ravi, vos sentimens m'ont touché, enfin vous avez donné une forme à ce monstre, à ce fantôme; vous l'avez assujéti aux règles les plus sévères, à la nature, à la vérité; quelles obligations ne vous auront pas les comédiens, les auteurs eux-mêmes, s'ils ont le talent de suivre vos traces! Je vous remercie tendrement de m'avoir fourni le moyen de relire cet ouvrage charmant, toujours avec un nouveau plaisir, et en y découvrant toujours des beautés nouvelles. Je voudrois être assez habile pour célébrer votre gloire, mais je suis très-médiocre poète en italien, et je serois très-mauvais en françois. Vous souvenez-vous, mon cher ami, que quatre jours après mon arrivée à Paris, j'ai fait des vers à la louange de madame Favart? quels vers! quelle témérité! J'en suis bien puni, puisque depuis cinq ans je ne suis pas plus avancé; tout ce que j'ai appris, c'est la difficulté d'en faire de passables, et que je n'en ferai jamais. Mais je n'en suis pas moins amoureux. J'en lis toujours avec le plus grand plaisir. J'ai balancé long-temps entre les Français et les anciens Italiens, car les nouveaux ne les valent pas. M. Dorat vient de me décider pour les premiers. Son livre, dont il m'a fait présent, fait honneur à son pays et à notre siècle, et lui assure l'immortalité; mais il ajoute à mon désespoir; je ne ferai jamais des vers françois. Je vous prie, en lui envoyant mes

deux volumes, de vouloir bien l'assurer de ma vive reconnoissance et de ma sincère admiration. Mais j'ai à vous prier d'une autre chose, qui m'intéresse infiniment. Ne croyez pas que je vous aye oublié, ni vous, ni l'aimable et respectable madame Favart; je suis reconnoissant, je connois un peu le mérite, cela doit vous garantir cet attachement et cette considération avec lesquels je serai toute ma vie,

Monsieur et cher ami,

Votre très-humble et très-obéissant servitcur,

GOLDONI.

M. Guérin à M. Favart.

1754, mai.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Malgré le très-beau tems et la tragédie, il y avoit hier une jolie assemblée aux *Nymphes* (*); elles ont été très-bien accueillies et le couplet d'auteur que madame Tria la chanté pour la première fois, a été fêté et redemandé. On y viendra, c'est mon espérance et mon vœu. Tout le monde convient qu'il y a plus d'esprit que dans quatre pièces à ariettes; on admire jusqu'à la fabrique des couplets, et tout cela est attirant. Il y avait aux secondes tout autant de femmes qu'il y en auroit eu à *Soliman*, qui est leur triomphe. Notre vieux Chassée y a bien ri. M. Baletty m'a chargé de t'en faire compliment et de te recommander la femme du restaurateur, qui desire être restaurée de la vue des *Nymphes*, ou du *Satyre*; cette personne demeure, m'a-t-il dit, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Je,

(*) Il s'agit ici des *Nymphes de Diane*, opéra-comique de M. Favart.

(Note des Éditeurs.)

me suis acquitté de tes civilités pour la toute bonne mademoiselle Desglands, qui t'en est sensiblement obligée. Merotte me charge de te remercier du cadeau du billet de lundi que tu lui as envoyé. Madame Bérard, qui aime tes ouvrages, et qui vient les voir, te dit mille choses obligeantes. Je finis mon bavardage en t'assurant de la satisfaction que j'ai, lorsque le public qui t'aime, fête tes travaux, honneur des talens. Et ce n'est que pour pouvoir y prendre plus de part que je desirerois avoir mille mains. Je t'embrasse de tout mon cœur, et suis bien sincèrement ton très-obéissant serviteur et ami

GUÉRIN (*).

Bien des amitiés au très-cher fils; et aux dames de notre connoissance, mille respects.

Nous souhaitons au malade M. Chevalier le retour de sa santé le plus prompt.

(*) M. Guerin de Fremicourt a fait *les Tributs de l'Amour et de l'Amitié*, *les Jumeaux*, parodie *de Castor et Pollux*, et *les Ensorcelés*, parodie, en société avec madame Favart et M. Henry; il est en outre auteur d'un recueil de poésies, intitulé : *les Bagatelles Galantes.* (Note des Éditeurs.)

M. Guérin à M. Chevalier, secrétaire de M. Favart.

1756, Rouen, 7 avril.

Après avoir trotté tant par monts que par vaux,
Comme preux chevaliers cherchant leur dulcinée,
Après avoir chaque journée
Illustré notre nom par nos heureux travaux,
Presque aussi lás que nos méchans chevaux,
Notre course à Rouen est enfin terminée.

Vous serez peut-être bien aise de savoir au moins une de nos actions héroïques, trop nombreuses pour vous les dire toutes. Apprenez donc que nous secourûmes le premier jour un homme que nous trouvâmes couché par terre à demi-mort, et le remîmes dans sa charette, la roue d'une autre lui ayant passé sur le pied.

C'étoit sans doute un noble chevalier
Déguisé pour quelqu'aventure,
Qu'un malin enchanteur de son fer meurtrier,
Avoit ainsi mis en déconfiture.

Nous sommes arrivés ici hier à une heure; après la toilette faite, nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller voir madame Favart. Nous

fûmes à la comédie ; et, avec des billets de théâtre, nous l'attendîmes au foyer ; elle arriva enfin à cinq heures et demie, précédée de son cher époux, à qui j'ai remis votre lettre, et qui m'a dit qu'il vous feroit réponse. La belle dame a, selon son ordinaire, représenté la *Bohémienne à miracle*, et *Eglé*, qu'elle a joué avec le plus tendre sentiment.

Nous la vîmes bien applaudir
Et prîmes bien part à sa gloire ;
Vous n'aurez pas de peine à croire
Que nous eûmes bien du plaisir.

Le spectacle étoit très-brillant ; toutes les belles qui l'ornoient, fort galamment mises,

Laissoient voir des tétons charmans,
Tétons rebondis et très-blancs ;
Tétons à séduire un cœur tendre,
Tétons invitant à les prendre ;
Tétons, c'est tout dire, normands,
Mais pourtant tétons de gourmands.

c'est-à-dire, qu'un peu plus mignons ils n'en plaisoient que mieux, mais c'est un défaut pardonnable. Aujourd'hui nous verrons toutes les choses rares et curieuses de cette ville ; j'oubliois de vous dire le plus curieux.

Le premier président, ce grave magistrat,
Au spectacle, derrière une femme jolie,

Étoit en robe, en perruque, en rabat,
Tout homme a son grain de folie.

La poste va partir.

Je suis, mon ami,

Votre très-humble serviteur

GUÉRIN.

M. Guérin de Fremicourt à M Favart.

1777, 10 février.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'étois impatient de ne point recevoir l'extrait qui vous intéresse, et j'avois envoyé chez vous à Paris; mais en l'attendant, j'en ai prévenu hier chez lui M. Lacombe, qui se porte de bonne grâce à tout ce qui rend justice et hommage à vos talens supérieurs, bien dignes d'être fêtés. Ainsi il insérera cet extrait que j'ai reçu hier en entrant au logis, et que je suis bien aise que vous ayiez fait, parce que la lettre de M. de la Place ne sera pas égarée. Je me hâte de répondre à la vôtre qui est bien flatteuse pour moi, dont le seul mérite auprès de vous est de vous aimer et chérir, ainsi que tout ce qui vous appartient, et non d'être à portée de vous rendre aucun service essentiel, comme je le desirerois et comme l'expression de votre cœur le peint. J'ai toujours pensé de même depuis le premier instant de notre connoissance, et je mourrai avec ces sentimens dans le cœur. On n'a jamais été plus agréablement lié, et je ne trouverois pas dans l'univers entier une maison qui me dédommageât de la vôtre; aussi je ne me plaisois que chez

vous, et je n'allois nulle part avec autant d'assiduité; heureux de ne pas vous être importun! Vous voyez bien qu'à moins d'être inconstant ou ingrat, je ne puis oublier tant d'années où chaque instant étoit une marque d'amitié. Vous daignez me la conserver, et je ne cesserai jamais de desirer vous en paroître digne. Tels sont les sentimens avec lesquels votre nom est gravé dans mon âme; je ne l'entends prononcer qu'avec plaisir, et votre gloire m'est aussi chère que l'étoit à Louvois celle de Louis XIV.

Je suis de tout mon cœur, pour la vie,

Monsieur et cher ami,

Votre très-obéissant serviteur et ami GUÉRIN.

P. S. Merotte, bien sensible à votre souvenir, me charge de vous en remercier et de vous recommander de bien ménager votre santé pour vos amis. Elle craint que les courses de Paris à Belleville, dans les chaleurs de l'été, ne vous soient préjudiciables; elle dit qu'elle vous a vu en arriver tout en nage, et qu'une transpiration si forte, arrêtée, causeroit une violente maladie. Je viens de chez M. Lacombe, qui s'est chargé de notre extrait qu'il arrangera. Nous embrassons les deux chers enfans et le bon ami Chevalier. Je vous renvoye la lettre.

M. Guérin de Fremicourt, pour remercier M. Favart d'un billet de comédie.

1777, 10 février.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Votre cadeau du billet de *Soliman*, nous a fait le plus grand plaisir; nous le desirions, sans vouloir risquer de vous importuner. Ma compagne a eu le plaisir d'obliger une amie d'être témoin de la continuation d'un succès d'autant plus flatteur pour vous, que depuis nombre d'années l'on n'a pas donné de comédie sans musique à ce théâtre, et qu'il ne falloit pas moins qu'un ouvrage aussi bien écrit pour réussir actuellement, malgré le préjugé contraire, ainsi qu'il a réussi dans sa nouveauté.

Vous le voyez, vos ouvrages charmans,
Seront suivis, plairont dans tous les temps.

C'est une jouissance bien agréable pour vous et pour vos vrais amis, à qui votre gloire est chère.

Nous aurions été vous remercier en vous embrassant, si ces jours-ci n'étoient contraires;

ainsi, agréez les assurances de notre sincère reconnoissance par écrit.

Nous remercions aussi vos chers enfans, qui se sont sans doute privés pour nous de votre billet, qui eût fait plaisir à leurs amis. J'ai vu monsieur votre fils cité dans l'almanach des théâtres, et je l'en félicite. Il y a long-temps que je desirois qu'il fût nommé! J'ai toujours desiré aussi avoir ses jolis couplets de société. Il doit être bien sûr de ma fidélité à les lui rendre après les avoir lus ou copiés, s'il le permettoit, et de ma délicatesse à ne les point piller; ma probité lui en répond.

J'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, Monsieur, et cher ami,

Votre très-obéissant serviteur,

GUÉRIN.

Nous vous prions d'embrasser pour nous votre chère fille que nous aimons bien.

M. Guérin de Frémicourt à MM. Regnier, Auguste et Després.

8 janvier.

Air : *Du Barbier de Séville.*
(Je suis Lindor, etc.)

Aux trois auteurs, ma nouvelle requête,
Pour varier se présente en chanson ;
Ces trois amis sans doute à l'unisson,
Des procédés suivront l'exemple honnête.

De leur esprit ma muse satisfaite,
Sait applaudir à leurs talens flatteurs :
Elle rendroit même hommage à leurs cœurs,
S'ils remettoient les livres qu'on leur prête.

Ne m'en fiant pour ce soin qu'à moi-même,
Chaque volume en leurs mains fut remis;
J'ai dû compter sur le soin des amis,
Et qu'ils sentoient ma complaisance extrême.

Voudroient-ils donc, pour prix de ce service,
Dépareiller l'œuvre de mon ami?
Je ne sais point ne chérir qu'à demi,
Et leur prêter fut même un sacrifice.

Mais quelle est donc sa valeur intrinsèque?
Ce livre est-il si rare, dira-t-on? . . .
Il l'est pour moi, d'un ami c'est le don;
Il m'est plus cher que ma bibliothèque.

Premier des dix, à ce charmant volume,
Est le portrait du grand maître en notre art,
Du délicat, de l'élégant Favart,
Dont à jamais on vantera la plume.

Délicatesse, ô toi que je réclame!
Sur ces amis montre-moi ton pouvoir;
Avec l'esprit il est beau de te voir,
Peut-on sans toi vanter une belle âme?

Guérin remercie de tout son cœur monsieur Favart d'avoir fait demander son livre à ces messieurs; mais il n'est pas possible d'en tirer autre chose que des faux-fuyans.

Bien mortifié de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque la belle dame et son cher époux m'ont fait l'honneur d'y venir.